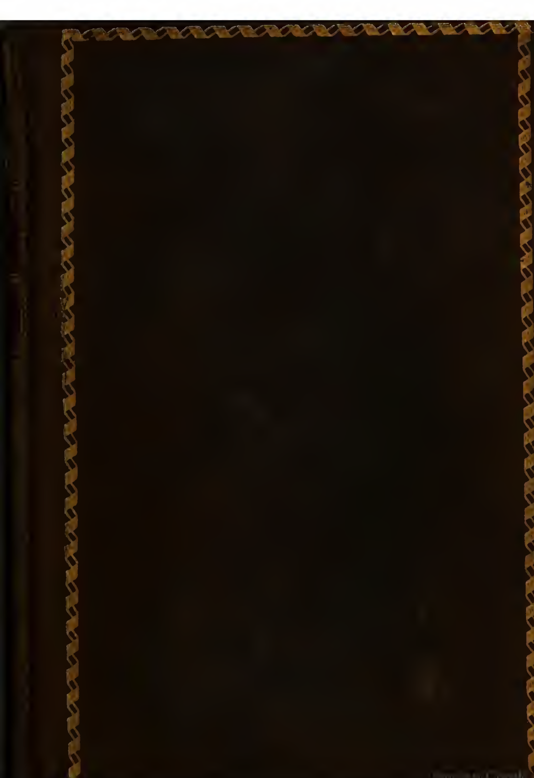
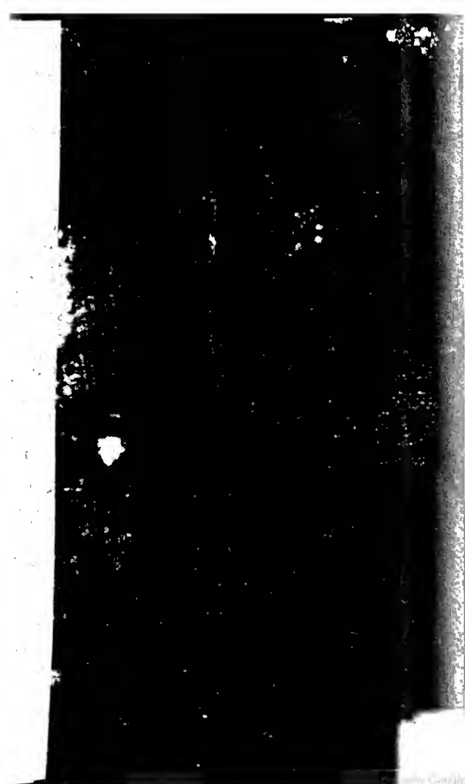








ŒUVRES
COMPLETTES
DE POPE.

TOME VII.

ŒUVRES
COMPLETTES
D'ALEXANDRE POPE,

TRADUITES EN FRANÇOIS.

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée, augmentée du Texte Anglois mis à côté des meilleures Pièces, & ornée de belles Gravures.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,
CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St.-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.



LETTRES
DE POPE
A DIFFÉRENTES DAMES.

AVERTISSEMENT.

LA plupart de ces Lettres ont été imprimées sans le consentement de l'Auteur, qui, étant fort jeune, lors qu'il les composa, y court trop après l'Esprit; mais il n'attendit pas longtems à se corriger de ce défaut.



LETTRES DE POPE A DIFFÉRENTES DAMES.

LETTRE PREMIÈRE,

A MADAME....

MADAME,

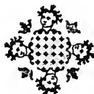
Mars 1, 1705.

JE vous envoie le Livre des Élémens de la Peinture, que vous me demandez ; & je me crois obligé, en même tems, de vous instruire d'une de vos perfections, que vous possédez sans le savoir. Vous ne réussissez déja que trop dans l'art de peindre ; & Raphaël n'a jamais fait de Portrait aussi achevé, que celui que vous avez tracé dans un certain cœur de ma connoissance.

Après tout, il étoit juste que les plus beaux traits du monde ne couruſſent aucun riſque d'être effacés par le tems; & j'oſe répondre, à cet égard, de mon cœur, dont vous ne trouverez point le pareil dans tout ce Livre; mais j'ai de grandes plaintes à vous faire de ma main qui a trahi mon cœur; car ayant voulu copier votre Portrait d'après l'image que mon ame s'en eſt formée, & d'après Kneller, j'ai fait un tort infini au plus beau viſage de l'Univers, & au tableau le plus reſſemblant qui fut jamais. J'ai aſſez d'imagination en votre abſence, pour tracer quelque choſe qui vous reſſemble; mais depuis longtems, j'ai tellement pris l'habitude de perdre la tête en vous voyant, qu'il m'eſt impoſſible de corriger mon ébauche ſur l'Original. Votre Portrait reſſemble moins, quand il eſt placé devant vos yeux; & (ce qui n'arrive qu'à vous) il paroît à ſon déſavantage, dès qu'on le met dans le plus beau jour du monde. Les Peintres ont la vanité de vouloir imiter la Nature; mais celle-ci, pour les punir de leur inſolence, a produit, il y a vingt-trois ans (pardon, Madame, il n'y en a que vingt-deux) un chef-d'œuvre ſi accompli, que tout leur art ne ſauroit en approcher. Je n'ignore pas, à la vérité, que vous avez produit vous-même,

il y a cinq ou ſix ans, quelque choſe de pareil; c'étoit une petite fille, qui deviendra avec le tems..... Mais ſans outrer les éloges dus à votre Ouvrage, je ne penſe pas qu'on puiſſe jamais le comparer à celui de votre Père. Je ne prétends point cependant vous décourager: continuez, peut-être ſerez-vous plus heureuſe une autre fois.

Je ſuis, &c.



LETTRE II,

A MADEMOISELLE...

C'EST un ufage établi dans cette Ville, que dès qu'une Dame a accordé à quelque Homme une faveur, il peut la traiter très-lestement dans la fuite. Notre fexe a le privilège de prendre le double de ce que le vôtre donne. En vertu de cette règle, je puis vous écrire hardiment, à caufe que vous m'avez répondu une fois avec modeftie; & quand même vous ne me feriez plus cet honneur à l'avenir, je m'imaginerois, comme un vrai fat, que votre filence eft une forte de confentement. Peut-être vous étonnez-vous que je vous adreffe cette Lettre plutôt qu'à Madame M***, qui eft mon ancienne Connoiffance; au-lieu que vous êtes belle, que vous avez des yeux brillans, &c. Mais premièrement, je vous ai choifie plutôt que votre Mère, parce que vous êtes plus jeune qu'elle; fecondement, parce que je crois que vous épellez mieux; car vous avez été à l'Ecole plus tard; en troifième lieu, à caufe que vous n'avez, fi vous le voulez bien, autre chofe à faire qu'à écrire, & que cette

occupation pourra vous détourner de quelque autre plus mauvaife : peut-être fauvera-t-elle la vie à deux ou trois de vos Voifins, que vous auriez pu regarder fans cela : fixez votre vue fur le papier, Mademoifelle ; & vos yeux feront toujours innocens ; les hommes font féduifans ; & les livres ont plus d'un danger ; ils font ennuyeux, quand ils traitent de dévotion, & rendent trop fenfible quand ils parlent d'amour. Si vous regardez les arbres, vous verrez qu'ils s'embraffent ; les Oifeaux fe careffent ; le Soleil a trop de chaleur pour votre fang ; la Lune infpire une tendre mélancolie. Je le répète donc, jettez les yeux fur le papier ; & lifez feulement des Lettres telles que celle-ci, qui n'a ni traits, ni flammes ; mais qui part d'une ame pure, & qui a été écrite dans la fimplicité de mon cœur. Graces au Ciel, je fuis à cent milles de vos yeux. Je crains moins votre main qu'eux. Ce n'eft pas que je ne fois perfuadé que votre plume a des charmes dont je dois me défier ; mais comme elle ne m'attaquera pas brufquement, & que j'aurai, en ouvrant votre Lettre, le tems de faire le figne de la croix & de dire un *Pater*, j'efpère me trouver à couvert de vos entreprifes, à une telle diftance. On dit qu'à l'heure qu'il eft, vous êtes belle comme un

Ange ; pour moi, j'ai oublié votre visage depuis deux hyvers. Quel qu'il soit, je suis ravi de n'être point exposé au péril de le voir. Mais quand je saurai de bonne part que vous avez eu la petite vérole, & que les lys & les roses de votre teint ont disparu, je ferai faire des actions de grace dans l'Église de votre Paroisse, & me hâterai de vous venir voir ; je mangerai tout ce que vous voudrez bien me donner, sans soupçonner que l'amour y ait mêlé quelque poison ; je vous prendrai par la main sans gands ; & j'oserai même vous suivre seul dans un berceau. Tels sont mes souhaits, Mademoiselle ; mais que les vôtres sont différens ! vous soupirez tout bas ces mots : O Comédies, Parcs, Opéra, Assemblées, Londres ! Et moi je m'écrie avec ravissement : O Forêts, Jardins, Étangs, Berceaux, Mademoiselle M.... !

Je suis, &c.



LETTRE III,

A UNE DAME,

Ecrite fur une colonne d'une Lettre, pendant que Madame M. écrivoit au Mari de la Dame fur l'autre.

LES Beaux-Efprits diront que cette Lettre doit être bien fotte, puifqu'elle eft mariée. Auffi je crains fort que vous ne remarquiez que tout ce qui s'y trouve de fin eft du côté de la Femme, & que les endroits ftupides, comme à l'ordinaire, font de la façon de l'Époux. Frappée de cette différence, regardez ce papier comme une épée à deux tranchans, dont Madame M. eft la brillante lame, & moi feulement la poignée. Mais avant de paffer outre, je veux mortifier votre Mari, en lui apprenant qu'elle écrit ceci purement par obéiffance à mes ordres, & que ce n'eft qu'un de ces honneurs qu'un Mari reçoit pour l'amour de fa Femme.

C'eft mal faire fa cour à une Belle, que de lui marquer l''inclination qu'on a pour une autre; & cependant il faut convenir qu'il n'y a dans cette Lettre aucune période, qui n'en lorgne une autre vis-à-vis. Pourquoi diffimuler une chofe que vous

ne fauriez manquer d'appercevoir ? Toutes les Lettres qui forment les mots que j'écris, penchent vers celles que la main de Madame M. a tracées, pendant que ces dernières fe renverfent avec dédain du côté oppofé. Lettres ingrates s'il y en eut jamais, puifqu'elles fe donnent à un autre Homme, en préfence de celui qui fe pique de les eftimer, & d'en connoître le prix autant que qui que ce foit fur la terre !

Vous penferez peut-être que j'oublie que c'eft à vous que j'écris ; mais, qu'il me foit permis de vous dire que vous vous oubliez vous-même, fi vous avez cette idée ; puifque vous êtes la feule Femme à qui l'on puiffe parler en toute fûreté avec éloge d'une autre. D'ailleurs, pouvez-vous croire un Homme tel que moi affez innocent, pour vous dire de belles chofes devant votre Mari ? Voyons comme Madame M., avec tout fon efprit, s'y prendra. Elle pourroit vous donner bien des louanges ; & cependant je penfe qu'elle n'en fera rien ; car c'eft une règle établie ici en Ville, & inviolablement obfervée, que quand une Femme en loue une autre, fon éloge ne paffe que pour une fatyre. Quant à moi, perfonne n'ignore que je dis toujours la vérité, & fur-tout quand je me qualifie de votre &c.

LETTRE IV.

Vous m'avez mis de ſi bonne humeur, qu'il n'y aura pas un ſeul mot ſérieux dans cette Lettre; d'ailleurs, elle n'en feroit pas moins gaie quand je vous raconterois toutes les affaires ſérieuſes de la Ville; car ces affaires ſont très-propres à faire rire, pour peu qu'on y ait de diſpoſition. J'ai reſté toute la nuit dernière avec vous, quoique votre régularité, peu raiſonnable, m'ait chaſſé à trois heures du matin. J'ai repaſſé en ſonge toute notre converſation; & j'ai vu le petit lit en dépit de vous; mais à mon réveil, j'ai été fort ſcandaliſé que votre image me quittât ſi bruſquement; vous n'aimez point à me faire plaiſir. J'ai dîné avec une Beauté ſurannée, qui paroiſſoit à table comme une tête de mort émaillée de fleurs. Vous ſavez que les Egyptiens avoient de pareils objets dans leurs feſtins; mais croyez-vous qu'ils leur miſſent du rouge & des mouches? Cependant ces mouches diſparurent bien-tôt, la Dame les ayant toutes avalées, en mangeant avec une vîteſſe & une avidité incroyables, une queue de Saumon. Elle avoit partagé ce poiſſon en trois

parties très-inégales. M. Gay a eu la tête, & moi une portion très médiocre du milieu.

Mon souper n'a pas été moins singulier. J'avois un grand Poëte, Faiseur d'Odes, c'est-à-dire, en d'autres termes, un Versificateur hors de sens. Il est venu me voir très-affamé, non faute d'avoir eu de quoi dîner, car je ne badine pas là-dessus, mais parce que la sublimité de ses idées lui avoit fait perdre le souvenir d'un besoin aussi vulgaire. Il attaque d'abord, avec fureur, les restes d'une épaule de mouton. Il proteste n'avoir jamais rien mangé de si exquis, me prie de lui dire quelle Pièce c'est, s'étonne de ne l'avoir jamais entendu nommer, ni même vue à d'autres tables, & me demande en grace de savoir comment il s'y prendra pour expliquer à son Boucher la manière de couper cette Pièce à l'avenir. Et cependant ce même Homme, si ignorant dans ce genre, a taillé en pièces plus de cinquante Héros, & écartelé cinq ou six pauvres Amans dans chacune des Tragédies qu'il a composées. Je n'ai plus rien à vous dire aujourd'hui.

Je suis, &c.



LETTRE V.

RÉPONSE.

JE vous raconterois bien auſſi, Monſieur, ce que j'ai fait pendant la journée ; mais comme je l'ai paſſée à dormir, il ſuffira de vous dire comment je me ſuis amuſée le ſoir. Vous ſavez où je devois me rendre. Je ſuis arrivée tard, afin d'être mieux reçue ; mais j'ai eu le malheur d'entrer préciſément dans l'inſtant que celui qui tenoit le dez venoit de jetter deux as. La Dame change de couleur ; & les Hommes jurent & prennent le nom de Dieu en vain ; perſonne ne me dit un mot ; & je m'aſſieds paſſablement décontenancée ; j'affiche alors un air nonchalant, je bâille, & dis ſept ou huit fois, gagnez-vous, ou perdez-vous ? Je puis bien aſſurer qu'en ce moment toutes les tentations du monde ne m'étoient rien ; je me trouvois dans un parfait état d'innocence. Quel bonheur pour moi, ſi j'y étois morte ! Je moraliſois en moi-même vis-à-vis de la table du Jeu, & faiſois de belles réflexions ſur l'incertitude des richeſſes, le déclain de la beauté, & le vain fracas du monde, avec autant de ſens que Platon a jamais pu faire.

Mais que la nature humaine eſt fragile ! une idée folle me paſſe par la tête, réveille mes paſſions, & m'arrache un grand éclat de rire ; je me lève de mon ſiége, & ſans conſidérer le ſujet de plainte que j'allois donner aux Joueurs qui perdoient, je jette ſur la table une boule de papier, qui arrêtant un dez, amène un ſix au lieu d'un cinq. Chargée de malédictions de toutes parts, & ne ſachant où me refugier, je me jette dans un fauteuil, & ne dis mot. Nous ſoupons ; & une Dame s'aviſa de dire, Mademoiſelle G. a prodigieuſement l'air d'un arbre. Tout le monde en eſt convenu ; & je n'ai pas eu la curioſité de demander l'explication de cette bizarre idée. Trouvez-là, & faites m'en part. Adieu, il eſt tems de paſſer à ma toilette, & de commencer l'occupation de la journée.

Je ſuis, &c.



LETTRE VI,

DANS LE STYLE D'UNE DAME.

DE grace, quelle eſt votre opinion au ſujet du Deſtin ? car je vous avoue que je ne ſuis pas du nombre de celles qui croyent au Deſtin & à la Prédeſtination. Non, je ne ſaurois aller juſque-là ; mais je veux bien convenir que l'étoile d'une perſonne la diſpoſe à certaines choſes, quoique ſans l'y forcer ; & cela forme une ſorte de franc-arbitre ; car nous pouvons réſiſter à une inclination, mais jamais à la contrainte.

La mode qui s'eſt introduite cet Hiver, de donner un ſi grand contour aux jupes garnies de baleine : eſt-elle à votre gré ?

Pour moi, je la trouve un peu froide pour la ſaiſon ; mais il faut avouer, ma chère, que cela fait extrêmement bien.

J'en puis dire autant de mon tablier de mouſſeline ; mais je n'en ferois point pour cela un habit d'hyver.

Je vous jure, mon enfant, que vous m'avez rappellé-là une fort jolie parure ; des falbalas de mouſſeline auroient très-bon air ; mais penſez-

vous qu'il y ait quelque chofe de pareil à ce qu'on appelle des Efprits?

Croyez-vous qu'il y ait un endroit comme les Champs Élyfées ? Ciel, quel raviffant féjour! fi je favois m'y rendre en mourant, je ne me foucierois pas de quitter la vie dès demain; mais y trouvera-t-on ce qu'on a le plus aimé dans ce Monde?

Il faut que vous me difiez cela pofitivement. Je fuis fûre que vous le pouvez; car à quoi me ferviroit notre Correfpondance, fi vous ne vouliez pas me tout dire? Vous favez que j'ai la réferve en horreur.

Je fuis, &c.



LETTRE

LETTRE VII.

Bath. 1714.

IL faut que vous fachiez, Madame, que ma paffion pour vous & pour votre Sœur, a été partagée de la manière du monde la plus régulière. Depuis l'enfance je vous aime l'une après l'autre hebdomadairement; & mon arrivée à Bath fe rapporte à la trois-cent foixante & feixième femaine du règne de ma Souveraine Dame Sylvie. C'eft aujourd'hui la trois-cens quatre-vingt-neuvième du règne de Votre Majefté, dont je fuis devenu Sujet quelques femaines avant que d'avoir vu votre Sœur. Cet éclairciffement vous fera connoître que celle de vous deux qui recevra déformais quelque Lettre de ma part, n'aura cet honneur qu'en qualité de Reine du jour.

Dites, je vous prie, à votre Sœur, que toutes fes perfections ne m'ont jamais procuré autant de plaifir, que fon opiniâtreté m'a donné de chagrin pendant ce mois. Ratcliffe lui prefcrit les bains; & elle refufe d'y aller! J'avoue que fi j'étois en Berkshire, j'exalterois autant fa défobéiffance, que nous faifons celle des Habitans de Barcelone. Mais

les gens changent de ſentiment en changeant de lieux, comme on a vu depuis peu ; & les vertus, chez moi comme chez les autres, deviennent des vices dès qu'elles ne conviennent plus à nos intérêts. Qu'il me ſoit pourtant permis de lui dire, qu'elle ne ſera jamais auſſi belle ſur terre, qu'elle le ſeroit ici dans l'eau. Par une exception à la règle ordinaire, j'oſe dire que les Dames qui veulent beaucoup plaire, doivent ſortir de leur élément. Il s'en faut bien qu'elle ait auſſi bon air à Cheval que Chriſtine, Reine de Suède ; mais qu'elle ſe montre une fois dans le Bain, & perſonne ne voudra la donner pour la plus belle Nayade du Monde. Vous ſavez que je vous ai vue ſouvent, & que je connois, par expérience, les charmes que vous prêtent des habits noirs, ou blancs, ou autrement nüancés ; mais tout ce que vos mouvemens ont de gracieux lorſque vous êtes parée, n'approche pas de l'air divin que vous auriez en toile gommée. Votre action tenant une eſpèce de milieu entre celle de nager & de marcher, ſeroit aſſez libre ; & jamais la modeſtie à demi-nue ne paroîtroit plus à ſon avantage. Vous avez aſſez fait de conquêtes par terre ; ayez l'ambition de vaincre auſſi par mer. La toile gommée dont je vous parle, a un mérite particulier dans cette circonſtance, où l'on

va, à ce qu'on aſſure, introduire la mode des fraiſes à l'Allemande ; vous ferez bien de vous accoutumer d'avance à un peu de roideur ; & quand les mentons de nos Dames auront été chatouillés pendant quelques mois avec de la mouſſeline empeſée & du fil d'archal, elles pourront enfin ſupporter la broſſe d'une mouſtache Allemande.

J'ai une bonne hiſtoire à vous conter du Docteur P.... La voici en gros ; j'en réſerve les particularités, qui ſont curieuſes, pour une autre occaſion. Il avoit oui dire, que d'embraſſer la Tante de la perſonne aimée, c'étoit un excellent remède contre l'amour, une Tante ayant ordinairement aſſez d'âge & aſſez d'expérience, pour éteindre la plus vive flamme. Il fit uſage de la recette, & embraſſa Madame E— chez M. D—s ; mais il dit que le remède ne vaut rien, & qu'il vous aime autant que jamais.

Je ſuis, &c.



LETTRE VIII,

A LA MÊME.

SI vous me demandez comment je me trouve des eaux, je vous dirai, si bien, que j'ignore comment nous nous arrangerions, si j'avois le bonheur d'être seul avec vous dans quelque lieu solitaire. Mademoiselle — a eu l'honnêteté de me déclarer qu'à quelques caprices près, dont elle n'a pu se rendre encore entièrement maitresse, elle consentiroit à courir le monde avec moi, habillée en Homme. Vous-même, Madame, (si vous ne vouliez point partager nos avantures) vous attendriez, je m'imagine, le soir avec impatience, pour en entendre le récit au coin du feu. Cela vaudroit mieux que de lire des Romans, à moins que Madame M. ne voulût bien être notre historienne. Ce qui excite ces desirs en moi, est une nouvelle connoissance que j'ai faite en la personne de Mylady Sandwich, qui a tout l'esprit du siècle passé, & la douce expérience d'une vie pleine d'agrément. Ce seroit une faute aussi honteuse de venir à Bath sans y voir Mylady Sanwich, que celle qu'on eut fait autrefois en venant à

Rome ſans viſiter la Reine de Suède. C'eſt, en un mot, ce qu'il y a de mieux dans ce pays; & comme elle a tous les avantages d'une Femme d'eſprit, on trouve une créature auſſi aiſée & auſſi indépendante qu'une Femme ſenſible doit l'être.

Je vous confeſſerai une choſe qui n'eſt pas autrement à mon avantage. Jamais je n'ai tant penſé à vous & à votre Sœur, que depuis que j'en ſuis à la diſtance de quatre-vingt milles. Dans la Forêt de Windſor, je vous regardois comme de bonnes Voiſines; à Londres, comme d'aimables Dames; mais ici, comme des Divinités, des Anges, des Déeſſes, ou tout ce que vous voudrez. De même, je n'ai jamais ſu quel cas je faiſois de votre vie, que quand je vous ai cru ſur le point de mourir. Si Mademoiſelle — & vous devenez ſeulement bien malades de tems en tems, ce ſera fait de moi. Sérieuſement je vous conſidère toutes deux au point, que je fais tort à d'autres pour l'amour de vous. Vous me privez du plaiſir d'eſtimer mille qualités louables que je vois ſans en être touché, à cauſe que vous poſſédez ces mêmes qualités dans un degré plus éminent. Il n'y a au Monde que deux choſes qui puiſſent me rendre indifférent à votre égard, & dont vous êtes incapables, ſavoir, de la malice en général, ou de

B 3

la haine pour moi. Je vous ai affez étudiées, pour favoir que vous ne tenez à la Nature Humaine que par de fort petits défauts; & il ne faudroit pas moins qu'un vice, pour que je ceffaffe de vous aimer. J'efpère que vous remarquerez par ma conduite envers vous deux, que ce que je dis-là eft à la lettre, & qu'ainfi vous me pardonnerez mille chofes en vertu de cette difpofition. N'attendez rien de moi que la vérité & la liberté.

Je fuis, &c.



LETTRE IX.

A LA MÊME.

1714.

APRÈS avoir pris congé de vous, je retournai chez moi à pas lents, & auſſi rêveur que My lord *** s'eſt retiré de la Cour, il y a huit jours, pour gagner ſa campagne. Je trouvai ici une Lettre du fils d'un autre Courtiſan qui attend le même ſort, & me dit que les Grands de la Terre ſeront bientôt très-contens des Petits, ſi ces derniers veulent bien leur rendre viſite de jour. Avec quelle joie ne renonceroient-ils pas à tous leurs projets de gloire, s'ils ſavoient qu'après avoir reçu la Nouvelle de leur diſgrace, vous buvez régulièrement à leur ſanté une fois par jour ? C'eſt ainſi que les Malheureux, par le ſeul mérite de leurs infortunes, deviennent les favoris du Ciel & les vôtres. J'avois deſſein de rimer tout ceci; mais dans ce ſiècle ingrat, mes meilleurs Amis, je veux dire mes Vers, n'ont pas honte de m'abandonner.

Je ſouhaite que Madame P.—amuſe ſon appétit avec ces cinq douzaines de Comédies, juſqu'à ce

que je lui procure un Roman aſſez gros, pour contenter ſa faim d'avantures. Par rapport aux Nouvelles, je ne puis lui en donner d'autres, que celles de ma propre vie, que je continue à abréger autant qu'il m'eſt poſſible, pour la commodité de l'Hiſtorien & du Lecteur. Puiſſe-t-elle être perſuadée, que toute la paſſion & la tendreſſe exprimées dans les Romans, ne ſont qu'une foible image de ce que je ſens pour elle ; & pour vous qui ne liſez rien, puiſſiez-vous m'en croire ſur ma parole, quand je vous dis la même vérité ! Vous me feriez bien tort l'une & l'autre, ſi vous ne me teniez pas pour un Ami plus ſincère, que tous les Céladons ou autres Imitateurs de leur ſtyle.

Les jours de beauté ſont comme les jours de grandeur; avec eux finiſſent les hommages de l'adoration. Pour moi, je me ſens capable de vous aimer encore dans quarante ans, & d'être alors comme je le ſuis à préſent.

Votre, &c.



LETTRE X.

PLUS j'examine mon ame, & plus je la trouve romanefque. Il me femble que c'eft réfifter noblement au Deftin & à la Fortune, que de ne pas abandonner ceux qu'ils nous enlèvent, & de les fuivre, au contraire, avec plus d'attachement à mefure qu'ils s'éloignent davantage. La flatterie n'a fûrement jamais fait un voyage de mille lieues; & il n'appartient qu'à la vérité que rien n'arrête, de franchir un fi grand efpace. C'eft un généreux trait de Papifme, d'accompagner de fes vœux, jufque dans un autre Monde, ceux qui doivent être éternellement abfens; & que vous croyiez la chofe bien ou mal fondée, vous ne difconviendrez pas, que quand même ce feroit une extravagance, il ne laifferoit pas d'y entrer un mêlange de piété. Je ne faurois me fatisfaire en femant des fleurs fur les endroits par où vous avez paffé, & en vous honorant fimplement comme une chofe perdue; mais il faut que je vous confidère comme un Être glorieux, quoiqu'éloigné, & que je vous adreffe des fupplications. Vous avez emporté avec vous une partie fi confidérable de moi-même, que

ce qui en reſte ne fait que languir après vous ; & je m'imagine que dans trois ou quatre mois, je regarderai Aurat-Bazar (1) comme un ſéjour auſſi aimable que Covent-garden. Ne prenez pas ceci pour un badinage ; car j'en ſuis déjà venu au point, de me plaire à des rêveries de ce genre. Qu'on diſe que je ſuis romaneſque ; ce reproche convient également à tous ceux qui admirent une belle choſe, ou qui croyent en faire une. En conſcience, de la manière dont le monde va, il y auroit de la folie à faire quelqu'action généreuſe pour être applaudi ; car la gloire, le ſeul prix de pareilles actions, eſt à préſent auſſi mal payée, que toute autre dette juſte. C'eſt en vain que Mademoiſelle Macfarland immole ſon Amant, & que vous êtes fidèle à votre Époux ; on ne comparera jamais l'une à Lucrèce, ni l'autre à Porcie.

Quand vous daignerez m'écrire, je vous ſupplie de me parler de vous-même, afin que celle qui m'a toujours paru s'exprimer le mieux, m'entretienne du ſujet le plus beau. Les Châſſes & les Reliques dont vous faites mention, ne tentent nullement ma curioſité ; j'aimerois dix fois mieux aller en pélérinage pour voir un viſage comme la

(1) A Conſtantinople.

vôtre, que les deux têtes de Saint Jean Baptiste. Je souhaiterois (puisque vous êtes si éprise de choses dorées) que vous eussiez non-seulement toutes les belles Statues dont vous parlez, mais même la Statue d'or que Nabuchodonosor érigea, pourvu que vous ne vous éloignassiez de moi, qu'à la distance où vous pourriez la porter.

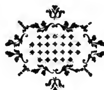
La Cour de Vienne est très-édifiante. Les Dames y prennent littéralement, au sujet de leurs Époux, le texte qui ordonne de porter les fardeaux les uns des autres; mais je m'imagine que plus d'un Mari ressemble à Issachar, qui étoit un Ane entre deux fardeaux. Je ne vous regarderai plus comme Chrétienne, dès que vous aurez passé de cette charitable Cour dans le Pays de la Jalousie. Je compte que vous me manderez, avec la dernière exactitude, comment & en quels endroits vous aurez abandonné les trente-neuf articles l'un après l'autre, à mesure que vous approcherez du séjour des Infidèles. De grace où en êtes-vous à présent? Au milieu de la pompe d'une grande Messe, & des accens enchanteurs d'un Opéra représenté le Dimanche? Que pensez-vous de la doctrine & de la discipline de l'Eglise Anglicane? Avez-vous conservé dans le fond de votre cœur des sentimens de vénération pour Strenhold & pour Hopkins? Comment vos Vertus Chrétiennes

se sont-elles soutenues pendant un si long voyage? Je ne doute pas qu'on ne m'apprenne (quand je traverserai les mêmes Pays pour vous joindre) avec quelle grace vous vous êtes prêtée aux Coutumes des Musulmans. Ils me diront en quelle Ville vous vous êtes assise pour la première fois sur un Sopha, en quel Village vous avez appris à plier un turban, & où vous avez commencé à prendre le bain à la manière des Dames Turques. Quel bonheur pour une jeune Femme, de vivre dans un Pays où une partie du Culte Religieux consiste à avoir des vertiges! J'apprendrai à Belgrade, comment le bon Bacha vous reçut avec des larmes de joie; comment il fut charmé de la manière dont vous prononciez Allah & Muhamet, & avec quelle ardeur vous secondiez son zèle, en exhortant votre Ami à embrasser sa Religion. Mais je m'imagine que ses scrupules étoient fondés, parce qu'en qualité de Disciple de Mahomet, il n'auroit pu représenter décemment Sa Majesté Britannique. Enfin, je saurai comment, la première nuit que vous couchâtes à Péra, vous vîtes en songe le Paradis de Mahomet, & comment vous réveillâtes heureusement son ame; de sorte que depuis cet instant fortuné, votre beau corps a pu faire tout ce qu'il a voulu.

Je m'apperçois que j'ai fait, dans cette Lettre, le

qui m'eſt ſouvent arrivé dans votre compagnie, & qu'à force de cauſer je me ſuis mis de bonne humeur. Le plaiſir de m'entretenir avec vous, m'a engagé à continuer, au riſque de vous cauſer de l'ennui ; ce qu'il ne tenoit cependant qu'à vous de prévenir, en vous arrêtant à tel endroit de ma Lettre que vous auriez jugé à propos. Mais c'en eſt trop pour le coup ; & j'aurois dû au moins vous épargner cette Apologie.

Je ſuis, &c.



LETTRE XI.

Vous m'avez demandé cent fois des Nouvelles, dès le début de vos Lettres, comme ſi vous n'attendiez rien de meilleur de ma part : ſérieuſement, ce n'eſt pas un ſigne que deux Amans ſont bien enſemble, quand ils ont l'impertinente curioſité de s'informer de ce que le monde fait. Tout ce que je conclus de-là, c'eſt qu'il y a un de nous deux qui n'aime point : or, je vous laiſſe à deviner quelle eſt, de vous ou de moi, cette Créature ſtupide, inſenſible, & aſſez aveugle, pour ne pas ſentir les perfections & les charmes de l'autre ?

Ce ſera donc ici une Lettre de Nouvelles ; & ſûrement, ſi vous ne me regardiez pas comme la Créature la plus humble de la Terre, vous ne vous ſeriez jamais mis dans l'eſprit, qu'un Poëte pût devenir le confrère de Dawks & de Dyer, après avoir été le rival de Tate & de Brady. Le Comte d'Oxford a marqué tant de fermeté dans ſa diſgrace, qu'au moins, dans cette occaſion, il auroit dû nous paroître au-deſſus de la Nature Humaine, s'il n'avoit pas, vers ce même tems, rendu une pierre, qui a prouvé qu'il étoit ſujet

aux mêmes infirmités que nous. Tout le poids d'affliction, dont la haine du Ministère & la prévention de la Populace peuvent charger un Homme de bien, doit être soutenu avec joie, quand on acquiert par-là autant de gloire qu'il a fait.

Vos vœux seront bientôt remplis, par le spectacle galant que vous donneront des armées, des camps, des étendarts flottans au-dessous des moissons de votre Frère, & les flots argentés de la Tamise teints de sang humain. Votre barbarie, dont j'ai tant entendu faire de plaintes en ville & à la campagne, aura de quoi se satisfaire. Je n'ajouterai pas une circonstance, qu'on n'oublie cependant jamais dans toutes les descriptions de calamités générales; je veux dire, les rapts fréquens qui se commettent en la personne des Dames infortunées qui se plaisent à la guerre. Mais, Dieu me le pardonne, dans ce siècle martial, j'acheterois, si je pouvois, un Régiment à cause de vous, de Madame P--s, & de quelques autres, que je crains bien ne pouvoir jamais mettre à la raison, sans le secours de la violence.

Ces yeux, qui ne s'embarrassent guère de tout le carnage qui s'apprête, pourvu qu'on leur procure un beau spectacle; ces yeux séducteurs verront, avec un plaisir infini, le camp qu'on va bientôt former dans Hyde-Park. Des tentes y ont

été apportées ce matin ; les Régimens feront habillés de neuf, & plus proprement que jamais. La vue de tant de jeunes Guerriers, dont les charmes n'ont pas encore été altérés par des fiéges ou par des batailles ; des fcènes, que l'Angleterre n'a contemplées, depuis très-long-tems, que fur les Théâtres, vous invitent ici, & vous promettent un fpectacle amufant.

On raconte, au fujet de la converfion de T. G, les particularités fuivantes. Après que fes Jumens de Flandre eurent été faifies, il parut, pendant quelques heures, plus troublé que de coutume, manda fon Père Confeffeur, & fe détermina à fupporter fa perte avec une fermeté chrétienne ; mais, vers les huit heures du foir, il entendit paffer des carroffes tout près de fa fenêtre qui donne fur Hyde-Park ; & fa patience ne pouvant plus y tenir, il alla fur le champ faire abjuration, recouvra fes chers Chevaux, & revint avec eux en triomphe. Les pauvres Catholiques Romains, qui n'ont plus ni Chevaux, ni chariots, s'écrient avec le Pfalmifte : « Les uns mettent leur confiance en leurs chariots, & les autres en leurs » chevaux ; mais nous invoquerons le nom de » l'Eternel ».

Je fuis, &c.

LETTRE

LETTRE XII.

LE tems eſt ſi beau, que pour peu qu'on aime la campagne, il n'y a pas moyen de la quitter dans cette ſaiſon. Tel que le ſourire d'une Dame modeſte, chaque regard du Soleil eſt auſſi précieux qu'il eſt rare; & j'ai tant de goût pour les plaiſirs champêtres, que j'aime mieux voir le Soleil, qu'aucun des objets qu'il peut me faire appercevoir, excepté vous. Je mépriſe tout ce qu'il y a de joli en ville, & même votre habit neuf, à moins que vous ne le portiez en ma préſence. Je me diſpoſe à devenir le Citoyen d'un Monde meilleur que celui-ci, & dont la lumière du Soleil n'eſt qu'une image; car je ne doute pas que les ouvrages de Dieu, ſur la terre, ne ſoient ce qui approche le plus de ſes ouvrages céleſtes, & qu'un vrai goût des beautés de la Nature ne ſoit la préparation la plus douce & la plus facile à la jouiſſance des beautés du Ciel; comme, au contraire, une vie, paſſée en ville au milieu du trouble, de la confuſion, des ſcandales, de la médiſance & des diſſentions, eſt une ſorte d'apprentiſſage de l'Enfer. Je travaille à mettre mon ame dans la ſituation

la plus propre à recevoir le coup qui va m'être bientôt porté, ſi je ne me trompe ; & je ſuis entièrement réſigné. L'idée de la ſéparation de mon ame d'avec mon corps ne me fait preſque aucune peine ; car je ſuis perſuadé que celui qui l'a faite en prendra ſoin, & que quelque état qu'il juge à propos de lui aſſigner, le tout ira bien. Mais quitter des Amis, lorſqu'ils ont même beſoin d'un Homme tel que moi, ah ! je n'y puis penſer ſans verſer des larmes. On nous feroit certainement une plus grande grace, ſi l'on nous ôtoit, après la mort, tout ſouvenir de ce que nous avons aimé ſur la terre ; car quel tourment ne feroit-ce pas pour un eſprit, de chérir encore des objets ſi éloignés, à moins qu'on ne ſuppoſe que dans un état plus ſublime, tout ce qui nous a paru aimable dans cet état d'imperfection, ne nous affectera pas davantage, que ce que nous avons chéri dans l'enfance nous touche à préſent ?

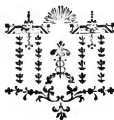
Quel étrange ton avec une Dame ! C'eſt ce que je ſens très-bien ; & l'on ne manqueroit pas de me tympaniſer, ſi vous montriez cette Lettre à quelques-unes de vos Connoiſſances. Mais peut-être penſez-vous à peu près de même. Je deſire de tout mon cœur que votre vie ſoit aſſez

longue & aſſez fortunée, pour ne pas avoir lieu de pouſſer ces réflexions auſſi loin que moi : ſi vous tourniez cependant un peu vos idées de ce côté-là, ce ſeroit le vrai moyen de vous rendre plus heureuſe en tout tems.

Il n'y a point de plaiſirs ni d'amuſemens que je ne vous ſouhaite ; & je ne puis conſidérer, ſans un ſenſible chagrin, qu'à l'avenir je me trouverai moins en état de les partager avec vous. Mais que la fortune faſſe du pis qu'elle pourra ; quoique nous perdions, il y aura moyen de s'en conſoler, pourvu que nous conſervions notre probité & notre indépendance : je mépriſe extrêmement quiconque abandonne la première ; & je plains beaucoup celui qui a l'imprudence de renoncer à l'autre.

C'eſt pourquoi j'ai pitié de M. G–. Il a du mérite, un bon naturel, & de l'intégrité, trois qualités qui ſouvent ne rendent pas tous les ſervices qu'on auroit droit d'en attendre, ou plutôt qui, toutes trois réunies enſemble, ne ſont pas en état de faire tête à une ſeule qui leur eſt oppoſée, je veux dire, la flatterie. Je ſouhaite qu'elle ne lui ôte pas, tôt ou tard, la faveur qu'il poſſède actuellement, & dont il ſemble charmé : ſa dernière action mérite, ſuivant moi, une eſtime

éternelle. Mylord Bathurst, qui vint me voir ici avant son voyage, ne sauroit assez la louer. Il s'informa & parla beaucoup de vous. J'attends demain M. Fortescue, qui viendra à la suite de M. B. Ce pauvre Homme a l'air de mourir de faim; il m'avoit dit que vous aviez été charitable à son égard. Votre libéralité a été très-bien employée; car à peine peut-il marcher ou parler; & je crains qu'il ne meure précisément dans le tems qu'il obtiendra quelque chose pour vivre. Adieu.



LETTRE XIII.

ON vous fait aujourd'hui des fouhaits ; & je compte que vous favez, depuis long-tems, qu'il n'y en a aucun qu'on puiffe appeller bon, que je n'aie fait pour vous. A chaque année qui s'écoule, je fouhaite quelque chofe de plus pour mes Amis, & quelque chofe de moins pour moi-même. Si je devois cependant vous dire ce que je vous fouhaite en particulier, cela fe réduiroit à vous répeter en Profe, ce que je vous ai dit l'année dernière en Vers, tant ma Poéfie eft ingénue : j'ajouterai feulement que comme je vous fouhaitai alors un Ami, je fouhaite à préfent que cet Ami foit de votre fexe, & que votre choix tombe fur Madame ***.

L'abfence eft une courte mort ; & tout ce qu'on peut faire quand on fubit cette efpèce de trépas, comme l'autre, eft de defirer fincèrement que les Amis dont on eft féparé, foient heureux avec ceux qui leur reftent. C'eft ainfi que je penfe à votre égard ; & j'efpère que vous aurez mille agrémens dans le commerce de votre Amie, quoique je me flatte qu'il en eft encore d'autres, pour

qui vous conservez quelque affection ; cette idée m'est toujours agréable, lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'alarmes à votre sujet.

J'eus un chagrin mortel d'être obligé de vous quitter toutes deux, justement lorsque je m'imaginois que nous commencerions à vivre ensemble à la campagne. Il n'y avoit presque pas moyen de survivre à ce coup ; je ressentis cependant, au milieu de ma douleur, une sorte de satisfaction généreuse, en pensant que vous héritiez de ce que j'étois contraint d'abandonner.

Je sais que vous seriez toutes deux bien aises d'apprendre des nouvelles certaines d'un Ami qui est dans l'autre Monde ; de lire l'histoire de sa mort, & la description des régions nouvelles qu'il a traversées ; de savoir enfin qu'il se trouve aussi heureux où il est à présent, que lorsqu'il vivoit avec vous. Mais je vous assure en conscience que, telle qu'une pauvre ame mal préparée, la mienne n'a rien vu, qui me plût autant que ce que j'ai laissé. Par-tout où je porte mes pas errans, je souhaite que vous soyez aussi libre que moi. Mais en voilà assez sur une mort qui, heureusement, n'est qu'une figure de Rhétorique. Je vous dirai donc que, si je vis encore, il est cependant certain que je ne me suis point du tout bien porté

depuis mon départ; n'en dites pourtant rien à ma Mère, que cette nouvelle affecteroit trop; & comme apparemment la même raifon l'empêchera de me faire informer exactement de l'état de fa fanté, je vous prie de vous charger de ce foin. Je ferai ravi d'apprendre que l'air de la campagne fortifie la vôtre; mais ne me trompez pas quand vous ferez indifpofée, afin que j'aie plus lieu d'être tranquile, quand vous me direz que vous êtes bien; car ce font-là de ces chofes dans lefquelles on peut être plus fincère avec un Ami raifonnable, qu'avec des Perfonnes auxquelles on tient de fi près par les liens du fang. Adieu.



LETTRE XIV.

VOUS ne devez pas être furprife d'avoir en moi un inepte Correfpondant, puifque vous m'avez déjà trouvé tel à tant d'autres égards. Je veux en fournir une nouvelle preuve, en vous envoyant, au lieu d'une Lettre fpirituelle, un récit de mon pélerinage, auffi fimple que Purchas même ou que Bunyan auroit pu faire de fon Paffage à travers le défert de ce Monde, &c.

D'abord donc je me rendis par eau à Hamptoncourt, uniquement accompagné de mes vertus, qui ne furent pas affez modeftes pour fe cacher, non plus que moi; car je rencontrai le Prince avec toutes fes Dames, à cheval, qui revenoit de la Chaffe. Madame B***. & Madame.... me prirent fous leur protection, en dépit de toutes les Loix portées contre ceux qui reçoivent des Papiftes dans leurs maifons, & me donnèrent à dîner. Madame H***. fut de la partie; & j'eus le plaifir de m'entretenir beaucoup avec elle. Nous convînmes tous que la vie d'une Fille d'honneur étoit la plus miférable chofe du monde; & nous fouhaitâmes que toutes celles qui envient cette condition,

comme le bonheur ſuprême, en fiſſent l'eſſai. Manger du jambon de Weſtphalie le matin, ſauter par-deſſus des haies & des foſſés avec des Roſſinantes d'emprunt, revenir pendant la chaleur du jour avec la fièvre; &, ce qui eſt cent fois pis, avec une marque rouge au front, par la faute du chapeau; tout cela peut les rendre très-propres à épouſer les plus déterminés Chaſſeurs, qui pourront avoir d'elles de robuſtes Enfans. A peine ſe ſont-elles eſſuyé le viſage après tant de fatigues, qu'il faut paſſer une heure à ſourire & à ſe refroidir dans l'appartement de la Princeſſe: delà, comme dit Shakeſpéar, elles vont dîner avec l'appétit qu'elles peuvent...... & enſuite elles ont le choix, juſqu'à minuit, de ſe promener, de travailler, ou de faire des réflexions. Je croirois, ſans peine, qu'il n'eſt aucune maiſon enterrée dans les montagnes du Pays de Galles, qui ait l'air plus contemplatif que cette Cour; & pour vous en donner une preuve, je vous dirai que Mademoiſelle L***. ſe promena avec moi trois ou quatre heures au clair de la Lune, ſans que nous rencontraſſions aucun Être humain que le Roi, qui donnoit audience à ſon Vice-Chambellan; ils étoient ſeuls au bas de la terraſſe du Jardin. En un mot, il n'y avoit nulle part ni Bal, ni Aſſemblée, ni Partie de Jeu, excepté chez

Madame Kilmanſegg, où j'eus l'honneur d'être invité; mais je n'acceptai point cette grace.

Je m'ennuyois de bon cœur. Nous eumes, au ſujet de la Charlatanerie, une excellente converſation, dans laquelle on fit une mention honorable du Docteur Swift.

J'arrivai dans la Forêt le Mardi, environ vers midi, après avoir fui devant la face (je voudrois pouvoir dire la face cornue) de Moïſe, qui dîna à moitié chemin. Je paſſai le reſte du jour dans ces Bois, ou j'ai tant de fois joui de l'entretien d'un Livre & d'un Ami. Je compoſai, chemin faiſant, une Hymne, qui finit par un ſoupir, dont je ne vous dirai point la ſignification.

Votre Médecin a pris la route de tous ſes Patiens; il a eu mille peines à diſpoſer d'un bien qui lui étoit pompeuſement inutile. Le Chevalier Garth prétend qu'une Bibliothèque laiſſée par Ratcliffe, eſt la même choſe qu'un Serrail fondé par un Eunuque. Le Docteur S.... dit dernièrement à une Dame, qu'il s'étonnoit qu'elle fût encore en vie après la mort de Ratcliffe. Elle répliqua qu'elle s'en étonnoit auſſi pour deux raiſons; l'une, parce que le Docteur Ratcliffe étoit mort; & l'autre, parce que le Docteur S.... étoit encore en vie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

J'AI goûté, le dernier jour de mon voyage, tous les agrémens de cette douce mélancolie, à laquelle j'ai toujours été ſi ſenſible. Après avoir traverſé dans la Forêt mes ombrages favoris, en rêvant à mes anciens plaiſirs, je pouſſai mon Cheval ſur des collines, dont le ſommet eſt couvert de boſquets, & le pied arroſé de Rivières qui coulent en ſerpentant. Je prêtois l'oreille au paiſible bruit de différentes chûtes d'eau, & au doux murmure des Zéphirs. Mes yeux découvrirent enſuite la ſombre verdure de Stonor; après quoi les ombres de la nuit commencèrent à ſe répandre. La Lune ſe levoit alors plus brillante que je ne l'ai encore vue; & ce fut à la faveur de ſa belle & tranquile clarté que je continuai ma route, ſans autre compagnie que celle de mes réflexions, que rien ne venoit déranger. J'avois encore un mille à faire pour gagner Oxford, quand toutes les cloches ſe firent entendre ſur différens tons. Les Horloges des Colléges, qui ſe répondoient, ſonnèrent enfin onze heures du ſoir. Tout ceci

étoit un paſſable préparatif à la vie que j'ai menée depuis, dans l'enceinte des anciens murs, des vénérables galeries, & des doctes portiques de l'Univerſité. Il ne me manquoit qu'un habit noir & des gages, pour paroître auſſi docte qu'aucun Pédant d'Oxford. J'obſervois exactement l'heure des Claſſes ; j'étois entouré de Livres ; je logeois dans un des plus vieux & des plus triſtes réduits de l'Univerſité ; & je pouvois me vanter d'être mort au monde, autant qu'aucun Hermite des Déſerts. S'il y avoit quelque choſe qui vécut encore un peu chez moi, c'étoit une petite portion de cette modeſte vanité, que de Saints Perſonnages reſſentent, quand des Moines de leur propre Ordre exaltent leur piété & leur détachement des ſens ; car je fus reçu avec une ſorte de reſpect, tribut que les Savans (cette partie oiſive du Genre-humain) payent à ceux de leur eſpèce. Ils ſont auſſi conſidérés ici, que les Gens actifs, aimables ou ambitieux le ſont dans votre monde.

On m'a traité avec tant d'égards, que je me demandois quelquefois à moi-même : quel Collége ai-je donc bâti, & quelle Bibliothèque ai-je fondée? Il me ſemble que j'ai bien tort de rentrer dans le monde, & de quitter le ſeul endroit où

je puiſſe figurer. Après m'être vu placé avec diſtinction à l'endroit le plus éminent d'une Bibliothèque, irois-je, comme un vil Eſclave, me proſterner aux pieds d'une Dame du Quarré de Saint-James ?

Je vous avouerai pourtant que, tel qu'Alexandre, dans tout l'éclat de ma gloire, je me ſens bleſſé, & me trouve un ſimple Mortel. Il ſeroit inutile de vous dire d'où le trait eſt parti, puiſqu'auſſi-bien vous n'auriez jamais la généreuſe pitié de le tirer de mon cœur, & de ſucer le poiſon avec vos lèvres.

Il y a ici, chez Mylord H-s, une Demoiſelle qui reſſemble plus à un Ange qu'à une Fille; ce qui n'eſt pas ſi étonnant, puiſque le Beau-ſexe en général forme une claſſe d'Anges, & le chef-d'œuvre du Créateur. Or, comme cette Demoiſelle eſt un peu parente de Mylord, il m'a propoſé gravement de l'épouſer; car il prend ſes intérêts à cœur; & il ſait bien qu'à la honte de la fortune, elle lui a moins d'obligation que moi. Je lui dis qu'il n'auroit jamais pu me faire une pareille propoſition, s'il n'avoit pas eu le malheur d'être aveugle; & que de ma part, je ne formerois jamais un pareil deſſein, tant que j'aurois des yeux pour

la voir & moi-même. Je finis en vous aſſurant que je ferai tout mon poſſible dans l'affaire que vous me recommandez. Je goûterois une ſatiſfaction ſans égale, ſi je pouvois vous rendre ſervice ; & je n'épargnerai rien pour me procurer ce plaiſir.

Je ſuis, &c.



LETTRE XVI.

Si je me repens d'avoir quitté la Ville, c'eſt principalement à cauſe de l'incertitude où je ſuis ſur la ſanté de votre Sœur. J'attendois à chaque Poſte la nouvelle de ſon rétabliſſement; cependant chaque Lettre que je reçois, ne ſert qu'à redoubler mes frayeurs; & je ſuis en proie à de continuelles allarmes. Il n'eſt pas poſſible d'être plus touché de ſon état que moi. L'intérêt que je prends toujours aux perſonnes que j'aime, va pour elles juſqu'à la foibleſſe; & j'avoue que je ne ſuis pas aſſez bon Chrétien, pour préférer ſa félicité dans un autre Monde à mon propre bonheur dans celui-ci. Je fais plus que ſouhaiter ſa conſervation; car tous mes vœux ſe changent en prières plus ferventes qu'aucune de celles que j'ai faites juſqu'à préſent.

Puiſſe ſa vie être plus longue & plus heureuſe qu'elle ne le ſouhaite peut-être elle-même! Puiſſe ſa beauté être auſſi grande qu'il eſt poſſible, c'eſt-à-dire, telle qu'elle a toujours été, ou telle qu'eſt la vôtre! Mais en dépit de tous les ravages que peut cauſer la plus cruelle des maladies, j'oſe dire

hardiment (& il y a bien peu de faiſeurs de viſites & de complimens, qui oſeront tenir le même langage) qu'il y a un Homme qui l'admirera toujours également. Pour vous, Madame, je ſuis votre Adorateur plus que jamais, depuis que je ſuis témoin de la généreuſe tendreſſe que vous avez marquée en cette occaſion.

Je ſuis, &c.



LETTRE

LETTRE XVII.

IL pourroit ſe faire que cette Lettre vous amusât beaucoup moins que quelques-unes des précédentes; & cela ne m'inquiète nullement. Une Amie telle que vous eſtime, autant une Lettre de ſentiment qu'une Lettre badine. Celui qui vous donne de la joie, vous fait un préſent moins conſidérable, que celui qui vous donne ſon cœur; & deux véritables Amis aiment mieux voir les penſées qu'ils ſe communiquent ſécrétement, que celles dont ils ne font myſtère à perſonne. Pour peu que l'on ſache apprécier les choſes, on préférera un mot obligeant que le cœur a dicté, à tout ce qui fait rire durant le cours de la vie. Si je n'avois pas eu cette idée de vous, je ne me ſerois pas donné tant de ſoins pour vous plaire, ſoit en vous écrivant, ou par quelqu'autre moyen. J'accorde que bien des gens, dont la grande ambition eſt d'amuſer toujours, ont beaucoup plus d'eſprit que moi; mais mon ambition conſiſte à pouvoir acquérir quelques qualités propres à me conſoler moi-même dans certaines conjonctures, & à ſervir plus efficacement mes Amis. Je ſerois

tenté de me couper la tête, si elle ne contenoit rien de meilleur que de l'esprit, & de m'arracher le cœur, si j'étois assez mal disposé pour n'aimer que moi, & rire de tous mes Voisins.

Je compte que vous ne serez pas fâchée d'apprendre que j'ai déjà fait une bonne partie de mon Homère. Si mon travail est supportable, c'est à vous que le Public en aura l'obligation; car si j'avois eu le bonheur de vous voir chaque jour, & que j'eusse pu m'imaginer que chaque jour ma compagnie vous auroit été agréable, je ne me serois guère soucié de prendre quelque peine pour plaire au monde. Que de Vers j'aurois laissés-là sans les finir, en permettant au Public d'en dire tout ce qu'il voudroit, si j'avois pu passer plus délicieusement les heures que j'ai employées à revoir mon Poëme! Qu'on en pense ce qu'on voudra, je suis bien moins épris de ce qu'on appelle renommée, que de votre amitié; car je me flatte que celle-ci durera aussi long-tems que ma vie; & il s'en faut beaucoup que j'aie la même certitude à l'égard de l'autre. Quand même cette amitié & ma renommée augmenteroient après ma mort, quel avantage me procureroient-elles alors? Ainsi pensez-y bien; & aimez-moi autant que vous pourrez pendant que je suis au monde.

A propos de Renommée, je vous envoye mon Temple de la Renommée, qui vient de paroître. J'ai exprimé ce que je penſois ſur ce ſujet dans une Épigramme que voici. « Ce que les Hommes » appellent Renommée, eſt à l'égard des Femmes » ſimplement réputation. Nous devrions en faire » moins de cas; & je ſuis prèt à renoncer à l'une, » ſi vous conſentez à me ſacrifier l'autre ».

Je ſuis, &c.



LETTRE XVIII.

TOUT l'agrément ou l'ufage des Lettres familières eft de fe marquer réciproquement de l'amitié ; au moins, c'eft l'idée que je m'en forme, en qualité d'ennemi mortel de ce qu'on appelle des Lettres d'efprit. De pareilles Lettres ne doivent point partir de la main d'un Ami, que fon goût porte bien davantage à agir généreufement, qu'à vifer à l'efprit. Je vous dirai avec franchife, à cette occafion, que je ne fuis nullement content de votre ftyle ; il eft fort beau ; & c'eft précifément à caufe de cela que je n'en fuis point fatisfait ; & quand vous écririez comme Voiture, je ne donnerois pas un farthing pour vos Lettres, à moins que ce ne fût dans l'intention de les vendre à quelque Libraire. Il me femble que j'ai perdu Mademoifelle L***. que j'ai connue autrefois, qui écrivoit & parloit comme les autres, & quelquefois mieux. Vous me permettrez de vous dire que dans toute votre Lettre, il n'y a pas un mot qui témoigne de la fenfibilité, excepté dans l'endroit où vous parlez de marquer de l'affection & d'en attendre à votre tour ; mais ce que vous ajou-

tez enſuite, que vous n'avez que vingt-deux ans, eſt encore de l'eſprit, c'eſt-à-dire, quelque choſe d'inſupportable. Pour vous prouver que votre manière d'écrire ne ſauroit me ſatisfaire, rappellez-vous que dans toutes vos Lettres vous ne m'avez point dit une ſeule fois comment vous vous portiez. J'ai bien vu qu'il étoit abſolument néceſſaire que je vous écriviſſe, pour vous informer de ce que vous aviez à attendre de ma part, c'eſt-à-dire, de mon affection, ce tribut du cœur que je vous ai toujours payé; quant à l'eſprit, je n'en ai point; & je m'en conſole, parce que le jugement vaut mieux. Vous voyez, en peu de mots, de quelle manière je ſouhaite que vous m'écriviez; dites-moi que vous êtes mon Amie; & après cela ne vous mettez pas en peine de bien tourner cet article. La déclaration que je viens de vous faire, ſervira auſſi, ſi vous le voulez bien, pour M. H..., qui ſaura par-là à quelle ſorte de Lettres il doit s'attendre, s'il entre en correſpondance avec moi. Je ſuis trop ſérieuſement votre ſerviteur & le ſien, pour vous offrir de jolies phraſes au lieu de ſentimens. Je vous donnerai l'exemple d'une façon d'écrire ſimple & ſans affectation; je vous demanderai comment vous vous portez, & vous prierai de vous ſouvenir de moi.

D 3

Vous répondrez de votre côté ſimplement ſur le même ton; or, comme on ne pourroit donner cela à perſonne pour de l'eſprit, notre commerce ſe terminera à nous ſeuls uniquement, & n'aura d'autre principe qu'une ſincère amitié.

Je ſuis, &c.



LETTRE XIX.

C'EST avec une fatisfaction infinie, que j'apprends que votre Frère va fe montrer enfin votre parent, & qu'il aura pour vous les fentimens que vous étiez en droit d'attendre de fa part. J'ai été préparé peu-à-peu à cette bonne nouvelle par les informations que Madame ***, qui fait combien je m'intéreffe à ce qui vous concerne, m'a données de tems en tems. J'ai toujours été dans l'opinion, que pour être juftifiée vous n'aviez befoin que d'être connue. L'extrême fenfibilité que j'ai eue pour vos malheurs, me donne le droit (que n'a pas tout le monde) de vous féliciter du changement qui vient d'arriver dans votre fortune; & j'efpère d'être, à l'avenir, payé des inquiétudes que j'ai éprouvées à votre fujet, en voyant votre bonheur augmenter de jour en jour. Quoique vous difiez modeftement que le Monde vous a quitté, je puis vous dire qu'il me paroît revenir à vous auffi vîte qu'il lui eft poffible; car pour rendre juftice au Monde, on doit avouer qu'il fait cas du mérite, dès qu'il n'eft plus en fon pouvoir de le traverfer. Ainfi, pour peu qu'il y ait moyen,

recevez-le de nouveau en grace par égard pour ſon repentir. Que ſi vous avez formé la réſolution de le punir en le privant d'un auſſi grand exemple que celui que vous pouvez lui donner, je crois que l'évènement ne répondra point à votre attente; car, même dans un Monaſtère, votre piété ne ſauroit vous jetter aſſez avant dans le Monde à venir, pour que le Monde actuel vous perde de vue; vous reſſemblerez à une Étoile, qui eſt d'autant mieux apperçue des Habitans de la Terre, qu'elle eſt plus élevée dans le Ciel.

De quelque manière que la Providence trouve bon de diſpoſer de la choſe la plus précieuſe à mes yœux, je vous accompagnerai toujours de mes vœux, & vous aurez part à mes meilleures penſées, dans le tems que vous n'entendrez parler ni d'elles, ni de moi; vos Anges Gardiens eux-mêmes ne feront pas plus fidèles, ni plus diſcrets. Comme vous n'avez jamais commis d'injuſtice, n'allez pas vous imaginer que je puiſſe ceſſer d'être votre Ami. Je me ſuis honoré de ce titre juſqu'à préſent; & s'il arrive dans la ſuite que vous ayez à vous plaindre d'un abandon encore plus général que par le paſſé, je n'en ſerai qu'avec plus d'ardeur,

Votre, &c.

LETTRE XX.

POUR vous recommander les Lettres qu'il m'arrivera de vous écrire, je vous dirai ſimplement, qu'elles ſeront l'ouvrage de mon cœur, & les plus fidelles copies que vous ayez jamais vues, quoiqu'il ſeroit à ſouhaiter que l'original méritât davantage d'être copié. Aucun trait ne ſera flatté, ni mis dans un jour avantageux. En un mot, mes Lettres me reſſembleront, au riſque d'être difformes. Cela poſé, tout ce qui m'échappera dans la ſuite, ne ſera un compliment ni pour vous, ni pour moi. Tout ce que j'écrirai ſera la réflexion du moment; & je ſais que vous n'attendez pas davantage que je perſévère juſqu'à la mort dans chaque ſentiment ou penſée que j'exprime à préſent, que vous ne croyez que le viſage d'un Homme qui vient de ſe faire peindre, ne doit plus changer dans la ſuite.

La liberté que je prendrai de penſer tout haut, me donnera un air de folie; mais je ſerai un fou de la bonne eſpèce, qui a la franchiſe de ſe donner pour ce qu'il eſt, & qui ne voudroit ſe déguiſer aux yeux de perſonne, moins encore à ceux

de ſes Amis; car la vérité ſe manifeſte tôt ou tard. Si l'idée de Momus, d'avoir une petite lucarne à la poitrine, étoit réduite en exécution, je voudrois renchérir encore par-deſſus, & changer cette lucarne en fenêtre, afin que, pendant qu'un Homme montreroit ſon cœur à tout le monde, il pût faire quelque choſe de plus pour ſes Amis, & même le laiſſer prendre, pour qu'ils le maniaſſent à leur gré. Je penſe vous aimer autant que le Roi Hérode aimoit Hérodias, quoique je n'aie jamais danſé avec vous; & je vous offrirois, avec autant de plaiſir, mon cœur dans un plat, qu'il offrit la tête d'un autre; mais puiſque Jupiter ne l'a point voulu, il faut que je me contente de montrer mon goût dans le commerce de la vie; c'eſt le même que j'ai en peinture, où je ne ſouffre que le moins de draperie qu'il m'eſt poſſible. Ce n'eſt pas que je croye que toutes les perſonnes nues procureroient un auſſi beau ſpectacle que vous & un petit nombre de Belles qui vous reſſemblent; mais il eſt bon de ne point cacher ce qui auſſi bien doit être manifeſté un jour. Le tems viendra où nous verrons que les Prudes de ce monde doivent la fineſſe de leur taille uniquement à des lacets qui les étouffent, & que dans la réalité elles ſont auſſi groſſières que les

autres. Mais une raiſon qui doit vous engager à m'écrire d'autant plus librement vos penſées, c'eſt que perſonne au monde ne vous connoît mieux que moi; car je trouve que quand les autres expriment leurs idées ſur votre ſujet, ils reſtent bien au-deſſous des miennes; & je ſais, d'un autre côté, que leurs idées, quoique ſi imparfaites, paroiſſent à votre modeſtie auſſi favorables qu'il le faut.

Vous pouvez aiſément concevoir combien je dois deſirer d'avoir un commerce de Lettres avec une perſonne qui m'a appris depuis long-tems, qu'il étoit auſſi poſſible d'eſtimer à la première vue, que d'aimer, & qui m'a rendu auſſi inſenſible à la converſation d'un ſexe, qu'à l'amitié de la plus grande partie de l'autre. Vous m'avez parfaitement fait ſentir que la compagnie des Hommes manque d'une certaine aménité, & qu'à cette aménité près, tout le reſte manque à la compagnie des Dames. Combien de fois ai-je cru me livrer impunément à cette tranquile indolence que j'avois goûtée ſi ſouvent à la Campagne! mais deux ou trois heures de votre entretien, m'ont rendu incapable d'être Solitaire. Les Livres ont perdu leur pouvoir ſur moi; & j'ai été convaincu, depuis que je vous ai vue, qu'il y a au

monde une perſonne qui eſt plus ſage elle ſeule que tous les Sages enſemble. O pernicieuſe ſageſſe des Femmes, qui rend un Homme dix fois plus malheureux, qu'il ne l'eſt par la ſienne propre ! Ce n'eſt pas tout, & la vertu même, quand elle prend votre figure, nuit au repos de ceux qui vous admirent. Vous auriez fait un bien infini, ſi vous aviez permis à la moitié des Élégans qui vous ont vue, de converſer avec vous ; dans le tems qu'ils auroient cru n'être amoureux que d'une charmante Femme, ils auroient adoré la Raiſon & la Vertu ; deux beautés avec leſquelles des Fats ne ſe ſoucient guère de faire connoiſſance.

La cruelle diſtance où je ſuis de vous, nous affranchit de pluſieurs petites formules de bienſéance, qui, lorſqu'on eſt plus à portée, nuiſent ſouvent à la vérité, par égard pour le ſavoir-vivre. Vous pouvez à préſent m'indiquer mes défauts, & moi vous entretenir de vos bonnes qualités, ſans que nous en rougiſſions ni l'un ni l'autre. En pareil cas, il me ſemble qu'il y auroit autant de ſottiſe à s'en impoſer mutuellement, ne fut-ce que par un ſeul mot, qu'il y en a pour des eſprits d'un autre Ordre de s'amuſer, comme le diſent certaines Gens, à faire de petites malices, & à jouer des tours de Page au Genre-humain.

Que je commence donc, Madame, par vous faire une queſtion, qui puiſſe me mettre en état de mieux juger de ma conduite, que le ſouvenir de toutes mes actions paſſées. Comment me ſuis-je comporté durant la dernière heure que je vous ai vue ? Quel degré d'accablement remarquâtes-vous en moi, quand j'éprouvai un malheur que vous n'eſſuierez jamais, ſi mes vœux ſont écoutés, je veux dire, celui de ſe ſéparer de tout ce que l'on eſtime le plus? Car ſi je n'ai paru alors qu'une connoiſſance ordinaire, je ſuis le plus grand des Hypocrites que la décence ait jamais faits. Depuis ce moment, je ne ſaurois paſſer devant votre maiſon, ſans être accablé de cette même ſorte de mélancolie, qu'on reſſent à la vue du tombeau d'un Ami, & qui ne ſert qu'à rappeller une perte cruelle. Je reviens ſur toutes les circonſtances de votre départ ; le ſpectacle de vos derniers momens, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, frappe encore mon imagination ; & ma douleur eſt mêlée de quelque conſolation, quand je penſe que ces derniers momens ont été pour moi. J'aime à me perſuader que cette faveur n'étoit pas un effet du hazard, mais de votre générofité qui pénétroit mes ſentimens : vous avez voulu que l'Homme qui vous auroit quitté le dernier, fût auſſi le dernier à

s'en féparer réellement. Je vous regardois précifément comme les Amis de Curtius regardoient ce Héros, dans l'inftant qu'il fe dévouoit à la gloire, & qu'il alloit fe perdre par grandeur d'ame; j'étois forcé d'admirer votre réfolution, autant que je la déplorois; & il ne me reftoit que la force de fouhaiter que le Ciel récompenfât la vertu qu'il nous enlevoit, par toutes les félicités dont elle feroit fufceptible ailleurs.

Je fuis, &c.



LETTRE XXI.

JE ne puis jamais recevoir trop de vos Lettres. Le moindre blanc dans votre papier me met en colère; & quoique ce ſoit un étrange compliment de comparer une Belle à une Sibylle, vos feuilles, ſemblables aux ſiennes, me paroiſſent trop bonnes pour être abandonnées aux vents. Cependant ce n'eſt que par le ſecours de ces infidèles Meſſagers, que je puis les obtenir. Je n'en ai encore reçu que trois, en comptant même pour une, celle que je tiens de D...., qui n'eſt, après tout, qu'une petite Oraiſon jaculatoire.

Vous me marquez, dans votre dernière, deux choſes qui me plaiſent infiniment. La première, que quelque ſoit le ſort de vos Lettres, vous continuerez à m'écrire pour acquitter votre conſcience. L'autre eſt la juſtice que vous me rendez, en donnant à ce que je vous écris le ſens ſérieux que j'y attache; c'eſt-là un article ſur lequel je ne ſaurois ſouffrir le moindre ſoupçon. Quel chagrin ne ſeroit-ce pas pour moi, ſi vous preniez pour eſprit, ce qui n'eſt que le ſimple épanchement d'un cœur rempli d'eſtime pour vous? Mais puiſque

vous dites que vous me croyez, je m'imagine que mes expreſſions n'ont pas entièrement trahi mon cœur. Puiſſe votre foi s'accroître à l'égard de toutes les vérités qui ſont auſſi importantes à mes yeux que celle-ci ; & comptez pour ſûr, qu'à quelque degré qu'elle s'étende, vous ne donnerez point dans la Bigoterie !

S'il étoit poſſible que vous viſſiez le cœur dont je parle, vous appercevriez un mêlange de folie & de bonté, & quelques qualités dont on a droit de rire, & que néanmoins on ne ſauroit s'empêcher d'eſtimer. Son grand foible pour vous reſſemble plus à la raiſon, qu'aucun foible qu'il y ait au monde. Sur ma parole, ce cœur n'eſt pas comme un grand magaſin, qui ne contient que mes propres marchandiſes, ou qui n'a que des eſpaces à remplir au gré de l'intérêt & de l'ambition : mais chaque pouce y forme un logement pour quelque Ami, pendant que votre idée s'y trouve également répandue par-tout.

Si l'éloignement, comme vous avez la bonté de le dire, augmente la perſuaſion où vous êtes de mon amitié, je vous déclare qu'elle n'augmente pas moins mon affection & mon eſtime pour vous. Cependant ne vous éloignez pas davantage, à moins que vous ne vouliez m'obliger

à

à former des vœux impies, c'eſt que le carnage & la déſolation ſe mettent entre vous & l'endroit où vous auriez deſſein de vous tranſporter, & que vous nous ſoyez rendue aux dépens de tout un Peuple.

N'y a-t-il donc pas moyen de retourner en paix dans le ſein de votre Patrie? J'apprends que vous êtes venue juſqu'à..... Ne tournez-vous la tête que pour mourir deux fois? Eurydice deſcendra-t-elle encore dans le ſéjour des ombres? Si jamais Mortel eut raiſon de haïr le Roi, c'eſt moi qui, par une diſgrace ſpéciale, ſuis preſque le ſeul innocent qu'il ait fait ſouffrir, tant par ſon gouvernement intérieur, que par ſes négociations au-dehors.

S'il faut que vous vous éloigniez de nous, j'eſpère, au moins, que vous pourrez vous rendre au lieu de votre exil par le chemin le plus agréable; que toute la route ſera parſemée de roſes & de myrthes, & qu'environnée de mille objets enchanteurs, vous aurez moins ſujet de regretter l'Angleterre. Je n'ai pas intérêt, à préſent, que ce Pays cauſe des regrets à ceux qui le quittent. Hélas! ſuivant toutes les apparences, je ſuis à la veille d'éprouver ce malheur. Ce me ſera pourtant une eſpèce de ſoulagement, de penſer que

lorſque le parti le plus ſage qui me reſte, eſt de dire adieu à ma Terre natale, la Perſonne la plus aimable que j'aie connue de ma vie ne s'y trouvera pas plus que moi.

Je me ferois un plaiſir de vous atteindre à...., & de vous accompagner juſqu'à l'endroit où vous voulez aller. Tout amuſement doublera de prix pour moi, en le partageant avec vous. Je vous ſuivrois au moins juſqu'au bord de la Mer; & je verrois, en ſoupirant, votre Vaiſſeau s'éloigner. Mais peut-être ne me ſoucierois-je guère de reſter dans un Pays, où je verrois ceux de ma Religion animés du même eſprit perſécuteur, dont j'ai éprouvé les effets dans ma Patrie : de ſorte qu'il ne feroit pas impoſſible que je paſſaſſe en Aſie pour y chercher la liberté; car qui n'aimeroit mieux vivre libre parmi un Peuple d'eſclaves, que d'être eſclave au milieu d'un Peuple libre?

En honneur, ſi je ſavois le tems précis de votre départ, je penſe que je pourrois avoir encore une fois le bonheur de vous voir au Printems prochain.

Je finis, en ſouhaitant que le Ciel nous rapproche en vous ramenant ici, ou en me tranſportant où vous êtes.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

VOUS me trouverez plus fâcheux que le mauvais génie de Brutus ; je vous joindrai par-tout, & vous ferai souvent souvenir de moi avant que vous arriviez à votre Philippes. Ces ombres de moi-même (mes Lettres) vous poursuivront de tems en tems, & vous rappelleront la mémoire d'un Homme qui a réellement beaucoup souffert pour vous, & que vous avez privé de votre conversation, qui est une des choses du monde dont il faisoit le plus de cas. J'estimois à tel point l'avantage de connoître vos sentimens, en vous découvrant les miens, que je ne m'embarrassois guère du risque de montrer de l'indiscrétion. Vous récompensiez aussitôt ma confiance par les charmes dont votre réponse étoit toujours accompagnée. Il faut que je me contente à présent de retours bien plus lents. Il me reste néanmoins encore un certain plaisir ; c'est que vos pensées, mises sur le papier, seront plus long-tems en ma possession, & que je n'aurai plus sujet de me plaindre d'une perte que j'ai souvent éprouvée ; je veux dire, celle d'une chose que vous aviez dite, & que j'ou-

blіois. Sérieusement, Madame, je vous écrirois chaque jour de ma vie, si je vous écrivois aussi souvent que je pense à vous. Je vous accompagne par-tout, & vous retrouve à chaque relais dans des Livres de voyage. Les dangers passés des Voyageurs morts me font trembler pour vous ; & si je vois la description d'une belle perspective ou d'une scène agréable, je me flatte qu'elles subsistent encore pour vous plaire. Je m'informe des chemins, des amusemens, & de la compagnie qu'on trouve dans chaque Ville ou Pays que vous traversez, avec autant d'empressement que si je devois partir la semaine prochaine pour vous aller joindre. En un mot, il n'y a point d'Être créé qui puisse être occupé plus constamment de vous, pas même votre Ange Gardien, si vous en avez un. Je suis, du moins, assez Papiste pour me figurer que quelques Esprits célestes, qui savent mieux que vous ce que vous valez, marchent sur vos pas.

Votre première Lettre, qui est si courte, m'apprend, pour toute nouvelle, que vous vivez ; cela me fait souvenir de la première Colombe qui retourna vers Noé, pour lui apprendre simplement qu'elle n'avoit point trouvé d'endroit où se reposer.

Je n'y vois rien qui me plaise, excepté lorsque

vous me dites que vous n'avez point été malade ſur mer. Il faut que la Lettre ſuivante me donne toute la ſatisfaction convenable, c'eſt-à-dire, l'hiſtoire de celle que vous aurez goûtée. Vous ne pouvez me communiquer aucune découverte, qui ait pour moi la moitié autant de valeur, que la connoiſſance de vos ſentimens. Rien de ce qui regarde les États ou les Royaumes que vous traverſerez, ne me paroîtra auſſi digne de ma curioſité, que ce qui a rapport à vous-même. Je vous avoue ingénuement que votre bonheur me touche plus que celui de la Chrétienté.

On blâmera peut-être cette déclaration; & voici comment je m'y prendrois pour la défendre. On ignore ſouvent, ou tout au plus on doute quel Gouvernement, quelle Religion, mérite la préférence; mais on peut s'aſſurer des vertus de quelques Perſonnes particulières. Je ſuis donc en état de décider quel individu mérite d'être plus heureux que d'autres, mais non quel Peuple mérite d'en ſubjuguer un autre, ou de l'opprimer. Vous me direz que celui qui penſe ainſi, ne s'intéreſſe pas au bien public : ſoit, j'ai, ſi l'on veut, des vues trop bornées, & des affections particulières; mais, en même tems, je ſuis certain que quiconque n'a ni des affections, ni des vues de

ce genre, ne fauroit jamais prendre à cœur l'intérêt public; car, comme le dit un de mes Amis, comment eſt-il poſſible que celui qui n'a jamais aimé un Homme, en aime vingt mille?

J'ai communiqué votre Lettre à M. C***, qui penſe & parle, à votre ſujet, comme il le doit, c'eſt-à-dire, comme moi. Sa ſanté & la mienne ſont à préſent ſi bonnes, que nous ſouhaitons de tout notre cœur, que vous puiſſiez en être témoin : nous ne nous rencontrons jamais ſans vous regretter. Nous rendons chaque ſemaine une eſpèce de culte à votre mémoire; nous ſemons des fleurs de Rhétorique, & offrons à votre honneur des libations ſi précieuſes, que ce ſeroit un ſacrilége d'appeller cela boire à votre ſanté. Le Duc de B—m eſt quelquefois le Souverain Pontife de vos louanges; & tout bien compté, je penſe que le nombre des Hommes qui ne ſont pas affligés de votre départ, eſt auſſi petit que celui des Femmes qui vous regrettent; car il faut que vous ſachiez que la plupart de celles de votre ſexe manquent de ſens, & par cela même de généroſité. Vous poſſédez, dans un dégré ſi éminent, l'une & l'autre de ces qualités, que je ne doute pas que vous ne leur pardonniez; car on pardonne volontiers aux Gens qu'on mépriſe. Pour moi, l'avantage

de vous avoir connue me fait haïr quantité de Femmes, & pas trop eſtimer tout le reſte. C'eſt vous ſeule qui êtes à blâmer, & qui devriez en être punie, en obtenant toutes les bénédictions & proſpérités temporelles, qui ſont, à ce que diſent de graves Théologiens, les cauſes de notre perte. Ainſi l'on n'aura jamais vu de ſituation plus ſingulière que la vôtre : le mal que vous avez fait, vous rendra heureuſe dans cette vie; & vos vertus vous procureront une félicité éternelle dans l'autre.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXIII.

A MADAME ARABELL A FERMOR,

Sur ſon Mariage.

VOUS comprenez parfaitement, aujourd'hui, combien la tendreſſe d'un Homme de mérite eſt préférable aux fleurettes d'un milliers d'Amans. D'un autre côté, celui que vous avez préféré à tous ſes Rivaux, ſent qu'il n'y a point de félicité comparable à celle d'un Homme, auquel on tâche de plaire par tous les charmes, & par toutes les bonnes qualités qui ont plu à tant de Gens. Il n'étoit que juſte, que les mêmes vertus qui vous ont donné de la réputation, vous procuraſſent le plus parfait contentement : je dis le plus parfait; car je demande qu'il ſoit égal à celui que votre humeur douce & votre caractère aimable procureront à votre Époux.

On ſe feroit peut-être imaginé que quelqu'un qui porte le titre de Poëte, auroit dit quelque choſe de plus poli en cette occaſion; mais, en honneur, j'aime mieux faire des vœux en votre faveur, que célébrer votre beauté. D'ailleurs,

vous êtes à préfent mariée, & dans le cas d'être quelque chofe de mieux qu'une jolie Femme, c'eft-à-dire, une parfaite Époufe, une fidèle Amie, une tendre Mère; & à la fin, par une conféquence néceffaire, une Sainte dans le Ciel. Vous n'avez préfentement à entendre autre chofe que la vérité; & c'eft votre goût; j'en obferve les plus rigoureufes loix, en vous affurant qu'aucun Ami au monde ne fe réjouit davantage que moi, de tout le bonheur qui vous arrive, & n'eft plus touché des fujets de fatisfaction que l'avenir vous réferve.

J'efpère que vous voudrez bien agréer ces vœux, & permettre que celui qui fera encore connu après fa mort, par le titre de votre Admirateur, ait l'avantage d'être, avec tout le dévouement poffible, durant fa vie,

Votre &c.



LETTRE XXIV,

A MADAME LA DUCHESSE DE BUCKINGHAM (1).

Twit'nam, Janvier 27, 1710.

MADAME,

TOUTES les bontés, dont Votre Grandeur m'a honoré, sont toujours présentes à mon esprit; je vous suis particulièrement très-obligé du mot que vous m'avez écrit au sujet de la santé du Docteur

(1) Le Duc de Buckingham épousa en troisiéme Noce Catherine, Fille naturelle du Roi Jacques II & de Catherine Sidley, Fille de Sir Charles Sidley, qu'il fit Comtesse de Dorchester, & qui, lors de la disgrace de ce Prince, se maria au Comte de Portmore. Le Roi Jacques donna à sa Fille le nom de Catherine Darnley, le rang de Fille de Duc, & lui permit de porter ses Armes. Jacques, Comte d'Anglesey la laissa veuve, & elle étoit encore fort jeune; elle en avoit été séparée par l'autorité du Roi & des deux Chambres du Parlement, en conséquence des mauvais procédés de son Mari.

Ch... (1). J'attends, avec impatience, des nouvelles ultérieures sur son état.

Le matin même de mon départ de Londres, j'allai, avec M. Jervas, voir Belluchi (2); mais comme je ne restai qu'un moment avec lui, il ne put m'expliquer assez amplement son opinion. Il m'assura seulement que les figures ne seroient pas trop petites, puisque celles qui sont les plus proches de l'œil, sont pour le moins de grandeur naturelle. Je pense que le portrait de Mylord Duc & le vôtre doivent être aussi ressemblans qu'il est possible; ce qui n'est pas encore. Comme il n'y a pas de tableau du Duc en profil, je suppose qu'il seroit à propos que Belluchi copiât le profil du Buste qui est dans le Salon.

Je demande pardon à Votre Grandeur, de la liberté avec laquelle je vous écris; & je me souviens à ce sujet d'avoir porté cette licence encore

(1) Chamberlen.

(2) Peintre Italien, qui fit le monument du Duc, dont il s'agit ici; on y voit le Portrait de ce Seigneur, habillé en Général Romain, & à ses pieds celui de la Duchesse qui pleure. Sur la base de la colonne on voit en relief le Tems qui emporte les quatre Enfans de la Duchesse, qui étoient morts; leurs Effigies sont supportées par des Amours éplorés.

plus loin dans une autre occasion. J'estimois extrêmement le fameux Bononcini, non-seulement à cause de sa grande réputation, mais encore pour avoir connu personnellement son caractère. Le mauvais accueil qu'il essuya ici, excita encore plus mon zèle; & comme plusieurs personnes de la première distinction souscrivoient pour ses Cantates nouvellement gravées, j'eus la hardiesse de mettre le nom de Votre Grandeur sur la liste. Vous étiez alors à Bath; & j'ai oublié de vous en parler jusqu'à présent, que l'ouvrage vient de voir le jour.

Si vous me pardonnez cette faute, je puis vous promettre sincérement de ne pas m'en rendre coupable de nouveau, jusqu'à ce qu'il paroisse un second Bononcini; & s'il en venoit un, je crois que nos Anglois lui feroient un mauvais parti; mais c'est un phénomène que Votre Grandeur ne doit pas craindre, & que nous ne verrons pas.

Je suis, &c.



LETTRE XXV,

DE POPE A MLLE BLOUNT (1),

Sur la mort de fon Frère.

MADEMOISELLE,

N'AYANT pas moins d'admiration pour votre courage & votre bon naturel, que de fympathie avec votre douleur, tant de vertu me frappe tellement, que fi j'étois capable de vous louer autant que vous le méritez, & de vous donner les confolations dont vous avez befoin, je vous avoue que je ne faurois par où commencer; car quelle difficile entreprife de rendre à une fi belle ame l'hommage dont elle eft digne, & de confoler

(1) Les Lettres fuivantes de Pope à Mademoifelle Blount, paroiffent imitées de celles de Voiture. On indiquera les Lettres fur lefquelles il femble que Pope s'eft modelé. A l'égard de la première, on peut la confronter à celle de Voiture à Mademoifelle de Rambouillet fur la perte de fon Frère, qui mourut de la pefte, & qu'elle ne quitta point pendant fa maladie.

comme il faut un cœur si accablé ? Mais j'ai tort dans ces réflexions ; votre charité est telle, que les soins que vous avez donnés à ce Frère que la mort vous enlève, seront pour vous un puissant motif de consolation, puisque Dieu vous accordera par justice, ce que les autres n'obtiennent que par un effet de son indulgence. Sa bonté infinie ne souffrira pas qu'un acte de tendresse aussi exemplaire reste sans récompense. Vous avez, au péril de votre vie, rempli les devoirs de la plus tendre des Sœurs qui soit au monde ; & vous les avez remplis bien au-delà de l'obligation ; vous avez montré une constance intrépide dans un danger qui effraie les plus Braves ; j'espère donc que Dieu vous préservera de cette maladie (1), & qu'il vous comblera de tous les biens qu'il destine à la vertu, & que vous souhaite

Votre, &c.

(1) La petite vérole.



LETTRE XXVI,
DE POPE A LA MÊME.

MADEMOISELLE,

JE vous envoie l'Élégie que vous m'avez ſi ſouvent demandée (1), & dont pluſieurs perſonnes ont entendu la lecture, mais qu'aucune n'a encore lue.

Je ſouhaite que je ſois auſſi heureux à cet égard, que vous l'avez été à un autre, puiſqu'après avoir ſi long-tems caché les plus belles choſes du monde, vous avez ébloui tous ceux qui les ont vues. Il faut avoir bien de la tendreſſe pour ſes productions, quand on fait de pareils vœux. Si mes Vers ne vous paroiſſent pas bons, vous ne m'en êtes que plus obligée; car ſachant cela auſſi bien que vous, je n'ai pas cependant laiſſé de vous les envoyer. Au reſte, pour parler franchement, il ne falloit pas moins que l'aſcendant que vous avez gagné ſur moi depuis quelques jours, pour m'arracher cette complaiſance; & ſans vos

(1) Sur les Coquettes, traduite de Voiture.

ordres, Mademoiſelle, jamais ils n'aûroient été nulle part que dans ma mémoire. Mais il étoit tems qu'elle s'en débaraſſât pour s'occuper de quelque choſe de plus agréable ; j'entends ce dont Mademoiſelle *** a eu la bonté de me parler l'autre jour, & qui la remplit tellement à cette heure, que je doute qu'il y ait place pour autre choſe.

Je m'apperçois, Mademoiſelle, qu'au lieu d'une Lettre d'excuſe & de compliment, je vous adreſſe une Lettre galante ; mais je ſouhaite que tous les autres défauts que vous y trouverez, ſoient auſſi pardonnables que celui-là. En attendant, permettez-moi de vous aſſurer qu'il y a long-tems que je n'ai été engagé de la ſorte, & qu'il y a bien des Femmes à qui je n'en voudrois pas tant dire, quand même elles me mettroient un poignard ſous la gorge.

Mais comme il n'y a point de ſcandale à craindre, vous êtes obligée, Mademoiſelle, au moins dans mon opinion, de regarder favorablement ce langage de mon affection, quand ce ne ſeroit que pour voir quelle ſera ma conduite ſi jamais je deviens amoureux, & ſi l'on me permet ce qui peut en être la conſéquence.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE XXVII,

DE POPE A LA MÊME (1).

MADEMOISELLE,

QUAND même ma libéralité feroit plus grande, comme vous le dites, que celle d'Alexandre, elle feroit plus que récompenfée par les remercimens que vous avez la bonté de me faire. Son ambition même, toute infatiable qu'elle fut, auroit connu des bornes, s'il eût éprouvé une faveur fi extraordinaire. Il auroit plus eftimé cet honneur que le fceptre de Darius; & il n'eut pas envié à Achille les louanges d'Homère, s'il eût obtenu les vôtres. De même, Mademoifelle, quand j'envifage la confidération que vous me donnez, fi j'envie la réputation d'Alexandre, ce n'eft pas tant celle qu'il a acquife, que celle que vous lui procurez; toute fa gloire eft bien au-deffous de la mienne, excepté lorfque vous lui faites l'honneur de l'appeller votre Amant. Ni fa vanité, ni fes Flatteurs

(1) Voyez la Lettre de Voiture à la Marquife de Rambouillet.

n'ont jamais rien imaginé de si avantageux pour lui ; & son titre de fils de Jupiter Ammon n'étoit pas si glorieux que celui-là. Si rien ne pouvoit guérir la jalousie que cela m'inspire, je n'aurois qu'à me rappeller, Mademoiselle, que si vous lui faites cette grace, ce n'est pas tant parce qu'il est le plus grand des Hommes, que parce qu'il y a deux mille ans qu'il l'étoit.

Quoi qu'il en soit, nous voyons ici la grandeur de sa fortune qui ne l'abandonne pas, même tant de siècles après sa mort ; qui ajoute à ses conquêtes une personne qui les relève davantage que la Femme & la Fille de Darius, & qui lui a donné une seconde ame plus grande que celle du monde qu'il a subjugué.

Je craindrois, par votre exemple, Mademoiselle, de prendre un style trop pompeux ; mais un Homme peut-il viser à quelque chose de trop sublime, lorsqu'il parle de vous & d'Alexandre ? Je vous prie, Mademoiselle, de vous assurer vous même, que j'ai pour vous la même passion que vous avez pour lui, & que l'admiration que je ressens pour vos vertus, m'engagera toujours à être, Mademoiselle,

Votre, &c.

LETTRE XXVIII.

DE POPE A LA MEME (1).

MADEMOISELLE,

JE n'aurois jamais cru qu'une Lettre de votre part pût ajouter à mon affliction, ou qu'en m'envoyant de ſi mauvaiſes nouvelles, vous oublieriez d'y joindre des conſolations.

Je penſois que mon malheur n'étoit pas ſuſceptible d'accroiſſement, & que puiſque vous étiez venu à bout d'affermir ma patience, au point de me faire ſupporter votre abſence & celle de votre Mère, il n'étoit point de revers que vous n'euſſiez pu m'encourager à ſouffrir. Mais permettez-moi de vous dire que j'ai éprouvé le contraire dans l'affliction que me cauſe la mort de Mademoiſelle A ***; cette digrace a ſuffi pour m'accabler; & il n'en falloit pas tant pour épuiſer le reſte de ma patience.

Vous concevez aiſément, Mademoiſelle, quel

(1) Cette Lettre paroît encore preſque une copie d'une Lettre de Voiture à Mademoiſelle de Rambouillet.

doit être l'excès de ma douleur, après avoir perdu une amie si bonne, si aimable & si accomplie, une amie qui, m'ayant toujours témoigné tant d'affection, auroit été dans le cas de faire quelque chose pour moi, lorsque la mort me l'a ravie. Mais quand même je ferois abstraction de mon propre intérêt, je ne pourrois que regretter infiniment une personne qui vous chérissoit tendrement, & qui, entr'autres belles qualités, avoit le talent de vous connoître autant qu'il étoit possible, & de faire plus de cas de vous, que de tout ce qu'il y a au monde. Si ma douleur est susceptible de quelque soulagement, c'est lorsque je réfléchis sur la constance qu'elle a témoignée, & sur le courage avec lequel elle a souffert une chose, dont le nom seul l'auroit autrefois fait trembler.

J'apprends, avec une sorte de consolation, qu'elle a eu à la mort les seules vertus dont elle manquoit pendant sa vie, & qu'elle a trouvé fort à propos du courage & de la résolution. Quand je considère ces circonstances, je ne puis guères la plaindre sérieusement; & il me semble que c'est montrer une affection trop intéressée, que de gémir parce qu'elle nous a quittés pour améliorer sa condition, parce qu'elle est partie pour un autre monde (dont personne ne revient) afin d'y

goûter ce repos que l'on ne peut trouver dans celui-ci.

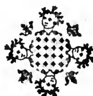
Je médite de grand cœur ſur l'exhortation que vous me faites à ce ſujet ; il s'agit de profiter d'une ſi leçon ſi néceſſaire, & de me préparer à donner un jour la même ſcène. Je ſais le moyen de ſuivre vos conſeils. Les miſères auxquelles nous ſommes tous les jours expoſés, ne ſont pas une mauvaiſe préparation à la mort ; le meilleur précepte qu'on puiſſe donner à un Homme pour bien mourir, c'eſt qu'il ne prenne pas trop de plaiſir à vivre.

Mais s'il n'eſt pas impoſſible que nos eſpérances ne s'effectuent, ſi après tant d'années nous pouvons nous attendre à quelques beaux jours. Avec votre permiſſion, Mademoiſelle, ſouffrez que je rêve plus agréablement, & que je m'occupe d'idées moins ſiniſtres que de celles de la mort ; & ſi nous devons nous voir bientôt, ſelon toute apparence, il ne faut pas que la vie m'abandonne avant cet heureux moment.

Lorſque vous dites que vous me croyez deſtiné à de grandes choſes, vous me donnez par-là de ſi fortes aſſurances de vivre, & c'eſt un augure ſi favorable des avantures qui doivent m'arriver, que je ne ſerai pas fâché que ma carrière ſe pro-

longe encore. Si la fortune me promet quelque chofe de bon, je vous affure que je ferai tout mon poffible pour l'obtenir. Je ne négligerai rien pour remplir vos prophéties. En attendant, je vous prie de croire que de toutes les faveurs que je pourrois demander à la fortune, celle que je defire avec plus d'ardeur, c'eft qu'elle faffe pour vous ce qu'elle doit; & quant à moi, que le fort me donne feulement les moyens de vous faire connoître tout le zèle avec lequel

Je fuis, &c.



LETTRE XXIX.

DE POPE A UNE DEMOISELLE,

Au nom de ſon Frère.

SI vous n'avez pas l'oreille & le cœur chaſtes, ne liſez pas cette Lettre; car, comme le dit Jérémie Taylor dans ſa Sainte Vie & ſa Sainte Mort, la première choſe à laquelle une Vierge doit penſer, c'eſt d'ignorer toujours la diſtinction des ſexes.

C'eſt dans la penſée que vous êtes dans la première innocence, que j'entreprends de ſatisfaire votre curioſité ſur un article, dont tout autre qu'un Frère ne pourroit vous parler ſans indécence.

Je vous dirai donc un mot de la Rareté à la mode dans cette Ville; c'eſt une perſonne qui eſt également favoriſée des Hommes & des Femmes, & que l'on admire plus univerſellement qu'aucun Individu d'un ſexe décidé. Vous ſavez qu'il n'y a point de Connoiſſeur, qui ait plus de goût pour les monſtres que moi; mais aucun ne m'a jamais

tant plu que cette Créature. Il n'a pas été produit comme les autres monſtres dans les Déſerts de l'Arabie ; il ne vient pas de l'Empire du Grand Mogol ; mais c'eſt l'ouvrage combiné d'un Eccléſiaſtique & de ſa Femme, qui ſe propoſoient uniquement, à la vérité, de faire un Chrétien d'un ſeul ſexe ; au lieu que la Providence leur en a donné un qui eſt *Utriuſque*. On parle diverſement de cette Créature. M. Cromwell obſerve que ce ſiècle eſt fort libertin, & que le Miniſtère actuel eſt horriblement corrompu, en permettant à une Femme, par autorité, comme on le voit par les billets imprimés, d'étaler ſes raretés perſonnelles pour un ſchelin.

M. Pope regarde cela comme un prodige qui annonce quelque grande révolution dans l'État ; pour confirmer ſa thèſe, il produit l'oracle ſuivant de Noſtradamus, qu'il explique politiquement.

« Quand deux ſexes, réunis en un, paroîtront » dans le Royaume des Brutes, alors il y aura des » factions, ſi je ne me trompe, pour choiſir un » Prince *Jure Divino*. Ce Phénomène du genre » commun n'eſt d'aucun ſexe ; mais c'eſt un Pré- » tendant : ainſi que le Seigneur protège le Dé- » fenſeur de la Foi » !

Madame N.... admire la ſurpriſe des Gens à

ce ſujet, & dit qu'elle eſt juſtement de même. La Ducheſſe de S.... ſe trouve en pareil cas.

Pour diſcerner la vérité au milieu de toutes ces conjectures, j'amenai avec moi un Médecin & un Théologien; l'un pour examiner l'état de ſon corps, & l'autre celui de ſon ame. Les perſonnages dont je fis choix furent l'ingénieux Docteur P..., & le vénérable M. .... A peine fumes-nous dans la Salle, que cet être parut décoré de ces vêtemens, avec leſquels les Femmes affectent d'imiter les Hommes. Votre vivacité d'eſprit conclura auſſitôt, ma chère Sœur, que je parle d'un habit d'Amazône.

Je ne penſe pas qu'il ſoit fort important de vous dire qui de nous trois, le Médecin, le Prêtre & moi, regarda le premier. Vous penſerez malicieuſement que le Prêtre étoit de ſa nature plus incrédule, & doutoit davantage de ce miracle; nous lui propoſâmes donc d'avoir recours à la plus ſûre méthode de croire, c'eſt-à-dire, à la vue & au toucher. Il pratiqua ce double conſeil; & après avoir pris là-deſſus une priſe de tabac, il nous dit, en branlant la tête, qu'il ne falloit pas regarder ce monſtre comme une femelle, & qu'en le prenant pour un mâle, ce ſeroit un moindre péché.

Le Médecin, ſur l'inſpection, fut d'un avis différent ; il ne vouloit pas convenir que ce fût un miracle, ajoutant que ſi c'en étoit un, c'étoit tout au plus, un miracle très-naturel. En un mot, il déclara que c'étoit une Femme ; que tout ce ce qui pouvoit autoriſer le ſentiment contraire n'étoit rien, parce qu'il eſt très-commun qu'un enfant ſoit marqué de la choſe que ſa mère deſiroit le plus.

Quant au caractère & aux diſpoſitions de l'ame, cet Être partage les bonnes qualités des deux ſexes ; car il n'eſt pas auſſi inacceſſible que les autres Dames, ni auſſi impudent que les autres Meſſieurs. Voici un trait qui prouve combien il eſt obligeant ; il dit aux Belles qu'il a les inclinations d'un Homme, & aux Hommes, qu'il a la ſenſibilité d'une Femme. Ce qui démontre encore mieux ſa complaiſance, c'eſt qu'il a reçu les viſites des Femmes en maſque, juſqu'à ce qu'un étourdi, déguiſé en Femme, s'étant fourré parmi elles, entendit toutes leurs réflexions.

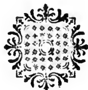
Malgré ce contre-tems, il a promis poliment qu'il admettroit mes deux Sœurs en ſecret, toutes & quantes fois vous voudriez lui faire l'honneur de le conſidérer.

Au reſte, quelqu'agréable que m'ait été ce

ſpectacle, je vous aſſure qu'il ne m'a pas fait autant de plaiſir, que j'en aurois de vous voir en Ville; & quoique vous puiſſiez voir à la campagne, je vous proteſte qu'il n'eſt ni Homme ni Femme, qui puiſſe vous y montrer ce dont il s'agit.

Je vous prie donc de venir en diligence à Londres; car, quoiqu'à l'exemple de la plupart des Frères, je fuſſe bien fâché que vous vous mariaſſiez à mes dépens, je ne voudrois cependant pas, comme eux, vous ſéqueſtrer à la campagne pour vous éloigner de vos Admirateurs; croyez-moi, jamais Frère n'aima une Sœur autant que je vous aime.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXX,

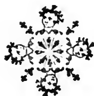
DE POPE A MADEMOISELLE...

JE ne vous décrierai pas Blenheim en détail, afin de ne pas vous prévenir sur ce que vous comptez voir. Voici seulement quelques légères observations, qui ne sont pas injustes; & j'ose assurer que je ne vis jamais tant de grandeur & de petitesse : je crois que l'Architecte n'a travaillé que par complaisance pour le goût des Propriétaires ; car c'est l'ouvrage le plus orgueilleux du monde. Il n'a, de même que leurs cœurs, aucune place pour les Étrangers ; & ils ne reçoivent jamais aucune Personne d'une qualité supérieure à la leur. On n'y trouve en bas que deux appartemens ; l'un pour le Maître, & le second pour la Maitresse : il n'y en a d'ailleurs que deux au-dessus ; c'est toute la maison. Quand vous jettez les yeux sur l'extérieur, vous croyez d'abord que l'édifice est assez vaste pour loger un Roi ; & , si vous examinez l'intérieur, il est trop petit pour un Sujet. C'est une maison où il n'y a aucune des commodités nécessaires pour loger une famille

ordinaire. On n'y voit que des entrées & des passages, avec deux ou trois corridors inutilement beaux. Pour le grand escalier, deux ordinaires en tiennent lieu. La plus belle pièce est la salle, qui est noble & bien proportionnée; les caves, l'office, les cuisines, qui sont sous terre, sont très-commodes; & c'est ce qu'il y a de mieux imaginé. L'édifice est surmonté de plusieurs coupoles & petites tourelles qui font un mauvais effet, & qui donnent au tout un air pesant & ridicule. La façade, du côté des jardins, est un peu plus supportable, n'étant pas écrasée de ces tourelles. Les deux aîles du bâtiment sont entièrement gâtées par deux fenêtres en arc, monstrueuses, qui sont justement au milieu en place de portes; & comme si le sort avoit décidé que quelque petitesse détruiroit par-tout ce qu'il y a de grand, il y a, à la principale façade, deux demi-cercles d'une structure plus chétive que le reste, qui coupent les angles, & ne paroissent là que pour masquer un beau morceau d'Architecture qui est au-dessus. En un mot, toute cette masse est une sottise dispendieuse; & le Duc de Shrewsbury en a fort bien jugé, lorsqu'il a dit que c'étoit un grand monceau de pierres.

Nous sommes allés voir la Fontaine où Rosa-

monde prenoit le bain. Elle eſt ſur une colline où il ne reſte qu'un petit pan de mur du vieux Palais de Henri II. Nous avons bu à ſon ombre de belle eau fraîche ; & cette liqueur a fait naître une ou deux réflexions auſſi froides qu'elle. N'oſant pas vous les redire, je me hâte de vous aſſurer que je ſuis, &c.





CORRESPONDANCE DE POPE ET DU CHEVALIER TRUMBALL (1).

DEPUIS L'AN 1705 JUSQU'A 1716.

LETTRE PREMIÈRE,

LE CHEVALIER TRUMBALL A POPE.

Octobre 19, 1705.

JE vous renvoye, Monfieur, le Livre que vous avez eu la bonté de me prêter, & qui étoit accompagné d'une Lettre fi obligeante, qu'elle mérite que je vous en témoigne particulièrement ma reconnoiffance ; car, après le plaifir de jouir du

(1) Secrétaire d'État fous Guillaume III.

commerce d'un Ami tel que vous, rien ne me donne plus de satisfaction, que d'apprendre de ses nouvelles. Je m'attendois bien que ces Poëmes seroient marqués au coin d'un génie admirable, non-seulement parce qu'ils sont de Milton, ou approuvés par le Chevalier Wotton, mais parce que vous en faites l'éloge; & permettez-moi de vous dire que je ne connois personne qui me paroisse si propre à l'égaler, que vous. Ayez soin seulement de ne pas augmenter les sujets de plainte que vous avez déjà donnés, en ne publiant aucun de vos Ouvrages; ce qui, dans ce siècle, où le sens & l'esprit sont plus rares que l'argent, est un trait de cruauté, que vos meilleurs Amis même ont peine à vous pardonner. J'espère que vous ne tarderez pas à vous repentir, & à faire réparation. J'aurois bien des raisons à vous alléguer pour obtenir ce que je demande; & ces raisons seroient si fortes, que vous n'auriez aucune bonne réponse à y opposer; mais je n'ose pas m'étendre sur cet article, de peur de m'engager dans un style de complimens, dont tant de Foux & de malhonnêtes Gens font un si étrange abus. Je finis donc, en vous assurant qu'on ne me verra jamais cesser d'être,

Vôtre, &c.

LETTRE

LETTRE II.

DU MÊME AU MÊME.

JE reçois dans l'inſtant votre Lettre du 8; & je vous apporterai une excuſe véritable, quoique, peut-être, elle ne ſoit pas trop bonne, ſi je vous avoue que je n'ai pas joint de réponſe, en vous renvoyant vos papiers, dans l'eſpérance de vous voir à Binfield avant ce tems-là. Si j'avois trouvé quelque inexactitude dans ce que vous m'avez donné à examiner, je vous dirois franchement ce que j'en penſe, comme j'ai déjà eu la préſomption de le faire dans nos entrevues. C'eſt ainſi que j'en ai toujours uſé, plutôt par complaiſance que par néceſſité. J'ignore, juſqu'à cette heure, en vertu de quel droit je pourrois me donner pour Juge de la Poéſie, dont je n'ai jamais réduit les règles en pratique. Il peut ſe trouver quelques Génies heureux, capables de démêler pluſieurs des beautés naturelles d'un Poëme, précisément comme il en eſt qui ſe forment une juſte idée des proportions d'un bâtiment ſans avoir lu Vitruve, ou ſans entendre quelque choſe aux principes de

l'Architecture : mais quoique ce tact, pour ainſi dire, devine quelquefois juſte, il eſt ſujet à bien des mépriſes ; & il ne donne que des connoiſſances ſuperficielles. Pour bien juger d'un Art, il faut l'avoir étudié à fond. Outre mon peu d'habileté, j'ai encore une autre raiſon qui me rend ſuſpect à moi-même, je veux dire l'extrême affection que j'ai pour vous. Mais, après tout, il faut que je vous diſe, & c'eſt avec cette ſincérité, qui n'eſt plus du tout à la mode, que j'approuve ce que vous avez traduit d'Homère, tant pour la verſification, que pour la fidélité avec laquelle le ſens a été rendu. Ces échantillons m'obligent à vous preſſer de nouveau de continuer à traduire cet incomparable Poëte, à le faire parler Anglois avec cette énergie qui vous eſt propre, & à rendre ſes Ouvrages auſſi utiles & auſſi inſtructifs à ce ſiècle dégénéré, qu'ils l'étoient pour notre Ami Horace, lorſqu'il les liſoit à Préneſte :

Quidquid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non, &c.

Je n'ajoute plus rien après ce *quid non*, dont j'avoue que je ſuis charmé.

Je vous ſomme donc de faire inceſſamment inſérer ces morceaux dans le Recueil des Œuvres mê-

lées ; & j'efpère qu'il en eft encore tems. Je n'ai rien à dire fur les obfervations de mon neveu B.... qui me les a envoyées fi tard, que je n'ai pas eu le tems de les examiner : j'ofe répondre de la fidélité de fon travail, quoiqu'il l'ait fait, de fon propre aveu, fort à la hâte, pour remplir plutôt vos ordres.

Il ne me refte plus qu'à vous affurer que fi un excès de modeftie vous empêche de publier cet Effai, je ferai réduit à conclure que je n'ai pas le crédit de vous perfuader d'obliger le Public, ni même

Votre, &c.



LETTRE III,

DU MÊME AU MÊME.

JE penſe que celui qui écrit à la hâte, exprime mieux les ſentimens de ſon cœur, que celui qui, à la manière de Balzac, n'employe que des phraſes étudiées. Je vous dirai donc, le plus vîte qu'il me ſera poſſible, que j'ai reçu votre Lettre, du 26 Février, avec le préſent de la *Boucle de cheveux enlevée*. Vous m'avez donné une ſatisfaction inexprimable, non-ſeulement en vérifiant l'opinion que j'ai toujours eue de la portée de votre génie, mais auſſi en montrant aux Anglois, que les Poëtes François, & particulièrement Boileau dans ſon Lutrin, n'ont rien produit qui approche de votre Poëme; car vous deſcendez *leviore plectro* à toutes les touches délicates, qu'un ſujet, qui demande autant de goût & de fineſſe d'eſprit, peut exiger. Mais je ne m'étendrai pas davantage, quoique rien ne me fût plus facile, ſur ce qui me plait tant; & je me flatte qu'à l'avenir vous ne m'accuſerez plus de partialité, puiſque je ne fais que ſuivre le torrent, & que je n'approuve que

ce que toutes les Perſonnes de goût admirent, & doivent admirer en dépit de l'aveugle cabale. Je paſſe à préſent à un article, qui eſt pour moi de la dernière importance, je veux dire la conſervation de votre ſanté; & je vous ſupplie inſtamment, à cet égard, de vous retirer de toute compagnie de Taverne, *tanquam ex incendio.* Quelle miſère d'aller vous rendre malade, par une folle complaiſance, pour ceux qui ſont capables de ſupporter le poiſon du mauvais vin, & de vous hazarder dans un combat ſi inégal ! Il n'importe guère que ce ſoit par goût ou autrement. J'apprends de tous côtés que vous avez fini votre Homère : venez donc vous tranquiliſer un peu, en reſpirant l'air de la campagne. C'eſt par intérêt, j'en conviens, mais plus encore pour l'amour de vous-même, que je vous demande cette grace; il me ſemble que M. *** vous a dit plus d'une fois,

Heu fuge, nate Dea; teque his, ait, eripe flammis!

Je ſuis, &c.



LETTRE IV,

DE POPE AU CHEVALIER TRUMBALL.

Mars 12, 1713.

QUOIQUE tout ce que vous m'écrivez foit en poffeffion de me plaire, je vous avoue que la lecture de votre dernière Lettre m'a fait moins de plaifir, que je ne m'en promettois en la recevant. Vous y employez un ftyle de compliment que je n'attends ni ne mérite de votre part. Je fais que c'eft une opinion reçue, qu'un jeune Auteur aime auffi peu à entendre la vérité qu'une jeune Dame. Dès qu'on s'affiche pour Écrivain, on veut être traité avec autant de cérémonie, & auffi infidèlement, que le Favori d'un Roi, u qu'un Roi même.

Ce procédé, joint à la vanité naturelle qui rend un Homme Auteur, fuffit pour qu'il demeure fat tout le refte de fa vie. Je conviens pourtant, que par un jufte Arrêt prononcé contre les Poëtes, ceux dont la grande ambition eft de paffer pour Gens d'efprit, font traités comme ils traitent les Foux, c'eft-à-dire, repus de vaines louanges; &

je m'imagine presque, que les Poëtes sont les seuls Misérables, que tout le Monde conspire à flatter.

N'allez pas croire, au moins, que j'accuse d'adulation votre obligeante Lettre; mais je dirai comme César : « Il ne faut pas même qu'elle puisse être soupçonnée ».

Pour ce qui est des merveilleuses découvertes, & de toutes les bonnes nouvelles qu'il vous a plu de me raconter de moi-même, je les traite comme vous, qui êtes du secret, traitez les bruits vagues, c'est-à-dire, comme de vains rapports des choses éloignées; car Personne ne peut mieux savoir que moi, combien le tout est destitué de fondement; je sens mon incapacité; & d'ailleurs je ne suis pas aussi avide de réputation qu'on pourroit croire. Quoique l'amour de la Renommée soit, comme le dit finement Milton, la dernière foiblesse des ames nobles, les avantages qu'elle peut procurer suffisent-ils pour payer les peines que l'on prend pour les obtenir? Cette gloire ne peut nous rendre plus contens dans un lit de mort, comme l'on prétend que quelques Anciens l'ont été, dans l'idée de laisser un nom célèbre après eux. Vous-même, Monsieur, vous m'avez appris qu'une situation tranquile, dans ces derniers momens, ne sauroit être l'ouvrage

d'un desir moins noble, que celui d'un bonheur éternel : or, un pareil bonheur ne s'obtient jamais par les efforts de l'esprit, mais uniquement par les intentions sincères du cœur. Dans le Monde futur, de même que dans celui-ci, les seules vraies bénédictions sont dues à la bonté de l'ame, & non à l'étendue des talens : l'amitié émane ici-bas de la même source que la félicité des Saints. Le même fond de bienveillance généreuse qui nous rend Amis, nous rend propres, dans la suite, à devenir Citoyens du Ciel. Ma plus haute ambition, dans mon état actuel, se borne à la société & à l'affection des Gens de bien; ce que je regarde comme un gage & un avant-goût des liaisons que j'espère former un jour avec des ames bienheureuses. La continuation de vos bontés me cause non-seulement une grande satisfaction, mais me donne aussi une espèce de considération à mes propres yeux, parce que j'ai le bonheur de vous intéresser. Aussi ne puis-je jamais penser à vous, sans éprouver les mouvemens de la plus vive reconnoissance.

Je suis, &c.



LETTRE V.

DE POPE AU CHEVALIER TRUMBALL.

Avril 30, 1713.

JE passe une bonne partie de mon tems à pratiquer votre conseil ; & je m'amuse à peindre avec d'autant plus de plaisir, que M. Jervas a la bonté de me donner journellement des instructions & des exemples. A l'égard des Exploits Poétiques, je me contente à présent d'en être simple Spectateur ; & je ne fais plus qu'admirer ; ce qui est assez rare parmi les Enfans d'Apollon.

Caton étonna moins Rome, de son tems, qu'il ne fait aujourd'hui la Grande-Bretagne ; & quoiqu'on ait mis en œuvre la plus folle industrie pour rendre cette Pièce odieuse (1), on peut cependant appliquer avec la dernière justesse, à l'Auteur, ce qu'il a dit d'un autre en pareil cas : « L'Envie elle-même, saisie d'étonnement, » reste muette ; & les Factions se disputent à qui » applaudira le plus ».

(1) La Tragédie de Caton, par Adisson.

Il eſt vrai que les Whigs ont applaudi avec fureur : mais, d'un autre côté, les Torys ont fait l'écho, tandis que le Poëte, poſté dans la couliſſe, remarquoit avec une eſpèce de chagrin, que les applaudiſſemens partoient plus de la main que de la tête. L'Écrivain du Prologue (1) a été dans le même cas : on l'a loué avec autant d'emportement, que s'il eût été un Whig déclaré. Vous ſavez, peut-être, que Mylord Bolingbroke, après avoir été témoin de l'enthouſiaſme des Whigs, fit venir dans ſa loge, pendant un entr'acte, Booth, qui jouoit le rôle de Caton, & lui donna cinquante guinées, « pour lui témoigner ſa re» connoiſſance, diſoit-il, d'avoir ſi bien défendu » la cauſe de la Liberté contre un Dictateur per» pétuel ». Les Whigs, pour n'avoir pas un air d'infériorité, ſongent à faire au plutôt un préſent au même Caton, & méditent en attendant quelque mot ſententieux qui vaille celui de Mylord : grace à une pareille émulation, il y a apparence que Caton, comme dit le Docteur Garth, aura de quoi vivre après ſa mort.

Je ſuis, &c.

---

(1) Pope lui-même; voyez le Prologue à la page 384 du Tome IV.

LETTRE VI.

DU CHEVALIER TRUMBALL A POPE.

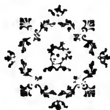
Eamſlhamſlead, Février 22, 1714-15.

JE vous remercie bien de bon cœur, mon cher Monſieur, du préſent que vous m'avez fait de votre *Temple de la Renommée*, où vous êtes déjà entré, & où je prédis, quoique je n'aime point à faire le Prophète, que vous reſterez avec ceux, « qui, » toujours nouveaux & ſûrs de l'immortalité, » voyent leur gloire & leur état augmenter avec » les années ».

J'aurois ſeulement voulu que vous euſſiez accompagné votre Poëme; car votre abſence forme la plus triſte partie de l'hyver. Je ne vois qu'avec dépit que votre tems, qui pourroit être employé ſi utilement, ſe conſume à corriger des épreuves; ce que vous faites vous-même ne vous donne point cet embarras. Je ſouhaiterois que vous trouvaſſiez quelques minutes de loiſir, pour m'apprendre quand vous ferez paroître votre Homère, & en général, tout ce qui a rapport à l'édition de cet admirable Ouvrage.

Je vous prie de faire bien mes complimens à M. Jervas. Je me flatte toujours que, dès que la faiſon pourra le permettre, il viendra nous rendre viſite, & revoir ſon tableau, où il fera les changemens qu'il jugera à propos, juſqu'à ce qu'il en ſoit lui-même content; ce qui ne ſera ſûrement que quand il l'aura rendu auſſi parfait qu'il eſt poſſible.

Je ſuis, &c.



LETTRE VII.

DE POPE AU CHEVALIER TRUMBALL.

Décembre 16, 1715.

PYTHAGORE dit dans une de ses Énigmes: « Quand les vents commencent à souffler, va » rendre tes hommages à l'Echo ». Un Auteur interprète ainsi cette Sentence : « Quand le Peu» ple commence à se soulever, gagne les lieux » solitaires, comme les rochers, les bois, &c, » où l'Echo fait ordinairement son séjour ». Je croirois plutôt que cet ancien Philosophe a voulu dire : « Quand vos oreilles seront frappées de » mille clameurs, n'ajoutez foi qu'au second rap» port ». Ce sens me paroît mieux convenir à la nature de l'Echo, & au génie du Symbole. Quoi qu'il en soit, chacun de ces préceptes peut être d'usage dans les conjonctures présentes; & je suis obligé d'applaudir à votre résolution de rester cet hyver au fond de ce que vous appellez votre caverne dans la Forêt, & de préférer une retraite, quoiqu'environnée de frimats, au séjour d'une Ville dont la plupart des Habitans sont animés d'un esprit de haine & de fureur.

Je voudrois de tout mon cœur être avec vous, pour contempler les merveilles de Dieu dans le Firmament, plutôt que les folies des Hommes ſur la Terre. Mais jamais je n'eus plus ſujet de me plaindre de mon étoile, en qualité de Poëte, qu'aujourd'hui, puiſque dans ce tems de haine & de diſcorde, elle m'impoſe la néceſſité de m'occuper à des choſes auſſi frivoles que la rime & la meſure des Vers, & me rend auſſi ridicule qu'Eumolpe dans Pétrone, qui, tandis que tout le reſte de l'équipage manœuvroit, ou invoquoit le Ciel, ſe grattoit la tête dans un coin, pour compoſer une belle deſcription de la tempête.

Vous me dites que les ſeules armes, dont vous aimez le ſon, ſont celles d'Achille : je vous avouerai ingénuement que le ſon de toutes, en général, m'eſt également déſagréable. Je me ſuis engagé dans les batailles d'Homère ; & je ne me vois pas plutôt en guerre, qu'à l'exemple de la plupart des Gens, je voudrois déjà en être quitte.

C'eſt du meilleur de mon ame, que je joins mes vœux aux vôtres pour la tranquilité de notre Pays. Les troubles ſont pour les Etats ce qu'eſt le défaut de charité dans la Religion, c'eſt-à-dire, le plus grand des maux. L'eſprit de parti qui arme, les uns contre les autres, les meilleurs Citoyens, & l'eſprit de perſécution qui allume des buchers,

ſont également déteſtables à mes yeux. Je puis prier pour des Partis contraires, & pour des Religions oppoſées avec toute la ſincérité poſſible. Aimer ſa Patrie, c'eſt un ſentiment digne d'éloge ; mais il y a encore plus de grandeur à aimer le Genre-humain. Je vous loue quelquefois à ce titre ; & je joins votre ſanté à celle du reſte du monde ; ſanté vraiment catholique, & bien plus noble que celles qui ſont à préſent ſi ridiculement à la mode, & qui conſiſtent à boire à la proſpérité de telle ou de telle Egliſe. Nos Docteurs diront ce qu'ils voudront ; mais il faut qu'ils me permettent de former des vœux généraux. Ce ſont-là, Monſieur, mes diſpoſitions générales ; mais, en quelque tems que je faſſe des prières ou des vœux en faveur de quelques Particuliers, mon cœur vous met un des premiers.

Je ſuis, &c.



LETTRE VIII,

DU CHEVALIER TRUMBALL A POPE.

Janvier 19, 1715–16.

J'AI honte d'avoir été aſſez pareſſeux, pour ne vous point remercier, juſqu'à préſent, du conſeil que vous m'avez donné au ſujet de l'Echo, & de votre ingénieuſe explication de la Sentence de Pythagore, relativement aux tumultes populaires : elle eſt très-utile ; mais je vous avouerai cependant que, ſelon moi, le ſilence eſt le vrai mot de l'Énigme de Pythagore. J'obſerverai ſon précepte, pris dans ce ſens, au moins juſqu'à votre retour en ce Pays. D'ailleurs j'y ſuis forcé par le froid rigoureux de la ſaiſon. Je m'approche du feu autant qu'il m'eſt poſſible ; & cependant *gelidus concrevit frigore ſanguis ;* & j'ai, plus d'une fois, craint que la circulation du ſang ne s'arrêtât dans mes veines. J'ai fait, outre cela, de grandes pertes pour un pauvre Fermier. Je parle de mes pauvres Bœufs.

Intereunt pecudes ; ſtant circumfuſa pruinis
Corpora magna boum, &c.

Je

Je vous prie de me conſoler, ſi vous le pouvez, en m'apprenant que votre ſecond volume d'Homère n'eſt point gelé; car dire à préſent que la preſſe ſue, ce ſeroit une Métaphore bien hardie par le tems qu'il fait.

Il faut que je vous confeſſe une ſupercherie dont je me ſuis rendu coupable, à l'occaſion d'un compliment que je devois à un de mes Amis ſur ſon jour de naiſſance : n'ayant rien à lui donner de ma façon, je lui ai envoyé votre Imitation de l'Épigramme de Martial.

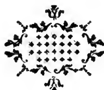
Jam numerat placido felix Antonius ævo, &c.

« A la fin mon Ami (tandis que le Tems ſoutient d'une aîle légère ſa quatre-vingtième année) voit ſes jours paſſés à l'abri des coups de la Fortune, & ne craint point l'heure incertaine d'un trépas prochain. Il repaſſe tout le cours de ſa vie, & n'y apperçoit pas un moment qu'il deſirât d'anéantir. Un tel Homme peut bien ſe vanter d'avoir vécu long-tems ; car c'eſt vivre deux fois, que de bien employer le préſent, en jouiſſant de l'idée du paſſé ».

Cette Pièce a été tellement applaudie, que je ſuis tenté de devenir Poëte, peut-être même Poëte couronné, pourvu que vous me fourniſſiez

de nouveaux ſecours. J'ai donc commencé (& je n'en ai pas l'étrenne, je vous aſſure) par m'attribuer les Vers d'autrui ; mais, ce qui n'eſt pas ſi ordinaire, je ne veux plus reſter chargé de cette eſpèce d'interdit. Marquez-moi ſi vous voulez que je nomme le Père de ce bel Enfant, ou non. Quelque réſolution que vous preniez, je m'y conformerai : mais en voilà aſſez ; car je ne ſaurois plus écrire ; mes doigts ſont de glace ; & mon encre eſt gelée.

Je ſuis, &c.



CORRESPONDANCE
DE POPE,
AVEC
STEELE ET ADDISSON.

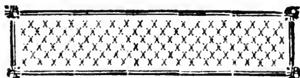
AVERTISSEMENT.

RICHARD STÉELE, *né à Dublin en Irlande, de Parens Anglois, passa de bonne heure à Londres, & servit quelque tems en qualité de Volontaire, dans les Gardes du Roi d'Angleterre, & obtint ensuite une Compagnie dans le Régiment des Fusiliers. Il quitta le parti des Armes pour s'adonner uniquement à la Littérature. Ce fut lui qui, sous le titre du* Babillard *& du* Spectateur, *introduisit cette espèce d'écrits périodiques, dont le but est d'instruire en amusant. Morale, Religion, Politique, Sciences, Beaux-Arts, Commerce, Littérature, Plaisanteries, tout étoit du ressort de cet agréable & judicieux Ecrivain, qui promenoit ses Lecteurs sur des sujets sacrés ou prophanes, sérieux ou badins, & passoit de l'immortalité de l'Ame aux Coëffures des Dames, de la bonté de Dieu à l'éxercice de l'Éventail, de la dévotion à la manière de placer une mouche, de la Providence aux grandes Jupes de baleine, &c. Tantôt il attaquoit avec force les vices de ses Compatriotes; tantôt il reprenoit avec légèreté leurs défauts ou leurs ridicules. Tous les États de la vie fournissoient matière à sa critique; & ne se contentant pas de déclarer la guerre à son Pays, il faisoit aussi de tems en tems des excursions sur la France. Stéele débuta dans les Lettres par un Poëme sur la mort de la Reine Marie, Épouse de Guillaume III, & con-*

tinua par des Comédies qui réussirent, telles que le tendre Époux, *les* Amans menteurs, *le* Deuil à la mode, *&c. Il fut le Camarade d'École, ensuite l'Ami intime d'Adisson, & son Associé dans différens Ouvrages.*

Ce dernier, un des plus beaux Génies, & des plus dignes Hommes qu'ait produit l'Angleterre, se fit d'abord connoître par des Poësies Latines. Il cultiva ensuite les Muses Angloises, & composa plusieurs Poëmes que ses Compatriotes regardent comme des Chefs-d'œuvres. Sa Tragédie de Caton, *qui passe pour la plus régulière du Théâtre Anglois, a été traduite dans toutes les Langues. Les Écrits en Prose d'Adisson sont des modèles de goût, de raisonnement & de style. On vendoit par jour, dans la grande Bretagne, vingt-mille Feuilles du* Spectateur, *auquel il travailloit avec Stéele son Ami. Cependant, sans vouloir attaquer la réputation de cet Ouvrage, il faut convenir qu'on le réduiroit au moins à la moitié, si l'on retranchoit les froides allégories, les caractères insipides, les portraits trop chargés, & les lieux communs de morale, qui en rendent la lecture languissante.*





CORRESPONDANCE DE POPE, AVEC STÉELE ET ADDISSON.

DEPUIS L'AN 1712 JUSQU'A 1715.

LETTRE PREMIÈRE, DE STÉELE A POPE.

Juin 1, 1712.

JE ſuis en retraite ici entre Hamſtead & Londres, dans une maiſon où le Chevalier Sedley eſt mort. Cette circonſtance m'a fait tomber dans une profonde rêverie au ſujet des occupations que ſe donnent les Gens d'eſprit. On a dit de Sedley, « qu'il avoit eu le talent d'inſpirer des deſirs à la » chaſteté même, d'allumer le tempéramment, » & de le mettre aux priſes avec la vertu ». C'étoit

un fort joli talent pour un Petit-Maître; mais, ſans porter un jugement peu charitable ſur la ſituation actuelle de cet Auteur, j'oſerois aſſurer qu'il aimeroit mieux qu'on eût dit de lui, qu'il ſavoit faire comme vous cette noble prière : « O toi, » qui touchas d'un charbon de l'Autel les lèvres » d'Iſaïe, daigne animer ma foible voix »! J'ai examiné, dans le Prophête, chaque Verſet auquel vous faites alluſion (1); & je penſe que vous avez parfaitement rendu toute la ſublimité du Texte Sacré, ſur-tout à cet endroit : « Quel cri d'allé» greſſe s'eſt fait entendre au Déſert, &c.... Les » Loups paîtront l'herbe tendre avec les Agneaux». Il n'y a qu'un ſeul trait que je crois au-deſſous de l'Original; vous dites, « il eſſuie les larmes pour » jamais de nos yeux » : cela eſt bien; mais il y a plus de feu poëtique dans l'expreſſion du Prophête, « l'Eternel eſſuiera les larmes de tous les » yeux ». Si vous êtes de mon ſentiment ſur cet article, changez-le par manière de paraphraſe ou autrement. Votre Poëme l'emporte déjà ſur le Pollion.

Je ſuis, &c.

(1) Dans l'Églogue ſur le Meſſie.

LETTRE II.

DE POPE A STÉELE.

Juin 18, 1712.

JE remarque, par votre obligeante Lettre, que vous avez quitté la ville pour aller respirer l'air de la campagne, & jouir de cet état mixte, auquel les Sages seuls sont propres, & qu'ils aiment tant. Il me semble que ceux qui ont écrit sur la Morale, & la plupart des Philosophes, ont donné dans les deux extrêmités opposées, en recommandant trop la solitude, ou en exigeant qu'on menât toujours une vie active au milieu de la Société. Dans le premier cas, les Hommes deviennent ordinairement inutiles par trop de repos; & dans l'autre, ils se perdent par trop de dissipation : c'est ainsi que ces eaux dormantes sont sujettes à croupir; & celles dont le mouvement est violent, causent souvent de grands ravages, & sont plutôt perdues dans le sein de la terre. Mais ceux qui peuvent se rendre utiles à toutes les classes de la Société, ressemblent à ces Rivières qui, dans leur cours paisible, traversent non-seulement des

Vallées & des Forêts, & défaltèrent les Bergers & leurs Troupeaux, mais vifitent auffi de grandes Villes, pour les orner & les enrichir. Il y a néanmoins des Gens à qui la folitude convient, je veux dire ceux qui ont plus d'intérêt à fe cacher qu'à fe faire voir. Pour moi, j'appartiens à cette claffe dont Sénèque dit : *Tam umbratiles funt, ut putent in turbido effe quidquid in luce eft.* Certains Perfonnages, femblables à certains tableaux, doivent plutôt garder un coin, que fe montrer au grand jour; & je m'imagine que ceux qui ont naturellement du goût pour la folitude, font (pour revenir à la première Métaphore) comme des fources qu'on pourroit élever en jets d'eau à une hauteur confidérable; elles en feroient, à la vérité, plus de figure & plus de bruit ; mais après tout, elles couleroient d'une manière plus douce & plus utile en fuivant leur propre pente (1). En conféquence, je croirois avoir lieu d'être très-content, fi je jouiffois de cette tranquilité que

(1) Les comparaifons précédentes avoient été mifes en Vers par notre Auteur, quelques années auparavant, & inférées dans le Poëme de M. Wycherley fur la Vie mêlée. Auffi la Verfification en eft-elle bien différente de celle du refte de ce Poëme.

Cowley nomme la compagne de l'obfcurité. Au refte, pourvu qu'on ait commerce avec les Mufes, on ne fauroit jamais être affez oifif pour s'ennuyer. Vous voyez, Monfieur, que je me forme des idées flatteufes de ma façon de vivre. Plutarque vient de m'apprendre dans l'inftant, qu'il en eft de la Vie Humaine, comme du jeu, où l'on voudroit bien amener le plus haut point; cependant quand cela n'arrive point, le Joueur ne laiffe pas de fe prêter au coup, & d'arranger fon jeu le mieux qu'il lui eft poffible.

Je fuis, &c.



LETTRE III,

DE STÉELE A POPE.

Juillet 15, 1712.

VOUS m'avez fait obſerver autrefois, que rien n'avoit un air plus ridicule dans la Vie Humaine, que cette diſparité qu'il y a entre un ſeul & même Homme, ſuivant qu'il ſe porte bien ou qu'il eſt malade; d'un autre côté, celui qui a le malheur d'être d'une conſtitution malſaine, fournit continuellement un triſte exemple de la foibleſſe de ſon ame & de celle de ſon corps. Je n'ai eu que trop d'occaſions de m'enviſager moi-même ſous ces deux points de vue; & mes indiſpoſitions doivent m'avoir procuré quelqu'avantage, ſi ce que Waller dit eſt vrai, que « la ſombre chau-» mière où l'ame fait ſon ſéjour, ne tombe pas » plutôt en ruine, que par les ouvertures que le » tems y fait, la partie la plus noble de nous-» même reçoit une nouvelle lumière ».

Cette réflexion, que ce Poëte applique à la vieilleſſe, convient également aux maladies, qui ſont une ſorte de vieilleſſe prématurée. Elles nous

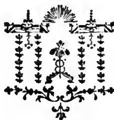
apprennent à ne point compter ſur le préſent, & nous engagent plus puiſſamment à penſer à l'avenir, que ne pourroient faire mille Ouvrages compoſés par des Théologiens ou des Philoſophes. Elles attaquent avec tant de violence, ces boulevards de la vanité, la force & la jeuneſſe, que l'on ſonge à ſe fortifier au-dedans, puiſqu'il y a ſi peu de fond à faire ſur les dehors de la place. La jeuneſſe nous conduit au tombeau tout comme l'âge avancé; mais elle ne montre pas ſi clairement ſon deſſein; elle eſt comme un ruiſſeau qui nourrit une plante ſur ſes bords, & la fait fleurir, mais qui emporte auſſi peu-à-peu la terre qui en ſoutenoit la racine. Ma jeuneſſe en a agi plus franchement avec moi, en me faiſant voir ſenſiblement, en plus d'une occaſion, le riſque que je courois, & en m'empêchant (privilége fort rare dans le premier âge) d'être ébloui par l'éclat trompeur du monde. J'ai débuté par où la plûpart des gens finiſſent, par une pleine conviction de la vanité de toutes les eſpèces d'ambition, & de l'inſuffiſance des plaiſirs pour nous rendre heureux. Quand quelqu'infirmité, plus accablante qu'à l'ordinaire, m'avertit que mon corps pourra bien m'abandonner dans peu, je ne m'en embarraſſe pas davantage que cet honnête Irlandois, qui

étant dans ſon lit pendant l'horrible tempête que nous eſſuyâmes il y a quelques années, répondit à ceux qui lui diſoient que la maiſon alloit tomber ſur lui : « Que me fait la maiſon ? je n'en ſuis que » le Locataire ».

Je penſe que le vrai tems de mourir eſt quand on n'a point de chagrin ; & foible à l'excès comme je le ſuis à préſent, je puis dire, en conſcience, que je ne ſuis point du tout ému par la penſée que bien des gens, pour leſquels je n'ai jamais eu la moindre eſtime, continueront à jouir des agrémens de ce monde après moi. Quand je ſonge quel miſérable petit atôme eſt chaque Individu de l'Eſpèce Humaine, comparé avec l'immenſité de la Création, je rougirois que le déplacement d'un auſſi chétif animal que moi, me cauſât la moindre inquiétude. Le lendemain de ma mort, le Soleil ſe lévera auſſi radieux qu'à l'ordinaire ; les fleurs donneront leurs parfums accoutumés ; les plantes feront d'un beau verd ; on rira de bon cœur ; & l'on ſe mariera comme ſi de rien n'étoit. La mémoire de l'Homme, ſelon la belle remarque du Livre de la Sageſſe, paſſe comme le ſouvenir d'un Convive qui ne s'eſt arrêté qu'un jour. Il y a autant de raiſons qu'il en faut dans le quatrième Chapitre du même Livre, pour rendre la

vue de la mort ſupportable aux yeux de la Jeuneſſe : « La Vieilleſſe honorable n'eſt pas celle » qui eſt longue, ni celle qui ſe compte par le » nombre des années. Mais la prudence tient lieu » de vieilleſſe aux Hommes ; & la vie ſans tache » eſt un âge avancé. Il fut enlevé, de peur que la » malice n'altérât ſon intelligence, ou que la » fraude ne ſéduiſît ſon ame ».

Je ſuis, &c.



LETTRE IV,

DE POPE A STÉELE.

Novembre 1, 1712.

ME trouvant l'autre jour avec cinq ou ſix Perſonnes un peu lettrées, la converſation tomba ſur les fameux Vers que l'Empereur Adrien récita un peu avant ſa mort ; & tout le groupe convint que c'etoit un trait de gaieté indigne de ce Prince dans de pareilles circonſtances. Il me fut impoſſible de me ranger à cette opinion ; car je trouve que c'eſt une plainte très-ſérieuſe qu'il adreſſoit à ſon ame prête à partir ; & j'y ai attaché ce ſens dès la première lecture que j'en ai faite dans ma première jeuneſſe, avant même que je ſuſſe comment on l'interprétoit généralement.

Animula vagula, blandula,
Hoſpes, comeſque corporis,
Quæ nunc abibis in loca ?
Pallidula, rigida, nudula,
Nec (ut ſoles) dabis jocos !

« Hélas, mon ame! chère compagne de ce » corps, que tu es ſur le point d'abandonner! où » vas-tu?

» vas-tu ? Saiſie de frayeur, tu pars pour un ſéjour » inconnu ! Te voilà triſte & penſive ; & cette » gaieté que tu as eue juſqu'ici, va ceſſer pour » jamais ».

J'avoue que je ne vois pas où eſt le mot pour rire dans tout cela ; c'eſt la réflexion la plus naturelle qui puiſſe ſe préſenter à l'eſprit d'un mourant ; & ſi l'on conſidère que cet Empereur étoit Payen, ſon doute au ſujet de l'état avenir de ſon ame, annonce ſi peu un défaut de ſens, qu'on ſera perſuadé qu'un Homme raiſonnable ne pouvoit guères penſer autrement ; je ne parle pas d'ailleurs du Dogme de l'Immortalité de l'ame qu'il reconnoît clairement. Les diminutifs de *vagula, blandula*, &c, ne ſont pas des expreſſions de badinage, mais plutôt d'inquiétude & d'amitié, telles qu'on en trouve dans Catulle, & dans d'autres Auteurs qui s'en ſervoient pour marquer, d'une manière gracieuſe, l'amour qu'ils portoient à leurs Maitreſſes.

Je ſuis, &c.



LETTRE V,
DE STÉELE A POPE.

Novembre 12, 1712.

J'AI lu deux fois votre Temple de la Renommée ; & je n'y trouve rien qu'on puiffe appeller un défaut ; mais j'y apperçois mille & mille beautés. M. Addiffon verra demain ce Poëme ; &, dès qu'il l'aura parcouru, il vous en dira fon fentiment. Marquez-moi, je vous prie, fi vous avez actuellement du loifir ou non. J'ai un projet dont je veux tenter l'exécution dans un mois ou deux d'ici, avec le fecours de quelques Amis tels que vous. Si vous n'êtes point occupé, je m'expliquerai plus clairement.

Je fuis, &c.



LETTRE VI,
DE POPE A STÉELE.

Novembre 16, 1712.

VOUS m'obligez, ſans doute, par l'indulgence que vous témoignez pour le Poëme que je vous ai envoyé; mais vous m'obligerez bien davantage encore par la ſévérité amicale que j'attends de vous. Il n'y a point d'erreurs ſi petites, qui n'aient beſoin d'être corrigées; vous ne trouvez rien dans cette Pièce qu'on puiſſe appeller une faute; je pourrois cependant vous en indiquer pluſieurs, quoique mon devoir ſoit proprement de m'informer des défauts que j'ignore, & quant à ceux que je connois, de m'en taire, & de les corriger. Vous parlez de ce Poëme dans un ſtyle que je n'attendois guères, & que je mérite encore moins; mais je vous aſſure que ſi vous voulez bien effacer ce qui vous déplaît, je regarderai vos corrections comme les plus beaux endroits de ma Pièce, ſi toutefois vous approuvez l'Ouvrage en gros; ſans quoi je ne veux pas prendre la peine de le revoir; car je crains d'offrir au Pu-

blic quelque chofe qui ne mérite pas d'être accueilli ; & cette crainte m'a engagé à laiffer le Poëme, depuis deux ans, dans l'état où vous le voyez (1).

Pour venir à la dernière partie de votre Lettre, je ferois charmé de contribuer à l'exécution de quelque deffein qui tende à l'avantage du Genre-humain ; ce qui eft conftamment votre objet. Je fouhaiterois feulement d'avoir autant de capacité que de loifir ; car je fuis parfaitement oifif, & cela prouve combien ma capacité eft bornée.

L'opinion la plus avantageufe que vous puiffiez avoir de moi, eft de me croire votre Ami. Affurez M. Addiffon du plus fidèle attachement de ma part. Quant à mes fentimens d'eftime pour lui, ils me font communs avec tous ceux qui ont le plaifir de le connoître.

Je fuis, &c.

(1) Ceci fait voir que le Poëme en queftion fut compofé avant que l'Auteur eût atteint l'âge de 22 ans.



LETTRE VII,

DE POPE AU MÊME.

Novembre 29, 1712.

JE ſuis fâché que vous ayez dit que l'idée, dont je vous ai fait part, au ſujet des Vers d'Adrien, étoit de moi; ſi j'avois cru que vous auriez cité mon nom, j'aurois exprimé mes ſentimens avec plus de réſerve & de modeſtie. J'ai voulu ſimplement vous conſulter, & point du tout faire le Docteur. Vous ſuppoſez peu charitablement, que ce Prince ne croyoit peut-être aucune Divinité ni bonne ni mauvaiſe. Son langage n'eſt ſûrement pas celui d'un Homme qui ſe moque d'une vie à venir, puiſque le troiſième Vers exprime clairement ſon inquiétude ſur le lieu où ſon ame alloit ſe rendre. Quant à ce que vous dites de ſes expreſſions trop gaies & trop badines, j'ai penſé qu'elles n'étoient point telles, & que les diminutifs dans la Langue Latine ne ſont ſouvent que des termes de tendreſſe & d'intérêt.

Anima ne veut dire que mon ame, au lieu que dans *Animula*, il y a de plus une idée acceſſoire

d'affection. Dire *Virgo bella*, n'eſt pas de moitié auſſi tendre que *Virguncula bellula ;* & ſi Auguſte avoit. appellé ſimplement Horace *lepidum hominem*, il n'auroit exprimé rien de plus, ſinon que c'étoit un Homme amuſant & agréable ; mais c'eſt l'*Homunciolum* qui déſigne la tendreſſe que cet Empereur avoit pour lui. Quant à moi, je ſerois peut-être plus content, ſi vous m'appelliez votre petit Ami, que ſi vous me prodiguiez le titre de grand Génie, ou d'Écrivain du premier ordre, comme Jacob fait à tous ſes Auteurs.

Je ſuis, &c.



LETTRE VIII,
DE STÉELE A POPE.

Décembre 4, 1712.

OSEROIS-JE vous prier de faire une Ode, qui peigne la ſituation d'un mourant, non tel qu'Adrien, agité de doute, mais rempli d'une noble & généreuſe confiance ? Il faudroit qu'elle fût de deux ou trois Strophes, pour être miſe en Muſique. Si vous me promettez d'avoir cette complaiſance, vous obligerez ſenſiblement,

Votre, &c.



LETTRE IX,

DE POPE AU MÊME.

JE ne vous promets point de faire ce que vous exigez de moi; car la chofe eft déjà faite. Mon cerveau vient d'en accoucher ce matin, quelques momens après mon réveil. Ce n'eft cependant pas tout-à-fait une infpiration; car vous n'aurez aucune peine à remarquer, que j'avois préfens à l'efprit les Vers d'Adrien, & l'admirable fragment de Sapho, &c. (1).

(1) Voyez cette Ode parmi les Pieces diverfes, Tome IV, page 403.



LETTRE X.

DE POPE A ADDISSON.

Juillet 20, 1713.

JE fuis plus charmé de votre retour, que je ne le ferois de celui du Soleil, dont la vue me feroit pourtant bien plaifir dans cette mélancolique & humide faifon ; mais c'eft le fort de cet Aftre, auffi-bien que le vôtre, de déplaire à des Hiboux qui ne fauroient fupporter fon éclat. Je me fouviens de ces Oifeaux nocturnes à l'occafion de Jean Dennis, dont vous ne pouvez mieux vous venger qu'en imitant le Soleil, qui punit les Chauve-fouris, en les couvrant de fon éclat. Bien loin de regarder cela comme une difgrace, je vous félicite de la part que vous avez aux diftinctions des Hommes illuftres par leurs talens & par leurs vertus ; je parle des attaques de l'Envie & de la Calomnie. N'être point blâmé, & être ignoré, font une feule & même chofe. Vous pouvez conclure de-là, que je n'ai jamais penfé à vous offrir ma plume pour faire une réponfe en forme à un Critique tel que Dennis, mais uniquement pour le perfiffler. Je me

propofois moins de vous défendre que de lui marquer du mépris (1). J'aurois imité votre filence, s'il s'étoit agi de moi; mais fon infolence contre vous m'a plus indigné, que la première lecture du Livre où il m'avoit rendu l'objet de fes impertinentes critiques. Il a écrit contre tout ce que le Public a goûté depuis quelque tems; & il n'y a qu'un inconvénient à craindre de fes fatyres, c'eft qu'elles ne nous infpirent de la vanité. Je ne dois pas oublier ici de rendre juftice à M. Gay, qui a marqué pour vous un zèle digne de l'amitié qu'il vous porte. Il m'a écrit fur ce fujet dans les termes les plus forts, & avec le jufte mépris que le Critique s'eft attiré. Je penfe que dans le tems où nous vivons, un honnête-homme eft obligé d'indiquer à un autre quels font fes Amis, puifque quantité de vils Infectes s'étudient à femer la divifion parmi des Gens de mérite pour les mettre aux prifes enfemble, & les avilir autant qu'ils le font eux-mêmes.

Je fuis, &c.

(1) Ceci fait allufion à une Pièce publiée à l'occafion des Remarques de Dennis fur Caton, & intitulée: *Narré de la frénéfie de Jean Dennis*, par le Docteur Norris.

LETTRE XI.

D'ADDISSON A POPE.

Octobre 26, 1713.

LA réception de votre Lettre m'a fait bien du plaisir, mais la lecture encore bien davantage. J'ose vous assurer que l'Ouvrage dont vous me parlez, se recommandera assez lui-même, dès que votre nom paroîtra à la tête de la Souscription (1); & si vous me croyez en état de contribuer à la faire valoir, je vous demande en grace de m'y employer. Comme j'ai l'ambition qu'on sache que vous êtes mon Ami, je serai bien aise de le faire voir en cette occasion, ainsi qu'en toute autre. Je ne doute pas que votre Traduction n'enrichisse notre Langue, & ne fasse honneur à notre Pays; & je fonde cette espèce de prédiction sur le succès des Pièces dont vous avez déjà charmé le Public. Je voudrois seulement que vous songeassiez à en tirer quelqu'avantage considérable

(1) La Traduction de l'Iliade.

pour vous. Si cette réflexion choque votre générosité, pardonnez-la, je vous prie, en faveur de mon zèle pour vos intérêts. L'Ouvrage vous coûtera beaucoup de tems; & je ne connois personne qui puisse s'en tirer, excepté vous. Au moins je déclare ne connoître aucun autre de mes Contemporains que j'en juge capable.

Je suis actuellement entièrement absorbé dans les travaux de la campagne; & je commence à y prendre goût. J'espère que vous trouvant engagé dans une entreprise qui demande un peu de solitude & de retraite, vous viendrez passer quelque tems ici avec moi.

Je suis, &c.



LETTRE XII,
D'ADDISSON A POPE.

Novembre 2, 1713.

J'AI reçu votre Lettre; & je ſuis fort ſatisfait du projet que vous vous êtes formé pour l'exécution de votre grande entrepriſe. La Proſe exigera ſans doute autant de ſoins que les Vers; mais la variété vous donnera quelque ſoulagement, & plus de plaiſir à vos Lecteurs (1).

Vous m'avez permis un jour de prendre la liberté d'un Ami, en vous conſeillant de ne vous pas contenter de l'admiration de la moitié de la Nation, quand il y a moyen de l'obtenir toute entière. Si j'oſois répéter le même avis, je le ferois en cette occaſion. Je vous félicite d'être hors de la querelle; & je compte que vos entrepriſes n'en réuſſiront que mieux pour cela.

Vous voyez combien je me tiens aſſuré de votre amitié, puiſque je vous parle ainſi ſans façon. Mais après tout, j'y ſuis autoriſé par la franchiſe qui a régné dans notre commerce durant tant d'années, & qui, ſi mes vœux ſont exaucés, n'aura d'autre fin que celle de notre vie. Je ſuis, &c.

(1) Les notes ſur ſa Traduction d'Homère.

LETTRE XIII,

DE POPE A ADDISSON.

VOTRE dernière Lettre eſt d'autant plus obligeante, qu'elle m'éclaire ſur pluſieurs petits détails relatifs à ma conduite, dont tout autre qu'un Ami rempli de candeur & d'affection, ne m'auroit point parlé; quoiqu'ils ne ſoient pas fort importans en eux-mêmes, ils ne laiſſent pas d'être de conſéquence pour ceux dont tout le monde parle, & parle comme il veut. Il y a une eſpèce d'impoſition ſur le bien qu'on poſſède au Parnaſſe; mais par malheur ce bien eſt ſouvent peu de choſe, & la taxe fort grande; car un Auteur, qui eſt devenu le ſujet des diſcours d'une Ville, procure quelquefois de l'agrément à ſes Lecteurs ſans en obtenir la moindre reconnoiſſance; & ſouvent il eſt maltraité par ceux-là mêmes qui l'ont ſéduit au point de l'engager à écrire. Cependant, pour parler avec franchiſe, je ne me repens point d'avoir déjà offenſé les Hommes violens de tous les Partis; & je puis vous aſſurer encore, que je n'ai pas le moindre reſſentiment contre ceux qui ſe déclarent mes Ennemis. Cette

ſituation d'ame eſt ſi douce, que je ſerois bien fâché d'en ſubſtituer une autre à la place.

Comme j'eſpère, & me flatte même, que vous me connoiſſez aſſez bien pour ne pas vous méprendre ſur mon compte, je vois, avec plaiſir, que vous ayez ſi bien deviné au ſujet du *Gardien* dont vous faites mention; mais je crains que le bruit ne ſe répande que je travaille à cet Ouvrage, ce que j'y ai contribué étant ſi peu de choſe, que cela ne ſuffit pas pour l'autoriſer; des mal intentionnés pourroient d'ailleurs en faire uſage contre moi. Un honnête Jacobite me dit l'autre jour fort ingénuement, que les bonnes Gens de ſon Parti trouvoient mauvais que je joigniſſe ma plume à celle de Stéele, quoique ſur les ſujets du monde les plus indifférens. Vous en rirez ſûrement comme moi; cependant je ne doute point que de petits Calomniateurs n'en prennent occaſion de me déchirer. Je mépriſe de pareils diſcours; & ſi je renonce à ma raiſon ſur les matières religieuſes, je ne ſaurois me réſoudre à en faire autant ſur aucun autre article. J'ai peine à concevoir qu'on m'ait ſi généralement reconnu dans le petit nombre de Gardiens que j'ai écrits; celui dont vous parlez m'eſt attribué par tout le monde, quoique je n'en aie fait confidence qu'à l'Éditeur,

& encore fort tard. Mon deſſein eſt donc, pour ne point ſcandaliſer les foibles, de ne plus avoir aucune part à cet Ouvrage. Le peu que j'en ai fait, & l'extrême conſidération que j'ai pour M. Stéele, à titre d'Homme de mérite & de génie, m'ont fait paſſer pour Whig dans l'eſprit de quelques violens ; mais, diſoit le vieux Dryden, ce n'eſt pas aux violens que je veux plaire.

Je paſſe ordinairement mes matinées à peindre avec M. Jervas, & les ſoirées avec des Gens, dont l'entretien peut m'être utile. Les vrais grands Hommes, c'eſt-à-dire ceux qui ont des principes honnêtes & des talens analogues, obtiennent le premier rang dans mon eſtime. Le meilleur moyen que je connoiſſe pour triompher de la calomnie & des fauſſes imputations, eſt de perſiſter généreuſement dans l'amour du bien, une fois connu, & d'avoir la plus parfaite indifférence pour tout ce qui en peut réſulter. Je compte ſur votre amitié, parce que je ſuis perſuadé qu'elle rendra en tout juſtice à mes intentions ; & qu'il me ſoit permis de vous dire que, de la manière dont le monde eſt fait, ce n'eſt pas avoir peu de confiance en vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE XIV,

DE POPE A ADDISSON.

Décembre 14, 1713.

J'AI épié, en quelque forte, mon imagination depuis plus de huit jours, pour voir si elle pourroit me fournir quelque chose qui méritât de vous être communiqué dans une Lettre; mais mon attente s'est trouvée vaine. Ainsi je me borne à vous raconter la vieille histoire, que je vous aime de tout mon cœur. Une expérience fréquente m'a appris que la Nature & la Vérité, quoique considérées sous leur face la plus commune, plaisent néanmoins, pourvu qu'elles soient représentées sans art. J'aimerois même à lire les Lettres d'un Enfant, s'il pouvoit mettre par écrit ses petites chimères telles qu'il les pense. C'est ce qui me fait espérer qu'une Lettre, de ma part, ne vous sera point désagréable. Je compte tellement sur la bonté de votre cœur, que je ne vous cache aucune des folies qui me passent par l'esprit; & je vous aime au point, que je préfère votre indulgence à votre estime; car le premier sentiment

eſt un acte de bonté & de bienveillance, & l'autre une eſpèce de déférence forcée.

Vous ne ſerez point ſurpris que mes penſées tiennent ſi mal enſemble, quand je vous aurai dit que mon ame eſt le jouet de mille diſtractions. Tantôt je ſuis au-deſſus de la voûte étoilée avec des millions de Sphères autour de moi; & je me perds à la ſuite de Whiſton & des Aſtronomes, dans l'eſpace immenſe de la Création: un moment après, je disles plus grandes pauvretés du monde avec T***, & ne m'élève pas même à la dignité du bon-ſens le plus commun. Souvent je me rappelle avec plaiſir les ſaillies pleines d'eſprit de M. Stéele; & quelquefois auſſi je m'occupe ennuyeuſement des miſérables ſubtilités grammaticales de C*** & de D***.

Ciel! que l'Homme eſt un étrange animal! ſon ame, qui eſt ce qu'il a de plus noble, eſt peu d'accord avec elle-même; &, d'un autre côté, à quelles variations ſon corps n'eſt-il pas ſujet? Il y a peu de notions nouvelles, qui ne dérangent ſes idées; & chaque ſouffle de vent altère ſa conſtitution. Les maladies & la douleur dominent ſur une moitié de lui-même, pendant que le doute & la frayeur s'emparent de l'autre. Que de peines ne ſe donne-t-on pas pour réuſſir à paſſer le tems,

qui dure ſi peu ! Que d'efforts & de projets d'ambition raſſemblés dans ce court eſpace de notre vie, qui, comme Shakeſpéar le dit ſi bien, eſt entouré d'un ſommeil ! Toute l'étendue de notre exiſtence n'eſt pas plus aux yeux de celui qui l'a donnée, qu'un inſtant imperceptible. Ces animaux qui ne vivent que trois ou quatre heures, à ce que les Naturaliſtes nous aſſurent, jouiſſent d'une vie auſſi longue, & ont une ſcène d'action auſſi étendue que l'Homme, ſi on le conſidère relativement à tout l'Eſpace & à l'Eternité. Qui ſait quels ambitieux projets une Mite ne forme pas dans ſon empire d'un atôme de pouſſière, durant le cours d'une vie de quelques minutes ? Cette folie nous étonne, parce que nous vivons cinquante ou ſoixante ans. Que ſont donc nos vaſtes deſſeins aux yeux de la Divinité, qui remplit tous les ſiècles ?

Celui qui penſe de cette manière verra le Monde & ſes mépriſables grandeurs s'évanouir inſenſiblement ; & il n'en faut pas davantage pour nous plonger dans l'inaction, étouffer nos deſirs, & mettre fin à nos amitiés.

Mais il faut, malgré ces principes, que nous revenions à nous-mêmes, & que cédant aux impreſſions de nos intérêts & de nos paſſions,

nous cessions d'être Philosophes, pour devenir de simples Mortels. Pour moi, je ne rentre jamais avec tant de plaisir dans mon cœur, que quand je songe à vous, dont l'amitié m'autorise à avoir au moins quelque espèce de fierté.

Je suis, &c.



LETTRE XV,

DE POPE AU MÊME.

Janvier 30, 1713-14.

VOTRE Lettre m'a trouvé occupé à ma grande entreprife, à laquelle il faut que je me livre tout entier pendant quelque tems; je ne réferve pour mes plaifirs que quelques heures, que je paffe en entretiens muets avec vous, & avec d'autres Amis, à qui j'écris. Un auffi long fiége que celui de Troye, n'eft pas un point de vue fort amufant pour le Traducteur. A la vérité, les Fortifications des Grecs, en les examinant de plus près, m'ont paru moins formidables que je n'avois cru; & peu s'en faut que je ne foupçonne Homère d'avoir eu deffein de faciliter mon Ouvrage. Les Troupes auxiliaires, favoir, les Commentateurs & les Critiques, ne me font pas tout-à-fait auffi favorables. Ils s'enfoncent dans les retranchemens & dans les foffés qu'ils ont creufés, & voudroient m'obliger à les fuivre au milieu de la boue qu'ils ont entaffée; mais j'ai imaginé une méthode plus prompte & plus noble de venir au corps de la

Place, qui eſt d'employer ces Machines poétiques, qu'on appelle des aîles, & de voler pardeſſus leurs têtes. Pendant que je me trouve engagé dans la bataille, vous me ſemblez inquiet ſur mon ſalaire ; & vous craignez que mon ſort ne reſſemble à celui de tant de Généraux, d'abord victimes de l'envie, enſuite peut-être loués, & enfin laiſſés là. J'ai déjà éprouvé le premier de ces inconvéniens, qui accompagne toujours les entrepriſes mémorables. Les uns ont dit que je n'étois pas fort habile dans le Grec, qu'ils doivent eux-mêmes bien entendre, ou non ; s'ils ne l'entendent pas, ils ne ſauroient juger de mon habileté ; & s'ils l'entendent bien, il ne peuvent me condamner qu'après un examen préalable. Mais s'ils ſavent lire, avantage que certains Critiques poſſèdent, & que d'autres n'ont pas, ils ont devant les yeux quelques échantillons de ma Traduction d'Homère, qui ſont imprimés. La malice ne m'a point épargné ; les uns m'appellent Tory, à cauſe que j'ai été favoriſé, d'une manière diſtinguée, par les Chefs de ce Parti ; d'autres me traitent de Whig, parce que j'ai l'honneur d'être aimé de vous, de M. Congréve, de M. Craggs, & qu'en dernier lieu Mylord Hallifax s'eſt déclaré mon Mécène : une concluſion naturelle & dia-

métralement opposée à celle-là, que tout honnête Homme tireroit d'abord, c'est que quand on est bien avec tous les Partis, on ne doit en avoir offensé aucun. Ce misérable siècle est si fort aveuglé par l'esprit de Faction, tant en matières Politiques que Religieuses, que je commence à craindre que la plupart des Citoyens n'ayent assez de zèle pour corrompre, à force ouverte, le meilleur plan de Gouvernement, & assez de Foi pour manquer leur salut. Quant à moi, je souhaite de n'avoir jamais, ni plus de Foi, ni plus de zèle politique, que la Justice & la Charité n'en permettent; ce qu'il en faut précisément à un honnête Homme & à un Chrétien. Quoique ce soit un malheur pour moi d'être né Papiste dans un Pays où, de cinq Personnes, quatre trouveront que je le suis trop, ou trop peu, je me consolerai par l'avantage de souffrir pour ma Religion. Dieu m'est témoin que j'envie aussi peu à vos Protestans leurs charges, qu'à nos Prêtres leur charité, ou leur savoir. Je n'ambitionne rien que l'estime des Gens de bien, de quelque parti qu'ils soient.

Je suis, &c.



LETTRE XVI,

DE POPE AU MÊME.

Octobre 10, 1714.

J'AI appris par un de mes Amis, qui ne perd aucune occaſion de m'obliger, que vous avez eu dernièrement la bonté de parler de moi, d'une manière que je ne puis avoir méritée que par mon extrême conſidération pour vous. Puis-je me flatter que certaines inſinuations de Gens qui ne me veulent pas de bien, n'ont produit ſur vous aucun effet ? En vérité ce n'eſt ni à moi, ni à mes Ennemis, qu'il appartient de vous dire ſi je ſuis de vos Amis, ou non; mais, ſi vous voulez en croire les probabilités, conſidérez, je vous prie, que mon attachement pour vous ne peut qu'être déſintéreſſé. Pourquoi révoqueroit-on en doute l'affection de celui qui n'exige aucun ſervice de votre part ? Je ne demande aux Whigs que ce que j'ai obtenu des Torys, c'eſt-à-dire des procédés honnêtes ; car je n'ai pas aſſez d'orgueil pour être inſenſible à une marque de bienveillance, ni aſſez d'humilité pour ne pas oſer mépriſer fièrement tout

Homme qui me feroit une injuſtice. Ce n'eſt pas un mérite de n'avoir jamais manqué en rien au reſpect que je vous devois ; car, à dire vrai, tout le monde parle avantageuſement de vous ; & quand je n'en aurois pas envie, je ſerois bien obligé de tenir le même langage pour mon propre honneur. Quant à ce que vous auriez dit de moi quelque part, je ne croirai jamais que l'Auteur de Caton ait dit une choſe, & en ait penſé une autre. Pour vous prouver que je ſuis convaincu de votre ſincérité, je vous demande en grace de vouloir parcourir les deux premiers Livres de ma Traduction d'Homère, qui ſont entre les mains de Mylord Hallifax. Je ſais que tout Ouvrage que vous approuverez, ſera ſûrement goûté du Public : ainſi vous ne douterez pas que je ne compte fermement ſur votre bienveillance, puiſque je vous fournis l'occaſion de dire du mal de moi avec juſtice, & que je m'attends néanmoins que vous me communiquerez vos véritables ſentimens, tandis que vous ne ferez part aux autres, que de ceux qui me ſont le plus favorables.

J'ai encore une grace à vous demander, & qui me tient fort à cœur. Mon Libraire prépare une nouvelle Édition de mon *Eſſai ſur la Critique*,

dont vous parlez d'une manière si avantageuse dans la Feuille 253 de votre Spectateur. Ce que vous avancez d'ailleurs : « que j'ai mis dans cet » Essai quelques traits de malignité », est le seul endroit dont je souhaiterois la suppression, après que j'aurois retranché préalablement dans mon Poëme ce qui peut déplaire. Je vous prie donc de me l'indiquer ; & je vous promets d'effacer tout sans miséricorde. Puisque nous en sommes sur l'article des preuves de sincérité, qui ne peuvent qu'augmenter réciproquement, de part & d'autre, notre affection & notre estime, trouvez bon que je vous cite un passage du même Spectateur, où il y auroit quelque changement à faire. C'est celui où vous parlez d'une Remarque au sujet de ce que dit Homère de la prière de Sisyphe ; vous avancez qu'elle ne se trouve dans aucun Critique. Je l'ai pourtant rencontrée dans le Traité de Denys d'Halicarnasse, Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, qui s'étend fort au long sur cet endroit. Je pense que vous adoucirez un peu votre expression, quand vous verrez le passage, que vous devez nécessairement avoir lu, quoiqu'il vous soit depuis échappé de la mémoire. Je suis, avec la plus parfaite estime,

Votre, &c.

LETTRE XVII.

DE POPE A M.....,

Au sujet d'Addisson.

Juin 8, 1714.

JE répondrai, en peu de mots, à la question que vous me faites au sujet de Messieurs Addisson & Philips. Ce dernier, étant l'autre jour au Café de Button, a dit, si j'en dois croire de bons rapports, que j'avois formé une cabale avec le Docteur Swift, & quelques autres, pour écrire contre le Parti Whig, & en particulier pour détruire sa réputation, & celle de ses Amis Stécle & Addisson : mais ce M. Philips ne m'en a jamais parlé, quoique je me sois trouvé, presque tous les soirs, dans la même chambre avec lui. M. Addisson vint me voir le surlendemain du jour que Philips avoit tenu ce langage, & m'assura qu'il n'en croyoit rien ; qu'il espéroit que notre amitié n'en seroit point altérée, & qu'il me prioit de n'y plus penser. Mylord Hallifax m'a fait l'honneur de se mêler de cette affaire, en parlant à différentes Per-

ſonnes, pour arrêter le cours de ces mauvais bruits, qui auroient pu me faire un tort conſidérable. Cependant Philips a fait ſecrettement tout ſon poſſible, pour animer contre moi la Cotterie d'Hanovre ; & il garde l'argent des Souſcriptions, qui lui a été payé pour moi, en qualité de Secrétaire de cette Cotterie, qui lui a témoigné qu'elle n'étoit nullement ſatisfaite de ſon procédé : mais, dans les termes où j'en ſuis avec un tel Homme, je ne lui ai pas voulu demander cet argent ; & j'ai chargé un des Comédiens, ſes égaux, de le recevoir. Voilà tout ce qui a paru aux yeux du Public ; mais, par rapport aux raiſons ſecrettes de cette animoſité, c'eſt une comique hiſtoire, dont je vous ferai part à notre première entrevue (1). M. Congréve, & quelques autres, en ont bien ri ; & la plupart des Membres de la Cotterie d'Hanovre en ont pris occaſion de tourner leur Secrétaire en ridicule. C'eſt à cette conduite de Philips, que le Monde a l'obligation des Paſtorales de M. Gay. Cet ingénieux Ecrivain eſt fort votre ſerviteur, & auroit été charmé de profiter de votre obligeante invitation, s'il n'avoit pas dû

(1) Ces raiſons étoient la comparaiſon ironique entre ſes Paſtorales & celles de Philips, dans le *Guardian*.

accompagner Mylord Clarendon, en qualité de Secrétaire d'Ambaſſade, à Hanovre.

Je ſuis extrêmement touché du zèle & de l'amitié, dont j'ai reçu tant de preuves, & que vous conſerverez ſûrement pour la défenſe de votre Ami abſent, contre toutes les petites calomnies, auxquelles un Homme qui a quelque mérite & quelque génie, ſe trouve néceſſairement expoſé. Je ne me plaindrai jamais, tant que j'aurai de ſi généreux défenſeurs, & de ſi mépriſables Adverſaires. Puiſſent leur envie & leur malignité s'accroître, pour augmenter la gloire de ceux qu'ils voudroient noircir. Qu'ils diſent de moi tout ce qu'ils jugeront à propos, pourvu que vous me mettiez au nombre de vos plus fidèles, &c.



LETTRE XVIII.

M. JERVAS A POPE.

Au sujet d'Addisson.

Août 20, 1714.

J'AI une nouvelle à vous dire, qui me réjouit tellement, que je ne saurois différer de vous en faire part. Un mauvais plaisant vous tiendroit en haleine, & vous obligeroit de lire encore une vingtaine de lignes; mais je n'en ferai rien. Sachez donc que j'ai eu avec M. Addisson une conversation, que je voudrois que vous eussiez pu entendre derrière la boiserie, ou derrière quelque portrait de grandeur naturelle. Il m'assura qu'il avoit dessein d'employer non-seulement son crédit, mais aussi son art, pour vous rendre quelque service; il ne vouloit point parler de son art poétique, mais de son art à la Cour; & il conçoit qu'il ne peut se donner plus de relief qu'en s'intéressant pour vous, sur-tout depuis qu'on a affecté de répandre le bruit qu'il ne souhaitoit nullement que vous fussiez trop goûté en qualité de Poëte. Il proteste que ce ne sera point sa faute si la bonne

intelligence, & une ſincère amitié, ne règnent point à l'avenir entre vous, &c. Il craignoit, à ce qu'il avoue, que le Docteur Swift ne vous menât trop loin durant la chaleur de l'animoſité; mais à préſent tout eſt bien; & vous avez échappé à ce danger, même dans ſon opinion. J'ai promis en votre nom, comme un tendre & loyal Parrain, non que vous renonceriez au Diable & à toutes ſes œuvres, mais que vous feriez ravi de le retrouver votre Ami, ſans aucune vue d'intérêt, que le plaiſir d'être lié d'affection avec un Homme de ſon mérite.

J'ai achevé la tête d'Homère avec tout le ſoin qu'il m'a été poſſible; marquez-moi, ſi vous ſouhaitez, qu'elle ſoit ceinte de lauriers; quoique, ſuivant moi, l'effigie, en cas que je réuſſiſſe, inſpirera plus de reſpect, ſi l'on n'y ajoute rien d'étranger.

Si j'ai pu contribuer à produire une réconciliation ſincère entre M. Addiſſon & vous, je m'en glorifie en moi-même, comme d'un vrai ſervice que j'ai rendu à un Homme auſſi eſtimable que M. Pope.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIX.

RÉPONSE DE POPE.

Août 27, 1714.

J'ARRIVE d'Oxford, où je me suis très-bien diverti. Tout le monde est consterné de la mort de la Reine. Il n'y a point encore de Panégyriques prêts pour le Roi.

J'admire vos principes Whigs, lorsque vous voulez résister jusqu'au bout avec les Habitans de Barcelone : je joins mes vœux aux vôtres en leur faveur. Les Vers de M. Addisson sur la Liberté, dans sa Lettre d'Italie, seroient, à mon avis, une bonne formule de prière : « O Liberté, Déesse » qui brilles d'un éclat céleste ! &c. »

Ce que vous me marquez de la peine que vous avez prise pour opérer une réconciliation entre M. Addisson & moi, mérite de grands remercie-mens de ma part. Vous connoissez la manière avantageuse dont je pense sur son sujet, & quel plaisir je me suis toujours fait de parler de lui avec éloge. Vous n'ignorez pas, d'un autre côté, l'indigne procédé de M. Philips, qui a tâché de me rendre

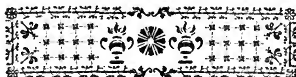
rendre suspect à un Homme que je considère autant. Mais comme, après tout, M. Addisson doit être Juge dans ce qui le regarde lui-même, & qu'il m'a paru n'avoir pas été un Juge tout-à-fait favorable à mon égard, je vous avoue que je n'en attends autre chose, que quelques marques de civilité, quelque ardemment que je souhaite son amitié; mais quant à des services plus importans qu'il seroit disposé à me rendre, j'aurois honte de les recevoir d'un Homme qui a assez mauvaise opinion de mes principes, pour me croire dévoué à un Parti, & de plus, jaloux de la réputation d'un autre en qualité de Poëte. Je laisse donc au tems le soin de le convaincre de la grossière imposture de ceux qui l'ont trompé, & de lui prouver que je suis incapable d'obscurcir la gloire d'un Homme que je me ferois un honneur de pouvoir imiter, & que, par cela même, je n'ai garde de me flatter. En un mot, M. Addisson peut compter en tout tems sur mon respect & sur mon amitié réelle, dès qu'il jugera à propos de me prendre pour ce que je suis.

Quant à ce qui s'est passé entre le Docteur Swift & moi, je ne vous en ai rien caché. Mes engagemens avec lui, au sujet de la Souscription pour Homère, exigent beaucoup de reconnoissance de

ma part. On doit me permettre de lui témoigner de la gratitude, de même qu'à tout autre qui m'obligera, de quelque Parti qu'il ſoit. Le Parti Tory ne m'a jamais refuſé cette permiſſion, qui, à ce que j'eſpère, me ſera auſſi accordée par le Parti Whig. Maudit ſoit le mot de Parti, que je viens d'employer juſqu'à trois fois! Faſſe le Ciel, que le préſent Règne mette fin à une odieuſe diſtinction, & qu'il n'y en ait plus d'autre à l'avenir, qu'entre un honnête Homme & un Fripon, entre un Fou & un Homme de ſens : ces deux eſpèces doivent toujours être ennemies; mais pour le reſte, je ſouhaite que tous mes Compatriotes ſoient comme vous & moi, croyent ce qui leur plaît, & ſoient Amis.

Je ſuis, &c.





LETTRES DE POPE ET DE DIFFÉRENTES PERSONNES,

DEPUIS L'AN 1711 JUSQU'A 1714.

LETTRE PREMIÈRE, DE POPE A M. J. C. ÉCUYER.

Juin 15, 1711.

JE vous envoye les remarques de Dennis sur mon Essai (1), dans lesquelles vous trouverez autant de traits d'une judicieuse critique, que d'une fine raillerie. Le peu d'observations que j'ai

(1) Essai sur la Critique.

mises à la marge, sont tout ce que le loisir d'une matinée m'a permis de faire uniquement pour vous ; car il n'y a qu'un moyen de bien répondre à un Censeur, tel que vous trouverez celui-ci vers la fin de son Livre ; & j'y aurai d'autant moins recours, qu'il nous apprend lui-même, dans sa Préface, qu'il est actuellement mal traité de la Fortune. C'est ce que j'ignorois ; si je l'avois su, son nom auroit été épargné dans l'Essai. Je ne conçois pas ce qui peut l'avoir irrité à ce point, ni m'imaginer comment ces trois Vers sont la satyre de sa personne, puisqu'ils le représentent seulement comme étant, en certaines occasions, un peu sujet à la colère (1). J'ai entendu parler de quelques Athlètes assez furieux, pour tomber eux-mêmes de la pesanteur du coup qu'ils vouloient porter à leur adversaire. Que si la rage de M. Dennis vient uniquement du zèle, qu'il a, pour empêcher de jeunes Poëtes sans expérience, de barbouiller du papier, c'est par ses Vers, & non

(1) « Appius s'enflamme à chaque mot que vous proférez ; il tressaillit, il tremble, il lance des regards menaçans, semblable à ces Tyrans hagards & farouches, tels qu'on en voit dans de vieilles Haute-lices ». *Essai sur la Critique.*

par ſa Proſe, qu'il doit nous inſpirer une crainte ſalutaire; car quand tous les préceptes du monde n'ont pas fait revenir un Pécheur à lui, ſa converſion eſt quelquefois l'ouvrage de quelque triſte exemple. Je dois cependant lui rendre juſtice; deux ou trois de ſes Remarques ſont fondées; & j'en profiterai en cas que je faſſe une ſeconde édition; j'aurai ſoin que mon Ennemi m'oblige en voulant m'offenſer. Vous m'aviez déjà objecté ce qu'il dit au bas de la page 20, de ſes Réflexions; & je l'aurois corrigé, ſi l'Imprimeur m'en avoit laiſſé le tems; j'avoue que c'eſt une ſottiſe dans l'expreſſion, quoique le ſens ſoit aſſez clair; les ſottiſes de M. Dennis ſont rarement dans l'expreſſion, mais généralement parlant dans le ſens.

Comptez que je ne lui ferai jamais la moindre réponſe, non-ſeulement à cauſe que vous me le conſeillez, mais auſſi parce que tout Livre qui ne peut pas ſe défendre lui-même devant le Public, ne ſauroit non plus être défendu par ſon Auteur. Si je me ſuis trompé en quelque choſe dans mon Eſſai, je proteſte ſincérement que je ne ſouhaite pas que tout le monde ſoit induit en erreur (ce qui ſeroit d'une conſéquence très-fâcheuſe) uniquement pour que je paruſſe avoir eu raiſon (ce qui n'importe guères.) Je ſerois le pre-

mier à me dédire pour l'avantage des autres, & pour mon honneur ; car je penſe que quand un Homme avoue qu'il s'eſt trompé, il ne fait que dire en d'autres termes, qu'il eſt plus ſavant qu'il n'étoit auparavant. Mais la publication du Livre de Dennis m'a procuré un avantage que je n'aurois point eu autrement ; elle a engagé pluſieurs Perſonnes d'eſprit & de ſens, à ſe mettre ouvertement au nombre de mes Défenſeurs & de mes Amis ; elle m'a prouvé ce dont j'avois douté juſqu'à préſent, ſavoir que le monde fait quelqu'attention à ce que j'écris ; car ſans cela, on ne ſe feroit pas ainſi attaqué à moi. J'ai lu quelque part, que chez les Romains, lorſqu'un de leurs Généraux paſſoit en triomphe dans les rues de Rome, les ſimples Soldats avoient le droit de le railler, & de lui faire des reproches, afin de le faire ſouvenir que, ſi ſes ſervices pris en gros étoient applaudis & récompenſés, il ne laiſſoit pas d'avoir bien des choſes ſur ſon compte propres à l'humilier.

Il paroît par tout ceci, que quiconque s'érige de nos jours en Bel eſprit, doit avoir la conſtance des premiers Chrétiens, & ſe préparer à ſouffrir le martyre pour la cauſe de ſon génie. Sûrement c'eſt ici la première fois qu'un Bel-Eſprit a été

attaqué pour sa Religion, comme vous verrez que je le suis très-vivement dans cet Écrit; & vous savez, Monsieur, combien j'ai été censuré d'un autre côté, par ceux de ma propre Religion (1). N'ai-je pas bien raison de m'écrier avec ce pauvre Homme dans Virgile,

Quid jam misero mihi denique restat?
Cui neque apud Danaos *usquam locus, & super ipsi*
Dardanidæ *infensi pœnas cum sanguine poscunt!*

Par bonheur pour moi, Monsieur, que vous êtes impartial; & vous savez que l'*Esprit n'est d'aucune Religion* (2).

La manière dont M. Dennis détache quelques expressions de l'endroit où elles se trouvent, peut servir à faire voir combien il est facile à un Homme qui veut vétiller, de donner à tout un nouveau sens, ou un nouveau contresens. Il est vrai que ses explications ne sont pas plus de violence au sens véritable, que celles de ces Censeurs qui ont

(1) Voyez la Lettre suivante.
(2) *For you well know that Wit's of no Religion.*

relevé les traits hétérodoxes de mon Ouvrage, comme ils les appellent.

Notre Ami l'Abbé n'eſt point de cette claſſe; il m'a dit avec une modeſtie mêlée de franchiſe & de candeur, ce que d'autres penſoient, & m'a montré qu'il étoit (comme il s'exprime très-bien) plutôt d'un nombre que d'un parti. La ſeule différence qu'il y a entre nous, relativement aux Moines, eſt qu'il croit que la plupart des Sciences ont fleuri parmi eux, & que je penſe qu'il n'y a qu'une ſorte de ſavoir qu'ils aient empêché de s'éteindre. Il s'imagine que ces mots : *Un ſecond Déluge détruiſit les connoiſſances*, s'entendront des connoiſſances en général; au lieu que, ſuivant moi, on ne les appliquera qu'aux Belles-Lettres, à la Critique, à la Poéſie, &c, qui ſont les ſeules Sciences dont il ſoit fait mention dans l'Eſſai. A la vérité, les Moines conſervèrent tout le ſavoir qui pouvoit exiſter vers le tems de Nicolas V; mais leurs ſucceſſeurs ſe plongèrent dans la plus profonde ignorance; de ſorte qu'Eraſme & Reuchlin ont eu toutes les peines du monde à les en retirer. J'ai la plus ſenſible obligation à l'Abbé, du zèle qu'il a témoigné en ma faveur, & de la bonté qu'il a eue de m'indiquer tout ce qu'il croyoit inexact.

D'ailleurs, l'eſtime dont il a honoré mon Ouvrage, dans le tems que ſes Frères en faiſoient l'objet de leurs déclamations, eſt à mes yeux un trait héroïque de généroſité & de candeur, dont je conſerverai une éternelle reconnoiſſance.

Je ſuis, &c.



LETTRE II,

DE POPE AU MÊME.

Juin 18, 1711.

Vous m'avez parlé, dans votre dernière Lettre, du zèle mal entendu de certaines Gens, qui paroiſſent auſſi charmés de perſuader aux Hommes qu'ils ſont dans l'erreur, que la plupart des Médecins le ſont, de trouver des malades ſur leſquels ils puiſſent excercer leur habileté, en les guériſſant radicalement d'une indiſpoſition imaginaire. La comparaiſon que j'ai employée dans mon Eſſai, & qu'on a tant blâmée,

L'Eſprit, comme la Foi, par chacun d'eux borné,
D'une petite Secte eſt le droit ſpécifique,
Et hors de-là comme hérétique,
Sans forme de Procès, tout le reſte eſt damné.

Cette comparaiſon, dis-je, finit à ce dernier Vers avec un point bien marqué, après le dernier mot & les Vers qui ſuivent :

Avares des faveurs que le Ciel nous diſpenſe,
Ils voudroient ſur un coin de ce vaſte Univers,

A qui leur préjugé donne la préférence,
Unir tous les rayons, tous les effets divers
De ce Soleil dont l'influence
Dans le Nord murit les Eſprits,
Non moins que vers le Sud ſon active puiſſance
Les rend ſublimes & fleuris.

Ces Vers, dis-je, ſe rapportent uniquement à l'Eſprit, déſigné par ces faveurs du Ciel & par ce Soleil. Car comment peut-on dire du Soleil de la Foi, qu'il mûrit les Eſprits, & les rend ſublimes vers le Sud ?

Lorſque j'ai dit: Ils voudroient ſur un coin, &c. Cet *Ils*, dans mon intention, étoit certainement relatif aux Critiques dont je venois de parler, qui ont une eſtime affectée pour certains Auteurs, au préjudice de tous les autres; & je ne ſoupçonnois pas que perſonne pût s'y méprendre. La comparaiſon même, s'ils veulent bien la lire une ſeconde fois, leur fera ſentir que le reproche de damner le reſte, ne regarde point particulièrement notre Egliſe, à moins que notre Egliſe ne ſoit, ſelon eux, une petite Secte. La précaution que j'ai eue de mettre *par chacun d'eux*, montre évidemment que c'eſt ici une réflexion générale contre tous ceux, quels qu'ils ſoient, qui donnent des bornes ſi étroites à la Miſéricorde Divine.

Je crains fort que ces Meſſieurs n'entendent pas

mieux la Grammaire que la Critique, & que, par amitié pour les Moines, ils ne veuillent peut-être les décharger du reproche d'ignorance pour le porter eux-mêmes.

Au reste, Monsieur, si en changeant un mot ou deux, je puis faire plaisir à quelqu'Homme qui a plus de foi que d'esprit, j'aurai cette complaisance, ne fût-ce que par un motif d'humanité; & pourvu que vous m'indiquiez précisément l'endroit critiqué, ce qui n'est pas facile à déterminer, j'ôterai ce petit caillou, qui est pour eux une pierre d'achoppement. En cas que ces bonnes gens, élevés peut être à ergoter dans les Ecoles où ils auront contracté une mauvaise humeur dont on ne se défait jamais, poussent le zèle jusqu'aux personnalités, je vous promets de ne rien faire ni dire, à quelque point que je sois provoqué, qu'un vrai Catholique voulût désavouer; car il y a des Gens qui ne peuvent ni offenser, ni obliger. Je me proposerai l'exemple d'Erasme, ce grand Homme & ce grand Saint, qui, noirci par la calomnie, n'en perdit point pour cela le calme de l'innocence, & l'esprit pacifique de la primitive Eglise (1). Je conseillerois

(1) Ceci n'est pas exactement vrai. Voyez les Réponses d'Érasme à Lée, Archevêque d'Yorck.

néanmoins à mes Adverſaires, de laiſſer ſes cendres en paix, & de ſouffrir ce que j'en ai dit, de peur que je ne ſois contraint de faire pour ſa réputation, ce que je n'aurois jamais entrepris pour la mienne propre; je veux dire de juſtifier ce Héros de notre Egliſe de tout ce qui lui a été imputé par la malice des ſiècles paſſés, & par l'ignorance du nôtre, dans une langue qui me fera entendre plus loin, que celle dont je me ſuis ſervi dans mon foible Eſſai ſur la Critique. Je ſouhaiterois qu'ils ſe contentaſſent de me trouver ſeul en défaut; je ſuis prêt à acquieſcer à leurs cenſures, bien ou mal fondées, tant que j'y ſerai ſeul intéreſſé. J'aime trop le repos du Genre-Humain, pour le troubler par de petites querelles au ſujet du petit problême de mes talens. Un peu d'humilité dans un Poëte ne peut lui faire de tort; & un peu de charité dans un Prêtre ne lui feroît certainement pas plus nuiſible; car comme Saint Auguſtin l'a très-bien dit : *Ubi caritas, ibi humilitas; ubi humilitas, ibi pax.*

Je ſuis, &c.



LETTRE III,

DE POPE AU MÊME.

Juillet 19, 1711.

L'INTÉRÊT généreux que vous prenez à ma réputation, & la bonté que vous avez de m'informer de toutes les cenfures que de Saints Vandales jugent à propos de prononcer contre moi, m'obligent à vous ouvrir mon cœur fur la matière en queftion, & à mettre l'état de la controverfe dans fon plus grand jour.

J'ai toujours cru que le fervice le plus effentiel qu'on pût rendre à notre Religion, étoit de témoigner ouvertement de l'horreur & du mépris pour tous les petits artifices & les fraudes pieufes dont elle a fi peu befoin, & qui ont fourni des armes fi redoutables contre elle à fes Ennemis.

Rien ne leur a donné plus de prife, que l'affertion cruelle de ceux qui prétendent, qu'à moins de profeffer la même Confeffion de foi qu'eux, on ne fauroit être fauvé; ils exceptent, à la vérité, l'ignorance invincible, mais en accompagnant cette ignorance de tant de reftrictions, qu'il fem-

ble que ces mots aient été inventés, plutôt pour que les Ecclésiastiques paruſſent lancer la foudre du Tout-puiſſant avec une eſpèce de retenue, que pour former une exception réelle à une damnation générale ; car outre qu'il y a dans notre Egliſe un fort petit nombre de vrais Fidèles, il faut avoir encore recours à une ſubdiviſion ; le Janſéniſte eſt damné par le Jéſuite, le Jéſuite par le Janſéniſte, le Scotiſte par le Thomiſte, & ainſi de ſuite.

J'avoue que l'on peut tomber dans des erreurs; mais je ne puis croire ces erreurs d'aſſez grande conſéquence, pour anéantir tout ſentiment de charité envers le Genre-humain : ſentiment précieux, qui eſt le grand lien par lequel Dieu nous a attachés les uns aux autres. C'eſt ce qui m'a fait profiter de l'occaſion de témoigner mon mépris pour une opinion auſſi révoltante, n'ignorant point qu'on l'impute ordinairement à ceux de ma Religion ; & je ne m'attendois pas qu'un mot dit en paſſant, cauſeroit du ſcandale ; il me paroiſſoit, au contraire, que cela devoit faire du bien dans des circonſtances, & chez un Peuple, où nous formons le petit nombre, & par conſéquent, où, entourés de quantité d'Accuſateurs, nous avons le plus beſoin d'apologie.

Par le même motif, je parlai de la ſuperſtition

de quelques fiècles qui fuivirent la deftruction de l'Empire Romain : vérité trop connue pour pouvoir être révoquée en doute, & qui ne fait rien contre nous, dont le culte n'a rien de fuperftitieux. Notre filence, fur de pareils articles, pourroit, en quelque forte, donner lieu à nos Adverfaires de croire que nous donnons dans les mêmes préjugés. Je conviens que tous les Gens de bon fens les rejettent ; mais cependant ils fe font une efpèce de fcrupule d'en parler, fans que j'en puiffe deviner la raifon ; nos Prêtres, même les plus corrompus, n'ont plus d'intérêt à les étouffer dans le fein du filence ; car comme les Sectes oppofées à la Religion Catholique l'emportent à préfent, il n'eft plus tems d'empêcher que notre Eglife ne foit diffamée : tout ce qui nous refte à faire, eft de nous juftifier d'être les Fauteurs de ce qu'on nous impute. C'eft ce qu'il eft affez difficile d'exécuter d'un air férieux : il faut rire avec nos Accufateurs, quand ils ont raifon ; ou, fi nous ne voulons pas rire avec eux, nous devons permettre qu'ils fe moquent de nous.

Pour revenir à l'article de mon Effai, vous avez obfervé, fans doute, que l'objection contre la comparaifon de la Foi & de l'Efprit, tomberoit

roit d'elle-même, si mes Adversaires avoient la candeur de comprendre, que ce que j'ai avancé ne peut regarder que les Critiques partiaux. Cette difficulté ayant été levée, par les seules règles de la Grammaire, on a attaqué le fond de la comparaison même. D'autres, qui ont senti que c'étoit une pure chicane, m'ont fait un crime d'avoir nommé la Superstition, comme si elle étoit Sœur de la Religion. Ensuite on a trouvé du venin dans l'endroit où je parle des Schismatiques. Un Homme d'un bon sens ordinaire auroit d'abord supposé que je me déclarois contre les Schismatiques, qui ont abandonné la vraie Foi par mépris pour l'intelligence de quelques Croyans; mais ces Croyans sont appellés Stupides; & parce que je dis que ces Schismatiques tiennent pour stupides quelques Croyans, les charitables Interprêtes de ma pensée prétendent que je taxe de stupidité tous les Croyans en général. J'entretenois l'autre jour M. *** de ces objections; & j'en reçus pour réponse, que je n'avois rien dit qu'un Catholique fût obligé de désavouer: or, son défaut, s'il en a un, n'est sûrement pas le défaut de zèle. Il me dit une chose qui me frappa; savoir, que quand une certaine classe de Gens est piquée d'une vérité odieuse à ses yeux, elle s'en

venge, en attaquant d'une manière indirecte la réputation de celui qui l'a vengée, sans dire un mot du sujet réel de sa colère : ce qui les irrite, ajoute-t-il, est qu'Erasme, que leur cabale a opprimé & persécuté, ait été, dans la suite, loué hautement par quelqu'un de leur propre Communion, qui a cru devoir un témoignage honorable à un Mort que personne n'a intérêt de flatter, & auquel tout le Monde ne rend point justice. D'autres, comme vous savez, ont été fâchés que j'aie donné des éloges à M. Walsh, qui n'ayant jamais refusé à un Homme de mérite, de quelque parti qu'il fût, les louanges qui lui étoient dues, a sûrement le même droit aux louanges de tous les autres, malgré toute différence d'intérêts ou de sentimens. Fasse le Ciel que je me rende toujours coupable d'une pareille liberté, & ne perde jamais de vue cette espèce de principes latitudinaires, qui nous inspirent la hardiesse de parler avantageusement de ceux que l'Envie poursuit dans le tombeau! Comme je suis résolu de n'en agir que de la sorte avec mes Amis vivans dans leur absence, & même à cause qu'ils sont absens, je tiendrai, à plus forte raison, la même conduite à l'égard des Morts, dont l'absence est éternelle; & je m'y croirai d'autant plus obligé,

que je n'ai aucun retour à en attendre. Vous voyez donc, Monfieur, que ma confcience me fait perfifter dans ce que j'ai écrit; cependant, par amitié, je changerai ce que vous trouverez à propos, en cas qu'il y ait une feconde édition. Mais il n'y a aucune apparence à cela, le Libraire Tonfon m'ayant dit qu'il avoit tiré mille exemplaires de mon Effai; ce qui eft beaucoup trop, vu le goût rêgnant de notre fiècle. Vous me reconnoîtrez toujours pour un vrai Troyen dans ma foi & mon amitié; & j'efpère conferver ces fentimens jufqu'à la mort.

Je fuis, &c.



M 2

LETTRE IV,

DE POPE A MYLORD LANSDOWN.

Binfield, Janvier 10, 1712.

JE vous remercie très-humblement d'avoir donné à mon Poëme de la Forêt de Windſor ſon plus grand ornement, en permettant que le frontiſpice ſoit décoré de votre nom. C'eſt quelque choſe, ſans doute, quand un Homme d'un vrai mérite veut bien qu'on ait l'honneur de tracer ſon portrait du mieux qu'on pourra; mais c'en eſt une autre, quand on en barbouille un au hazard, & qu'on perſuade au premier Narciſſe qu'on trouve en ſon chemin, que la Pièce lui reſſemble; ce qui eſt tous les jours le cas de mes Confrères les Auteurs. Cependant, Mylord, cet honneur ne m'a pas inſpiré plus d'orgueil, que votre gloire & votre rang ne vous en inſpirent à vous-même; mais il me donne beaucoup de plaiſir; ce qui vaut bien mieux que beaucoup d'orgueil. La Dédicace m'auroit un peu embarraſſé, ſi je n'avois pas eu ce rare avantage, qu'au lieu que d'autres s'offenſent quand

on leur rend ſimplement juſtice, vous auriez été mécontent ſi j'avois pouſſé l'éloge juſques-là: ainſi je ſuis en droit de vous faire autant de tort dans mon Epître Dédicatoire, que vous vous en faites à vous-même dans votre opinion. Je ſuis aſſez vain pour m'imaginer vous avoir fait une grace en épargnant votre modeſtie; & vous me devez ſûrement quelque retour, pour avoir porté préjudice à la vérité, de peur de vous déplaire. Je vous ſupplie de me payer votre dette, en corrigeant librement ce Poëme, qui n'aura guères d'autres beautés, que celles que vous y aurez miſes. Je ſuis dans le cas d'un Barbouilleur qui tireroit le portrait du Chevalier Kneller: quelques coups de pinceau, de la façon de celui-ci, en feroient une très-jolie pièce. Je me flatterois alors qu'au bout d'un grand nombre d'années, le monde liroit, conjointement avec votre nom, celui de votre, &c.



LETTRE V.

DE M. J. C. A POPE.

JE ſuis charmé, pour l'amour de la Veuve, & pour la réputation du Défunt, que le reſte des Pièces de Betterton ſoit tombé entre des mains qui feront enſorte qu'il en reviendra de l'honneur au dernier, & du profit à l'autre (1). J'ai connu ce pauvre Homme, avec qui j'ai eu, de tems en tems, quelques entretiens particuliers. Je gémiſſois que la médiocrité de ſa fortune l'obligeât à jouer, ſur-tout vers la fin de ſa vie, un rôle qui lui étoit tout-à-fait étranger, dans le tems qu'il auroit pu en faire un autre, avantageux pour lui-même & pour ſon Prochain. J'eſpère que votre ſanté vous aura permis d'exécuter la réſolution que vous aviez priſe de nous donner une imitation de Pollion ; je compte que ce ſera un Ou-

(1) Traduction de quelques Contes de Chaucer, des Prologues, &c, qui ont été imprimés dans un Recueil, avec quelques Ouvrages de Pope, en 2 vol. *in*-12. chez B. Lintot.

vrage doublement divin; & je languis de le voir. Des ſujets ſacrés, bien traités, l'emportent ſur les profanes.

Mais où la Boucle reſte-t-elle ſuspendue? quoique je ſache, que plutôt que de donner priſe à quelques ſoupçons contre la bonté de votre caractère, vous aimeriez mieux ſupprimer un des plus excellens Poëmes. Je n'en entends plus parler. Paroîtra-t-il dans le Recueil de Lintot ou non? Il y a déjà quelque tems que j'ai écrit à Mylord Perth au ſujet de cette Boucle; mais je n'ai pas encore reçu de réponſe; & j'ignore quand il pourra être de retour à Londres. Depuis notre dernière entrevue, j'ai été en commerce de Lettres avec Madame W***. J'eſpère qu'elle eſt actuellement avec ſa Tante, & que ce que j'ai écrit à cette Dame, dans les termes les plus preſſans, a facilité cette réunion. J'envoyai d'abord la réponſe obligeante qu'elle m'a faite, à la Perſonne qui devoit s'y intéreſſer le plus; & dès que j'apprendrai que Madame W*** eſt avec Mylady, je ne manquerai pas d'écrire à cette dernière, pour obtenir la ſeule grace qui, ſelon moi, eſt capable de ſatisfaire ſa Nièce.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

RÉPONSE DE POPE.

Mai 28, 1712.

CE n'eſt pas ſeulement le plaiſir que je goûte dans votre commerce, qui me fait répondre ſi promptement à votre obligeante Lettre ; mais je crains encore que l'intention généreuſe, où vous êtes d'écrire à Mylady A***, touchant l'affaire de Madame B***, ne devienne inutile par le peu de ſéjour de cette derniere chez ſa Tante. Elle partit le 25, avec ce mêlange d'eſpoir & d'inquiétude qu'on éprouve ordinairement quand on entre dans des Pays inconnus, ou à demi-découverts, ſans être, en aucune manière, inſtruit des diſpoſitions des Habitans, & du traitement qu'on pourra en recevoir. Les Malheureux ne doivent point être laiſſés ſeuls ; cependant nous voyons que, généralement parlant, le Monde ſemble ſe donner le mot pour les abandonner ; au lieu que le Genre-humain, s'il étoit plus ſage, devroit impoſer,

comme une loi sacrée, à ceux qui sont dans la prospérité, de consoler les affligés, & outre cela de les divertir. C'est pourquoi je ne saurois excuser la conduite que quelques-uns des mes proches Parens ont tenue en dernier lieu à l'égard de cette Dame; conduite dont je suis si indigné, que je les regarde comme n'étant plus mes Parens depuis deux mois. L'accord des sentimens, dans nos ames, est certainement un lien plus étroit que celui du sang qui coule dans nos veines; & je suis fier de la conformité qui règne entre nos manières de penser à ce sujet. Je vous avoue ingénuement que, de toutes les marques d'amitié que j'ai reçues de vous jusqu'à présent, aucune ne m'a si fort touché, que la compassion généreuse que vous avez eue pour cette Dame infortunée. Je crains de vous dire à quel point je vous estime : les Flatteurs se sont emparés du style qui appartenoit autrefois à des Amis; &, à cet égard, il ne reste presque plus aucun indice qui distingue un Homme sincère d'un vil Adulateur; de sorte qu'ils ne diffèrent, pour ainsi dire, que comme de gros dogues diffèrent des épagneuls; le premier s'annonce par une fidélité sombre & muette; & l'autre caresse assez également tout le monde. Ne cesserez-

vous jamais de louer mes Vers ? En vérité, Monſieur, je n'en ſuis déjà moi-même que trop amoureux. Ne m'expoſez plus, je vous prie, au danger de concevoir de la vanité. Et quel ſuffrage pourroit m'en inſpirer davantage que le vôtre ?

Je ſuis, &c.



LETTRE VII.

DE POPE A M. J. C.

Décembre 5, 1712.

A LA FIN vous m'avez accordé la grace que je vous avois tant de fois demandée, en me communiquant vos remarques fur plufieurs inexactitudes qui fe trouvent dans mes Lettres. En les relifant, j'y ai trouvé bien des chofes dont j'aurois rougi, fi je ne fentois pas qu'il vaut mieux fe corriger que paroître habile ; je ne puis jamais vous remercier affez de votre franchife, qui me charme d'autant plus, qu'aucun de mes autres Amis ne m'en a donné un exemple auffi frappant. Vous avez marqué plus de tendreffe pour l'embryon d'un autre, que pour les leurs propres ; car vous avez confervé tous mes avortons. Puifque vous en ufez fi noblement, je n'oferai plus vous écrire fans y bien penfer, de peur que mes mauvaifes œuvres ne s'élevent de nouveau en jugement contre moi ; cependant, convaincu d'ailleurs de votre extrême indulgence pour mes penfées les plus communes, j'aurois plus de con-

fiance & moins de crainte. La revue de ces Lettres a été une sorte d'examen de conscience pour moi, tant j'y ai fidèlement représenté l'état successif de mon ame. Mais je trouve que celles qui étoient destinées à peindre mon amitié, en donnent des images aussi imparfaites, que celles que les petits paysages en noir & en blanc nous donnent d'un beau Pays, dont ils ne représentent qu'une petite partie; & cette partie encore n'a ni cette vie, ni cet éclat, qui sont une des beautés de la Nature. Je me suis apperçu que plus je m'efforçois de vous bien faire connoître toute l'étendue de mon affection & de mon estime, plus je faisois tort à mes sentimens; c'est ainsi que les loupes qu'on emploie pour rendre un objet plus frappant, en affoiblissent au contraire l'image. Comme néanmoins, lorsqu'on a préalablement une parfaite idée d'une chose, les moindres traces suffisent pour la rappeller à l'esprit, qui la considère encore avec satisfaction; j'espère de même que la connoissance que vous avez de mon estime pour vous, est le motif qui vous fait souffrir mes Lettres.

Elles ne pourront guères servir à l'objet en question; je ferois mieux, à ce qu'il me semble, de voler un Homme plus riche que moi, & de

piller vos Lettres, que j'ai gardées plus ſoigneuſement que je n'aurois fait des Lettres-Patentes, puiſqu'elles me ſont plus glorieuſes que des titres d'honneur : vous avez lieu de craindre un pareil procédé de ma part, ſi ce que certaines Gens diſent de moi eſt vrai, que je ſuis un grand Emprunteur. J'ai eu néanmoins, juſqu'ici, le bonheur qu'aucun de mes Créanciers ne m'a inquiété ; & ceux qui forment cette accuſation, n'ayant jamais rien prêté à perſonne, ne ſont point en droit de ſe plaindre. Hélas ! tout le Monde convient que leurs Ouvrages ne ſont que trop à eux. Il a plu à d'autres de dire que mes Vers ont été corrigés par mes Amis ; je jurerois que les leurs ne l'ont été par perſonne ; &, pour ce qui eſt des miens, s'ils n'ont pas été corrigés, ce n'eſt point ma faute. J'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour obtenir cette faveur. Je vous dis ceci en confidence, ne voulant pas ôter aux Zoïles le plaiſir de m'en faire un crime.

Je ſuis, &c.



LETTRE VIII,

DE MYLORD LANSDOWN A POPE.

Octobre 21, 1713.

JE ſuis plus content que je ne puis le dire, du deſſein que vous avez de traduire Homère. Les Eſſais que vous avez déjà faits & publiés ſur quelques endroits de ce Poëte, prouvent que l'entrepriſe n'eſt point au-deſſus de vos forces : ainſi vous pouvez compter ſur tous les ſervices que je ſuis en état de vous rendre pour l'avancement de cet Ouvrage, & en toute autre occaſion, où je pourrai vous être utile.

J'eſpère que M. Strafford, en faveur duquel vous vous intéreſſez, éprouve déjà les effets de la bonté de la Reine. J'ai appris, la veille de mon départ, que Sa Majeſté lui avoit non-ſeulement accordé ſon pardon, mais qu'elle avoit auſſi ordonné qu'on dreſſât un Acte pour annuller ſa proſcription.

Je ſuis, &c.



LETTRE IX,

DE POPE

AU GÉNÉRAL ANTOINE HAMILTON (1),

*Sur sa Traduction en Vers François de l'*Essai sur la Critique.

Octobre 10, 1713.

SI je pouvois vous exprimer, ou bien (pour me servir d'un mot que je vous prie de me passer) si je pouvois vous traduire les sentimens de mon cœur aussi bien que vous traduisez les pensées de mon esprit dans votre excellente Traduction de mon Essai, vous connoîtriez, dans cette Lettre, non-seulement le meilleur Écrivain du monde, mais (ce que j'ambitionne davantage) le plus reconnoissant de vos Serviteurs. C'est un bonheur bien rare, que celui de recevoir de grands honneurs, & en même tems de grandes connoissances. Je vous ai cette double obligation, puisqu'en in-

(1) Auteur des Mémoires du Comte de Grammont, & de quelques autres Pièces charmantes.

terprétant mes penſées aux autres, vous m'apprenez à moi-même à mieux entendre mon propre Ouvrage; ſi cependant je puis encore appeller mien ce qui vous appartient plus qu'à moi. Car, vos Vers ne ſont pas plus une Traduction des miens, que les Vers de Virgile, une Traduction de ceux d'Homère. Pour les vôtres, comme ceux de Virgile, ils ſont à la fois une imitation fidelle, & un commentaire admirable.

En m'habillant à la Françoiſe, non-ſeulement vous m'avez paré; mais vous avez de plus corrigé la taille; & ſi ma figure eſt à préſent de miſe, je vous en ai l'obligation. Vous m'avez naturaliſé François; & la France eſt renommée pour faire de toute ſorte de Gens, des Cavaliers accomplis. Graces à vos bons ſoins, me voilà beaucoup meilleur à mon retour, qu'à mon départ; la plupart des jeunes Voyageurs n'en pourroient pas dire autant.

Je ſouhaiterois fort que le Parlement prochain fît un Traité de commerce pour les traductions; nous y gagnerions ſûrement; & nous nous dédommagerions, en quelque ſorte, par là des pertes que nous avons faites pendant la guerre. Nous pourrions même exiger la démolition des Œuvres de Boileau. La France n'aura pas ſujet de ſe

ſe plaindre, tant qu'elle poſſédera un Écrivain tel que vous. Je vous aſſure qu'à tout prendre, quand je conſidère en quels termes me voilà avec nos Voiſins, je me ſens auſſi fier que le doivent être nos Miniſtres; j'ai même deſſein, comme eux, de publier au plutôt les avantages qui m'en reviennent; car je ne ſaurois réſiſter à la tentation de faire imprimer ici votre excellente Traduction (1); & ſi vous voulez bien pouſſer la complaiſance juſqu'à permettre qu'elle paroiſſe ſous votre nom, vous m'accorderez la ſeule grace par où vous puiſſiez ajouter à l'honneur que vous m'avez déjà fait.

Je ſuis, &c.

(1) C'eſt ce qui n'a jamais été fait: les deux autres Verſions qui ont paru, ſont, l'une de M. Roberton, l'autre de l'Abbé Du-Reſnel.



LETTRE X,

DE POPE A M....

Juillet 13, 1714.

VOUS parlez bien du détail que je vous ai donné, il y a quelque tems, des impertinences que Philips a dites sur mon compte (1); mais il ne paroît par aucun endroit de votre Lettre, que vous ayez reçu une longue Épître que je vous ai envoyée il y a environ quinze jours. Elle étoit principalement destinée à vous remercier de la dernière faveur que j'ai reçue de vous; & c'est peut-être à cause de cela même, que vous n'en dites rien. Je vous y exposois au long l'état de mes affaires temporelles; & je vais à présent vous dire un mot de mon état spirituel. J'y suis engagé par la promesse que vous me faites, à la fin de votre Lettre, de prier pour moi. Votre procédé, Monsieur, est contraire à celui de la plupart des autres Amis, qui ne parlent jamais de prier pour

(1) Voyez la Lettre à M.... page 155 de ce Volume.

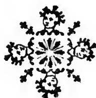
un Homme, auquel ils viennent de rendre ſervice; ils ne veulent prier que quand ils ont intention de n'en rendre aucun. Je ſuis frappé de ce que vous me dites de la vanité des Sciences Humaines; & j'en ſuis de jour en jour plus convaincu: il y a déjà quelques années que je les regarde toutes à-peu-près comme des amuſemens; en faire la dernière fin de nos pourſuites, c'eſt une pauvre ambition, qui nous trompera, peut-être dès à préſent, & à coup ſûr dans la ſuite. Toute la réputation qu'elles peuvent procurer, ne vaut pas les peines qu'elles coutent, & le tems qu'il faut leur ſacrifier. Si vous venez à bout de vous diſtinguer par vos connoiſſances, tous ceux qui vous portent envie vous nuiront; & de tous ceux qui vous admirent, il y en aura bien peu qui vous faſſent du bien. Les Écrivains peu heureux ſont vos ennemis déclarés; & ceux qui ont plus de ſuccès, vos Adverſaires cachés; car l'idée de ſupériorité ne choque pas plus les uns, que celle d'égalité déplaît aux autres; & tout bien compté, après une application conſtante de toute la vie, il faut en revenir à ceci, qu'on n'a rien fait pour ſoi-même, & qu'avec un peu plus ou un peu moins d'induſtrie, on auroit pu s'acquérir une ſatisfaction que les louanges ne ſauroient donner,

ni la vanité ſentir, & une gloire qui ſera notre bonheur pendant l'Eternité, quoiqu'on ne l'obtienne qu'après la mort comme la réputation. Ce ſont-là, Monſieur, mes vrais ſentimens lorſqu'il m'arrive de penſer; car la plupart des choſes qui nous paſſent par la tête, ne méritent pas le nom de penſée; ce ne ſont que des ſonges plus marqués des impreſſions que reçoit notre imagination. Nos plans de Gouvernement, nos ſyſtêmes de Philoſophie, nos monts d'or Poëtiques, ne ſont que des viſions qui ſe préſentent à nous plus vivement & plus ſouvent, à meſure que nous ſommes plus enveloppés des ténèbres & des fumées de la vanité humaine.

La même choſe qui diſpoſe les Vieillards à bien vouloir quitter le Monde, m'inſpire de la réſignation à renoncer aux charmes de la Poéſie; je veux dire la fatigue & l'ennui d'une longue habitude. Homère ſera mon Médecin à cet égard; quinze mille Vers valent bien quatre-vingts ans pour rendre un Poëte âgé; & j'aurois honte de reſſembler à certains Chevaux qui, juſqu'à la fin de leur vie, remuent toujours leurs ſonnettes en parcourant le même chemin; je laiſſe les miennes à tout ſot animal qui en ſera ambitieux. C'eſt faire une triſte figure aux yeux de la Raiſon, que de

paſſer tout ſon tems à meſurer des ſyllabes, & à accoupler des rimes, au lieu d'améliorer ſon ame & de s'aſſurer une heureuſe immortalité. Si j'étois dans d'autres idées, je ſerois indigne du peu de talens que Dieu m'a accordés, auſſi bien que de l'amitié d'un Homme tel que vous.

Votre, &c.



N 3

LETTRE XI,

DE POPE AU MÊME.

Juillet 25, 1714.

LE ſilence que j'ai gardé avec vous coûte infiniment à mon cœur ; tout mon tems & mes yeux ont été entièrement conſacrés à Homère ; & c'eſt-là ma ſeule excuſe, quoique je craigne de ne l'imiter que d'une manière, c'eſt-à-dire, en devenant aveugle comme lui. Je ſuis continuellement tourmenté de maux de tête ; & depuis que je me trouve ici, j'ai à peine paſſé agréablement une heure, excepté lorſque j'ai lu votre Lettre. Je deſire très-ſincèrement que vous penſiez qu'aucun Homme au monde ne connoît mieux le prix de votre amitié, que celui qui n'a preſqu'aucun autre mérite pour ſe faire valoir, que ſon eſtime pour vous. Il faut cependant vous dire ingénuement à quoi vous vous expoſez en vous déclarant mon Ami ; quelques Torys vous prendront pour un Whig, & quelques Whigs pour un Tory, tandis que divers Proteſtans vous appelleront Catholique, & que divers Catholiques vous accuſeront d'héréſie.

Je vois par une fâcheuse expérience, que nous vivons dans un siècle où la modération est un crime, & où il n'est pas permis à un Homme d'être juste envers tous les Hommes. Je ne renoncerai pourtant point pour cela à la justice, ni à la modération. Voici mon plan en deux mots. Si vous approuvez mes sentimens sur la Religion, je souffrirai tout ce que les Tartuffes pourront dire. Si M. Congrève approuve mes Vers, je me moquerai des critiques de Dennis, & de mille autres de sa force. Si les meilleurs & les plus honnêtes Gens de chaque Parti ne me croyent pas méchant, je me résigne patiemment à tous les outrages que les Violens de tous les Partis peuvent me faire essuyer.

Je dois m'attendre à cent attaques différentes, dès que mon Homère paroîtra. Quiconque, dans ce siècle, se pique d'en savoir un peu plus que ses Confrères, n'a qu'à s'armer de la fermeté d'un Confesseur, & se préparer aux persécutions. C'est sûrement une chose déplorable, que dès que quelqu'un entreprend de se distinguer, ou de faire du bien aux autres par ses études, il se voit d'abord traité en Ennemi public, au lieu d'être tenu pour un Ami commun; & on l'attaque avec autant de fureur que s'il avoit dessein de renverser l'Etat, ou

de ruiner la fortune de tous les Particuliers. J'ofe affurer qu'aucun Homme ne s'eft jamais fait un grand nom en qualité d'Auteur, que par une réfolution obftinée de nager contre le torrent; de forte que fi le monde a retiré quelqu'avantage du travail des Savans, c'eft malgré lui; car quand ils donnent leurs premiers Effais, le préjugé eft contre eux, parce qu'ils n'ont encore rien fait; & quand ils commencent à obtenir quelqu'eftime, plufieurs Ecrivains, moins heureux, leur jurent une haine éternelle, fans qu'il leur arrive jamais de violer ce ferment. En un mot, on peut dire des meilleurs Auteurs, qu'ils payent une terrible amende pour expier leur réputation, & que la plus vile partie du Genre-Humain leur impofe cette amende de la manière, & dans le tems qu'elle juge à propos.

Je fuis, &c.



LETTRE XII,

DE POPE A M. JERVAS.

Si vous me demandez à quoi je m'occupe, je vous dirai que c'eſt à faire revivre les Anciens des premiers ſiècles aux yeux de mes Contemporains, tandis que vous employez vos veilles à faire paſſer vos Contemporains à la Poſtérité. Je copie le grand Maître dans un Art, avec autant de zèle, que les Peintres vous copieront quelque jour dans un autre.

C'eſt ainſi que je commencerois ma Lettre, ſi c'étoit une Épître dédicatoire que je vous adreſſaſſe; mais comme c'eſt une Lettre d'amitié, vous n'y trouverez aucune autre louange, que celle dont la vérité eſt connue de tout le monde, je parle de tous les témoignages d'affection que j'ai reçus de vous. Je me trouve dans une ſituation, où je ne puis que vous faire des remerciemens, ou vous parler de choſes générales. Le premier de ces partis vous déplairoit, quand même je ne dirois que la moitié de ce que je dois; il ne me reſte donc que l'autre à prendre. Mais à cet égard même que pouvez-vous attendre d'un Homme qui n'a point parlé depuis cinq jours, & qui éloigne

ses pensées, autant qu'il lui est possible, des Coutumes & des Mœurs du monde actuel, pour se perdre dans les siècles passés ? Quand il s'agit d'aller à l'Eglise, je songe aux Sacrifices & aux Libations ; quand je vois le Ministre, je m'adresse à lui comme à Chrysès, Prêtre d'Apollon ; & au lieu de l'Oraison Dominicale, je dis,

Dieu de l'Arc argenté, &c.

Tandis que vous prenez des mesures pour assurer la Succession Protestante, je médite sur les moyens dont Ménélas devroit se servir pour recouvrer Hélene, & terminer promptement la guerre de Troye. Je ne demande jamais si la Reine se porte bien ou non; mais je souhaite de tout mon cœur d'en être aux funérailles d'Hector. La santé de mes Amis est la seule chose qui m'intéresse dans ce monde. Je m'informe encore si Dennis critique toujours ; si quelqu'un s'avisera de lui répondre à mon défaut ; & si Lintot n'a pas fait banqueroute.

Je suis, &c.



LETTRE XIII.

DE POPE AU MÊME.

Août 16, 1714.

JE vous remercie de tous vos bons offices, qui ſont ſans nombre. Homère avance ſi vîte, qu'il eſt preſque tems de ſonger aux ornemens avec leſquels il doit paroître ; on verra, comme dans les Auteurs à la mode, ſon effigie, des lauriers, & de mauvais Vers. J'éprouve actuellement tout le pouvoir de la Poéſie ; elle m'enchante au point, que je vois à peine ce qui ſe paſſe ſous mes yeux ; & je n'entends rien de ce qui ſe dit autour de moi. Faire ce métier comme il faut, c'eſt oublier Père & Mère, & s'y attacher uniquement. Ma rêverie a été ſi profonde, que je n'ai preſque pas eu le tems de m'appercevoir que votre Compagnie me manquoit. Un inſtant avant de m'endormir, je penſe à vous ; puis le ſommeil vient, & n'offre à mon imagination que Troye réduite en cendre, ou Briſéis recouvrée.

Notre amitié durera apparemment plus longtems que la plupart des autres, à cauſe qu'elle eſt

ordinairement aisée. Nous ne nous demandons pas grand chose ; c'est à d'autres qu'il appartient d'exaucer les vœux de notre vanité. On ne saura point, de ma part, quel Artiste vous êtes, & vous ne direz pas quel Poëte je suis ; mais c'est de la voix publique que nous espérons pieusement d'entendre ces choses. Nos travaux, si nous en avons, occupent notre loisir ; & c'est principalement quand nous n'avons rien à faire, que notre cœur se rappelle ce qu'il aime. Les sentimens d'amitié qui nous unissent, ne ressemblent pas mal à ceux de deux Époux modérés, qui sont rarement assez foux l'un de l'autre pour suspendre le train des affaires, ou assez languissans pour ne pas se retrouver le soir avec plaisir. En conséquence, leur affection dure long-tems, à cause qu'ils n'attendent pas trop de la Nature humaine; au lieu qu'une amitié romanesque, telle qu'un violent amour, commence par des inquiétudes, dégénère après cela en jalousie, & aboutit à des querelles. J'ai assez vécu pour voir les rapides progrès, le changement soudain, & la brusque catastrophe de trois ou quatre de ces énormes amitiés ; & je suis parfaitement convaincu de la vérité d'une maxime que nous avons un jour approuvée, c'est que rien n'empêche davantage

ceux qui vivent enſemble de s'accorder long-tems, que la vanité. Chacun inſiſte en ſecret ſur ce qu'il croit appartenir à la dignité de ſon mérite, & s'attend au degré de déférence & de reſpect qui répond à l'extravagante échelle qu'il s'eſt faite. Mais comme cette échelle & ſes diviſions, ne ſont connues que de lui ſeul, les autres n'en ſauroient faire uſage, & ne manquent pas de déplaire.

Je ſuis, &c.



LETTRE XIV.

DE POPE AU COMTE DE HALLIFAX.

Décembre 8, 1714.

MYLORD,

JE vous ſuis obligé, non-ſeulement des graces que j'ai reçues de vous, mais auſſi de celles que vous me deſtinez. Je ne me défie, ni de votre bonne volonté, ni de votre mémoire, quand il s'agit de faire du bien; & ſi jamais je vous incommode, ce ne ſera point par des empreſſemens, mais par ma reconnoiſſance. Votre Grandeur peut me faire vivre avec agrément en Ville, ou ſatisfait à la Campagne; ce qui eſt réellement toute la différence que je trouve entre une grande fortune & une condition médiocre. C'eſt un grand trait de générosité, de vouloir me mettre à mon aiſe pour tout le reſte de ma vie, uniquement parce que j'ai eu le bonheur de vous amuſer pendant quelques heures; mais ſi vous me permettiez d'ajouter que c'eſt parce que vous ne me croyez pas l'ennemi de ma Patrie, cette raiſon de m'obliger paroîtroit encore meilleure.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV (1).

DU DOCTEUR PARNELL A POPE.

J'AI dessein de vous écrire une longue Lettre; ce qui seroit un grand plaisir pour moi, si chaque ligne ne me rappelloit que je suis loin de vous. Je m'imagine que si nous étions ensemble, je vous aiderois à regarder avec mépris toutes les impertinentes critiques que vous avez essuyées depuis quelque tems. Et que pouvez-vous attendre autre chose de l'ignorance, de l'envie, ou du caractère jaloux des Poëtes que vous effacez? Je connois assez le Genre-Humain, pour assurer que l'Ambition, qui ne sauroit atteindre son but, se lasse non-seulement, mais aussi s'irrite de l'inutilité de ses travaux; après quoi il ne lui reste plus d'autre ressource, que celle de décrier les talens qu'on n'a pas, & de condamner en soupirant un degré de perfection trop élevé, pour pouvoir y parvenir.

J'ai achevé mon Zoïle ce Printems, & l'ai

(1) Cette Lettre & les trois Extraits suivans, concernant la Traduction du premier Livre de l'Iliade, par M. Addisson, ne se trouvent pas dans la première Édition que M. Pope a publiée.

laissé en Ville. Je vous l'aurois déjà envoyé ; mais ayant voulu attendre mon retour, j'ai trouvé en arrivant que votre Livre paroissoit déjà ; ainsi ma Pièce est devenue inutile. Cependant, si vous la desirez, vous n'avez qu'un mot à dire.

J'ai vu ici le premier Livre d'Homère (1), qui a été publié dans un tems, où l'on ne pouvoit avoir d'autre dessein que de l'opposer au vôtre. Je pense que vous devez de sincères actions de graces à ceux qui ont formé & exécuté ce projet. Il n'y a dans cet Ouvrage, ni l'harmonie, ni l'esprit Poétique qui règnent dans le vôtre ; mais ce qui me surprend bien davantage, c'est que l'Auteur a fait plusieurs fautes d'Ecolier, en manquant absolument le sens d'Homère ; il met dans les yeux d'Achille l'éclat de ceux de Pallas ; & il fait de la raillerie qu'Achille adresse à Agamemnon, lorsqu'il lui promet des dépouilles quand Troye sera prise, une proposition sérieuse, &c. Vous avez sûrement remarqué tout cela. Aussi n'est-ce pas pour vous en informer que je vous l'écris, mais pour vous montrer que je pense toujours à vous.

Je suis, &c.

(1) Fait par M. Addisson, & publié sous le nom de M. Tickell.

LETTRE

LETTRE XVI.

DE POPE A M. CRAGGS, ÉCUYER.

Juillet 15, 1715.

JE profite de l'occaſion que me procure Mylord, Duc de Shrewsbury, pour vous aſſurer des ſentimens d'eſtime & d'affection que vous m'avez inſpirés depuis ſi long-tems ; je me rappelle toujours avec plaiſir, tant d'entretiens agréables, dont j'ai joui dans votre commerce. Je voudrois que ce ne fût qu'un compliment, de vous dire que de pareilles converſations ne ſe trouvent plus dans notre Iſle ; l'eſprit de diſcorde eſt actuellement à un point, que ce Pays a ceſſé d'être le ſejour des qualités ſociales & de l'hoſpitalité. Cet eſprit anime tout le monde, juſqu'aux Auteurs, quoique leur zèle Politique ne leur rapporte guères davantage que leur beau génie. On parle beaucoup de ſens ingénieux, de ſens délicat & de ſens ſublime ; mais pour l'uſage & le bonheur de la vie, je préférerois

un peu de ſens commun. Je dis ceci au ſujet de quelques Meſſieurs de ma connoiſſance, Beaux-eſprits déclarés, qui s'imaginent pouvoir rendre la Poéſie une choſe de conſéquence dans le tems où nous ſommes, au fort de nos diviſions Politiques. On prétend que les querelles des Whigs & des Torys ne partagent pas plus les Anglois, que la Traduction de M. Tickel & la mienne (1). J'ai pour moi, comme les Torys, la Ville en général; c'eſt-à-dire, la foule; mais c'eſt la coutume du Parti le moins nombreux, de ſuppléer en induſtrie ce qui manque en nombre; auſſi le petit Sénat de Caton ne manque-t-il pas de la ſuivre. Cependant, ſi l'on conſidère avec ſoin nos principes, il paroîtra que je ſuis un brave Whig, & M. Tickel un franc Tory. J'ai traduit Homère pour le Public en général; & il n'a entrepris le même Ouvrage, que pour complaire baſſement à un ſeul Homme. On diroit que nous avons un Sultan dans l'empire de la Poéſie, qui ne ſauroit ſouffrir de Frère ſur le Trône, & qui a ſes Muets, c'eſt-à-dire, une troupe de Gens qui parlent par geſtes & par ſignes, & dont l'occupation eſt d'étouffer tout ce que leur Souverain n'a point produit. Le nouveau

(1) Voyez la fin de la Lettre précédente.

Traducteur d'Homère eſt le plus humble de ſes Eſclaves, c'eſt-à-dire, ſon premier Miniſtre; qu'il reçoive les éloges que ſon Maître me donne, mais qu'il les reçoive avec crainte & tremblement; qu'il s'énorgueilliſſe de l'approbation de ſon Monarque abſolu, j'en appelle au Peuple, mon Juge légitime & mon vrai Maître. Si je ne ſuis point condamné à ce Tribunal, je ne m'embarraſſe guères des procédures arbitraires de la petite faction de Button. Mais après tout ce que je viens de dire au ſujet de ce grand-homme, il n'y a cependant point de rupture entre nous. Nous ſommes ſi honnêtes & ſi obligeans l'un pour l'autre, qu'aucun de nous ne ſe croit obligé. Je le regarde comme un grand Monarque, dont les brillantes qualités inſpirent néceſſairement du reſpect, quoique l'on ſache qu'il épie la première occaſion qui ſe préſentera pour opprimer.

A propos d'Homère, je ne dois pas oublier de vous remercier du préſent que vous m'avez fait du Livre de M. de la Motte; & je ne ſaurois finir cette Lettre, ſans vous faire part d'une nouvelle qui nous affecte juſqu'aux entrailles. L*** eſt mort; & il n'y a plus de ſoupes ! Vous voyez que je vous écris dans notre ancien ſtyle familier; « car

» ce n'eſt point au Miniſtre d'État, mais à l'Ami » que cette Lettre s'adreſſe (1)». Cependant c'eſt, en quelque ſorte, faire ma cour au Miniſtre, que d'emprunter une expreſſion d'un Secrétaire d'État.

Je ſuis, &c.

(1) Par alluſion à la Lettre de Mylord Bolingbroke à Prior, publiée dans *le rapport du Comité ſecret.*



LETTRE XVII,

DE POPE A M. CONGREVE.

Janvier 16, 1714, 15.

IL me femble, quand je vous écris, que je dois aller à confeffe ; car j'ai pris, je ne fais comment, la coutume de vous ouvrir entièrement mon cœur. Vous ne vous êtes point trompé dans le jugement que vous avez porté fur fa fituation lors de ma dernière Lettre. Mes fautes ne vous feront point cachées ; & peut-être eft-il bon qu'elles ne le foient pas ; une ame n'eft jamais plus pure, que lorfqu'elle découvre d'abord fes propres défauts ; c'eft précifément comme un ruiffeau, au fond duquel on voit quelque boue, qu'on n'apperce-vroit pas fi l'eau même n'étoit claire & tranf-parente.

Cependant mon chagrin ne venoit pas de ce que quelque Critique groffièrement malin avoit pu écrire contre moi. Je vous remercie beaucoup de la manière généreufe, dont vous me félicitez d'avoir été l'objet de pareilles attaques; car rien ne me paroît plus honorable, que d'être enveloppé dans

un même ſort avec tout ce qu'il y a jamais eu de grand & de bon dans le Monde, c'eſt-à-dire, d'être envié & cenſuré par de mauvais Écrivains.

Vous faites plus que répondre à ce que j'attendois de vous, en déclarant que vous prenez en bonne part la liberté que je me donne quelquefois, de ne pas répondre à vos Lettres auſſi-tôt que je le devrois. Ceux qui ſe connoiſſent bien en amitié, ne ſont pas cérémonieux; une petite omiſſion ne choquera pas un Ami; & c'eſt même une des marques auxquelles on peut reconnoître s'il eſt tel, ou non.

Pour ce qui eſt de l'inquiétude que j'aurois pu concevoir ſur le ſort de mon Homère, elle s'eſt entièrement diſſipée; le Public en jugera; & je ſerai le premier à acquieſcer à ſon jugement, quel qu'il ſoit. Je ne ſuis pas Auteur au point, de ſouhaiter que parce que j'ai tort, tout le monde ait tort auſſi.

Je ſuis charmé d'un mot de M. Tourreil: « Quand un Homme écrit, dit-il, il doit s'animer par la penſée de plaire à tout le monde; » mais il faut qu'il renonce à ce deſir ou à cette » eſpérance, au moment même que ſon Livre » ſort de ſes mains ».

Je vous écris de Binfield, où je me rendis hier

après avoir paffé quelques jours chez Mylord Bolingbroke. Dans trois jours j'irai à Londres, où je ne manquerai pas de voir M. M***, que je rencontrai il n'y a pas long-tems chez Mylord Hallifax. Je conclus de-là, qu'il avoit lieu d'attendre quelque chofe du Miniftère préfent; car je penfe que le nombre de ceux qui, comme moi, rendent des devoirs aux Grands, fans vue d'intérêt, eft très-petit. Tout m'annonce que je ne ferai abfolument bon à rien avec mon Catholicifme & ma Poéfie. Cette réflexion me rappelle les efforts que vous continuez de faire pour m'enrichir. Je vous en fuis fenfiblement obligé; mais je dois vous dire que j'ai renoncé aux richeffes; fans elles *æquum mi animum parabo.*

Votre &c.



O 4

LETTRE XVIII.

DE POPE A M. CONGREVE.

Mars 19, 1714—15.

LE *What-dye-call-it* exerce actuellement les spéculations & les conjectures de la Ville (1). Les uns veulent que ce soit un pur badinage sur les Poëtes Tragiques, d'autres une Satyre sur la dernière Guerre. M. Cromwell, qui n'entendoit pas un seul mot, remarquant que l'action tenoit de la Tragédie, fut fort surpris de voir rire les Spectateurs, & dit que le Prince & la Princesse n'en feroient pas moins étonnés. Divers Critiques, de la plus bruyante classe, avoient pris la résolution de siffler la Pièce; mais ils avouèrent ensuite qu'ils n'avoient pu s'empêcher de rire tellement, qu'ils ne s'étoient plus souvenus de leur résolution. En général, la Cour a fort bien goûté cette plaisanterie; & les trois premières

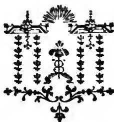
(1) Petite Pièce remplie d'esprit: l'Auteur, M. Gay, y tourne en ridicule les défauts de divers Poëtes Dramatiques.

repréſentations ont été extrêmement brillantes par le grand nombre de perſonnes de la première qualité qui y ont couru. Le parterre l'a d'abord reçue avec beaucoup de ſang-froid ; mais après la troiſième repréſentation, le Public a été au fait ; & depuis ce moment, on applaudit à tout rompre. Il y a cependant encore quelques graves Perſonnages qui ne ſauroient être de l'avis général ; mais les rieurs l'emportent tellement par le nombre, que deux Critiques veulent détromper la Ville à leurs propres dépens, & prouver, par des Diſſertations, qu'on a eu tort de rire. Pour les encourager à l'exécution de ce louable deſſein, on a réſolu de mettre à la tête de la Pièce, une Préface qui démontrera l'excellence & la dignité de ce nouveau genre Dramatique. L'affaire de M. Steele fut décidée hier. Je penſe comme vous ſur la conduite qu'il a tenue, & les Écrits qu'il a faits en dernier lieu. Ce n'eſt pas ſeulement de la part de ſes Ennemis qu'il a ſouffert ; ſon Parti même ne l'a pas épargné ; & je ne crois point qu'il ait encore reçu de dédommagement du côté de la fortune, quelques puiſſent être à cet égard ſes eſpérances pour l'avenir.

Cet Homme, entre mille autres, fournit un exemple frappant du ſort de tous ceux qui ſe

livrent aveuglément à l'eſprit de Parti. Puiſſe toute violence réuſſir de même ! Mais j'avoue que je ne comprends guères comment tant d'aigreur & d'animoſité peuvent s'allier avec la gaieté naturelle que j'ai toujours cru remarquer en M. Steele.

Je ſuis, &c.



LETTRE XIX,

GAY ET POPE A M. CONGREVE.

Avril 7, 1715.

MONSIEUR Pope va chez M. Jervas, où M. Addiſſon eſt à l'attelier pour ſe faire peindre pendant que je vous écris cette Lettre dans un Café, où l'on fume ſi terriblement, que je ne vois mon papier qu'à travers un nuage. Il y a une grande révolution au Café de Guillaume. Morice l'a quitté ; mais Titcomb eſt revenu, à la grande joie de Cromwell, qui n'avoit perſonne avec qui s'entretenir ſur le chapitre des Pères & de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique ; toutes les connoiſſances que j'en puis tirer ſe rapportent uniquement à la Peinture & à la Poéſie ; & M. Pope doit tout ce qu'il ſait en Aſtronomie à lui & à M. Whiſton, ſi célèbre par les Longitudes qu'il a découvertes en dernier lieu (1). La *Jeanne Gray* de M. Rowe ſera

(1) Ceci fait alluſion à une petite Ode qui ſe trouve dans le Recueil des Œuvres de Swift & de Pope ; & ce qui eſt dit de la découverte des Longitudes, par Whiſton, eſt un pur badinage.

repréſentée dans la ſemaine de Pâques; & la fameuſe Oldfield y jouera un rôle diamétralement oppoſé au génie de ſon ſexe; car quelle Femme a jamais dédaigné l'Autorité Souveraine ?

La publication de l'Homère de M. Pope a été retardée par ce tems exceſſivement humide, qui empêche les feuilles de ſe ſécher; ce malheur chagrine beaucoup M. Lintot, qui preſſe le Miniſtre de ſa Paroiſſe, de demander au Ciel qu'il ceſſe enfin de pleuvoir. Le *What-d'ye-call-it* vient d'eſſuyer une nouvelle attaque de la part d'un Critique, qui m'appelle un ſot animal, & M. Pope un mal-honnête homme. Sa principale accuſation regarde la lecture du *Pilgrim's progreſs*, qui, ſuivant lui, fait manifeſtement alluſion à la lecture de Platon dans la Tragédie de *Caton*. Pour ne laiſſer aucun doute ſur ce ſujet, il remarque qu'il y eſt parlé de la huitième édition; ce qui eſt de nouveau une alluſion à la Tragédie ſuſdite, imprimée pour la huitième fois. Il indique pluſieurs autres traits de reſſemblance dans le même goût, qu'il appelle autant de profanations de ma part (1).

(1) Cette ſottiſe avoit pour titre : la Clef du *What-d'ye-call-it*. Un Comédien, nommé Griffin, & Louis Théobald en étoient les Auteurs.

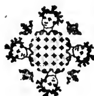
Le Poëme du Chevalier Garth paroîtra vers la Fête de Pâques.

Tout ce que vous venez de lire eſt de M. Gay, qui m'a enlevé ce que j'avois de plus amuſant à vous dire ; à moins que ce ne ſoit une nouvelle téjouiſſante pour vous, de ſavoir que je bois à toute outrance du Bourgogne & du Champagne ; je me mets tellement à la mode, que je rougirai bientôt de paſſer pour un Homme qui s'occupe. Je crains bien d'attraper lagoutte à boire, ou du moins de le dire, pour avoir le tems de traduire en paix quatre Livres d'Homère. J'eſpère qu'en attendant vous ſerez quitte de la vôtre, afin que je puiſſe vous ſuccéder au lit ; faites rembourer les matelas, & raccourcir les béquilles pour moi. Tous vos Amis, c'eſt-à-dire, tous ceux qui vous connoiſſent, doivent partager votre goutte par leur ſenſibilité. Nous ſouhaitons qu'à votre tour vous ſoyez ſenſible à la perſécution que nous eſſuyons de la part des Critiques. Nous avons néanmoins quelques intervalles de gaieté, comme il arrive dans de certaines maladies ; & bien des Gens conjecturent que le dernier accès nous fera plus de plaiſir que de chagrin ; car des Poëtes attaqués par des Critiques, reſſemblent à ceux qui ont été mordus de la Tarentule ; ils n'en danſent qu'avec plus d'ardeur.

M. Thomas Burnet a joué le précurseur d'Homère, dans un Traité intitulé *Homeridès*. Son talent pour la Critique le rend plus redoutable de jour en jour; après avoir assailli Homère, il a tourné ses armes contre le *What-d'ye-call-it* (1). Cependant on n'a point fait jusqu'ici de proclamation pour brûler Homère & le Pape; & la représentation du *What-d'ye-call-it* n'a pas été interdite par le Grand-Chambellan.

Je suis, &c.

(1) Dans une Feuille volante, intitulée: *le Grondeur*.



LETTRE XX,

DE M. CONCREVE A POPE.

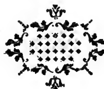
Mai 6.

J'AI reçu votre obligeante Lettre, qui me donne de nouvelles preuves de votre amitié, & de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde. Je vous assure que j'en suis très-reconnoissant; & je suis bien fâché de n'avoir pu saluer le Doyen avant mon départ; c'est un vrai plaisir & un sujet de vanité pour moi, qu'il aime à me voir. Pour ce qui est de ma santé, dont vous avez la bonté de me demander des nouvelles, elle n'est pas plus mauvaise qu'à Londres; cependant je n'ose pas dire qu'elle est meilleure; car les eaux n'ont encore pu produire un grand effet en si peu de tems; il me semble toutefois qu'elles me feront du bien. A l'exception d'un petit nombre de personnes que je suis bien aise de fréquenter, il n'y a rien de fort réjouissant ici. En regrettant votre conversation, je me rappelle que vous êtes là où le premier de vos devoirs vous attache; & cette idée adoucit un peu mon chagrin. Je vous prie d'offrir

mes très-humbles respects & les vœux les plus sincères à votre bonne Mère. Votre silence sur la santé de M. Gay, me rend inquiet. Vous m'auriez fait plaisir de m'apprendre qu'il se porte mieux.

Je suis, &c.

P. S. Vous verrez par l'incluse, que je cours risque d'être imprimé & enrôlé dans la liste des Auteurs de M. Curll; mais, grace au Ciel, je m'y trouverai en compagnie avec vous. Il me semble qu'il est plus que tems, que vous songiez à administrer une nouvelle dose d'Émétique.



LETTRE XXI.

LE DOYEN BERKLEY A POPE.

Livourne, Mai 1, 1714.

COMME l'ingratitude m'a toujours paru un plus grand crime que l'impertinence, j'aime mieux paroître coupable de la dernière, que de ne vous pas remercier du plaisir que vous venez de me procurer. J'ai trouvé par hazard ici votre Boucle de cheveux enlevée, que je n'avois jamais vue auparavant. J'avois déjà admiré, dans d'autres Ecrits de votre façon, le style, les images, le jugement & l'esprit; mais dans ce Poëme j'admire, outre cela, la merveilleuse invention, les allusions ingénieuses, & les beautés sans nombre que vous fournit d'une manière surprenante, & pourtant naturelle, un sujet en apparence aussi stérile. Cependant je ne saurois dire que la lecture de cette Pièce m'ait rendu plus satisfait, que je ne le suis du prétexte qu'elle me donne de vous rappeller le souvenir d'un Homme, qui regarde comme un très-grand bonheur d'être lié avec des Gens, qui joignent à de l'esprit de belles connoissances & un caractère aimable.

Je me ſouviens de vous avoir entendu parler d'un deſſein à demi formé, de faire un tour en Italie. Que ne devons-nous pas attendre d'une Muſe qui chante ſi bien dans le froid climat d'Angleterre, dès que le Soleil l'animera de la même chaleur, & qu'elle reſpirera le même air que Virgile & Horace?

Il y a ici un nombre incroyable de Poëtes, qui ſouhaitent avec ardeur de faire leur cour aux Muſes; mais le Génie, ou peut-être l'Art des Anciens, leur manque abſolument. Quelques-uns d'entre eux, qui entendent l'Anglois, commencent à goûter nos Auteurs; & l'on m'a dit que Milton a été traduit à Florence en Vers Italiens. S'ils voyoient chez eux un auſſi bon Imitateur des anciens Poëtes Latins, ce ſeroit probablement un moyen de les ramener de leurs fades Concetti, à la belle imitation de leurs Prédéceſſeurs & leurs Maîtres.

Comme les Marchands, les Antiquaires, les Gens de plaiſir, &c, voyagent tous par différens motifs, un Poëte devroit, ſi je ne me trompe, voyager pour parcourir les détails de la Création, & perfectionner ſon art par les belles images qu'elle lui préſenteroit par-tout.

De verds gazons, des boſquets, des prairies

émaillées de fleurs, des ruiſſeaux qui coulent avec un doux murmure, ne ſe trouvent nulle part comme en Angleterre : mais, ſi vous voulez voir des jours ſereins, tout l'éclat du Soleil, & le brillant azur des Cieux, il faut que vous veniez en Italie ; & quiconque voudroit décrire des rochers & des précipices, devroit néceſſairement traverſer les Alpes.

Vous n'aurez aucune peine à vous appercevoir, que c'eſt un motif d'intérêt qui m'engage à donner ce conſeil à un Homme qui n'en a pas beſoin. Si vous veniez dans ces contrées, je volerois au-devant de vous pour vous embraſſer. Je ſuis ici, par la recommandation de mon Ami le Doyen, en qualité de Chapelain du Comte de Péterborough, qui, depuis environ trois mois, a laiſſé dans cette Ville la plus grande partie de ſa Famille. Dieu ſait le tems que nous y reſterons.

Je ſuis, &c.



P 2

LETTRE XXII.

DE POPE A M. JERVAS,

En Irlande.

Juillet 9, 1716.

Quoique je ne paye mon tribut qu'une fois en ſix mois, comme vous l'obſervez très-bien, vous verrez par cette Lettre, qui ſuit de ſi près ma dernière, que je paye une double taxe, ainſi que doit le faire un Non-Conformiſte. Vos Connoiſſances de cette Région craignent que, par votre long ſéjour en Irlande, vous ne deveniez trop poli pour eux; car l'on penſe, depuis le prodigieux ſuccès qu'a eu la Comédie du Non-Conformiſte, que la Politeſſe doit avoir paſſé la Mer. Pauvre Poéſie! Le peu qui en reſte chez nous ne demande qu'à partir, & à laiſſer Euſden en pleine & paiſible poſſeſſion des lauriers Anglois: l'on commence à deſirer que vous ayez nos Poëtes Lyriques auſſi bien que nos grenouilles *in ſæcula ſæculorum.* En échange, je voudrois que Parnell, & deux ou trois de vos Cygnes, nous

vinſſent joindre, particulièrement le Docteur Swift, qui, comme un vrai Cygne moderne, ne chante point du tout. Tout le Monde ſe plaint de ſa pareſſe. Je n'aime pas qu'un Homme ſoit oiſif, dans le tems qu'il faut que je traduiſe & que je faſſe le Commentateur; & je ſuis dans le cas de former des vœux d'autant plus ſincères en faveur d'un autre Poëte, qu'il ne peut plus être queſtion de moi; car un Traducteur eſt auſſi peu un Poëte, qu'un Tailleur eſt un Homme. Vous êtes ſans doute convaincu de la vérité de ce mot, « qu'une faveur, long-tems attendue, en eſt » plus douce, quand on l'obtient ». Mais pourquoi voulez-vous rendre vos Amis plus amoureux de vous qu'ils ne le ſont déjà? Il n'y a pas la moindre néceſſité à cela. Nous commençons à vous attendre auſſi peu que l'Ante-Chriſt. Un Homme qui s'abſente ſi long-tems de ſes Amis, mérite d'être annoncé dans la Gazette comme une choſe perdue.

On a bien beſoin de vous ici. Pluſieurs beaux viſages, qur ſubſiſteroient encore à l'aide de votre pinceau, ne ſont plus; & des teints de lys & de roſes ſe ſont flétris en attendant votre retour. Frank même & Betty ne peuvent ſe conſoler de votre éloignement; & je crains que vous ne les

réduisiez à se peindre dans un bel Enfant. Venez donc ; & après avoir peuplé l'Irlande de quantité de belles Ombres, venez & voyez de cet œil qui, comme l'œil du Monde, crée des beautés en les regardant, voyez, dis-je, quel étrange changement toutes les têtes ont éprouvé en Angleterre depuis votre absence, & l'air gauche qu'ont nos plus fameux Personnages dans les Ouvrages mortels de nos Peintres.

M. Fortescuë est fort de vos Amis ; Gay vous fait ses complimens ; & enfin, pour monter par de justes gradations, Mylord Burlington vous prie de vous souvenir de lui. Ses jardins sont en fleurs ; son bâtiment est avancé ; ses tableaux arrivent ; &, ce qui vaut mieux que tout cela, ses bonnes qualités personnelles se font sentir de jour en jour davantage à ceux qui l'environnent : j'en suis, moi chétif, un exemple vivant, après quelques Violons Italiens, & quelques Maçons Anglois. Adieu.



LETTRE XXIII.

DE POPE AU MÊME.

Novembre 14, 1716.

Si je n'avois pas eu l'art d'appeller à mon fecours les plaifirs, pour m'aider à oublier tous mes malheurs, je vous dirois que votre abfence en eft un des plus grands pour moi ; mais j'efpère que vous aurez eu auffi quantité d'agréables raifons pour ne vous pas fouvenir des Amis que vous avez dans cette partie du Monde. Si un fouhait pouvoit me tranfporter dans l'endroit où vous êtes, il feroit bientôt fait. Le Docteur Swift eft, à ce que je m'imagine, un excellent Hôte à fa table. Je fuppofe qu'il a appris lui-même ce qu'il a enfeigné à tant d'autres, *ruptâ non infanire lagenâ :* fans cela il feroit un affez mauvais Hôte pour votre très-humble Serviteur, qui, comme vous favez, quoiqu'il ne foit nullement buveur, eft pourtant fujet à caffer fon verre. Mais c'eft une confolation pour moi, que je puiffe commettre ce crime, & grand nombre d'autres, fous mon propre toit.

Au reste, sans l'accord mutuel que nous avons fait & confirmé par serment, de nous permettre réciproquement d'être aussi paresseux que nous le voudrons, je vous aurois reproché votre long silence. La meilleure réparation, pour expier le forfait de ne m'avoir rien dit, est de dire de moi tout le bien que vous pourrez, ou, ce qui revient au même, de dire au Doyen & au Docteur Parnell que je les aime de tout mon cœur.

Gay est votre Ami & le leur. Il a épousé avec beaucoup de zèle la cause du Doyen; & il a fait contre le Chevalier Blackmore quelques Couplets, auxquels il a mis son nom : quand on lui demande pourquoi, il déclare ingénuement que c'est parce que Blackmore a calomnié le Docteur Swift. La même affaire m'a aussi donné du chagrin, & m'en donnera apparemment encore. Je vous aime tout autant que je méprise la plupart des stupides Beaux-Esprits de ce Pays. L'Irlande l'emporte actuellement sur l'Angleterre; & si je n'ai aucun vrai Poëte pour Ami dans ma propre Nation, je serai aussi fier que Scipion, & dirai, n'ayant plus que la peau & les os : *Ingrata Patria, ne ossa quidem habeas.*

Je suis, &c.

LETTRE XXIV,

DE POPE AU MÊME.

Si vous n'avez point reçu de mes nouvelles depuis quelque tems, ne l'attribuez point à la paresse ordinaire de votre Correspondant, mais à un petit voyage qu'il vient de faire à Oxford, où l'on cite votre nom avec éloge, quoique cette terre fourmille de Torys. J'ai eu l'avantage de m'entretenir souvent avec le Docteur Clarke, qui m'a fait voir divers tableaux, & particulièrement les desseins originaux du Whitehall d'Inigo Jones. J'y ai vu aussi, avec beaucoup de respect, quelques-unes de vos premières Pièces, que les Peintres futurs regarderont comme les Poëtes regardent le Culex de Virgile, & la Batrachomuomachie d'Homère.

A propos de cette dernière Pièce, permettez-moi de vous demander ce qu'est devenu le Docteur Parnell avec ses Grenouilles (1)? *Oblitusque*

(1) Parnell a traduit la *Batrachomuomachie* d'Homère; & cette Traduction se trouve parmi ses autres Poësies.

meorum, oblivifcendus & illis, difoit Horace par forme de fouhait : mais je n'en ferai jamais de pareil, tant que j'aurai des Amis tels que le Docteur Parnell & le Docteur Swift. J'efpère que le Printems vous ramenera parmi nous, & que nous verrons reparoître en même tems les vives couleurs, & les autres beautés de la Nature. Je vous félicite d'avance fur le plaifir que vous aurez d'être admiré dans votre Patrie ; ce qui arrive fi rarement aux Prophêtes & aux Verfificateurs : vous avez, à cet égard, un grand avantage fur les Poëtes ; votre Art doit réuffir auffi long-tems que les Hommes s'aimeront eux-mêmes. Cependant il me paroît que votre abfence a déjà été fi longue, qu'il n'a tenu qu'à vous, durant cet intervalle, de peindre toutes les hiftoires de l'ancienne Ogygie. Je vous en recommande une, par laquelle tout pieux Irlandois devroit débuter, je veux dire celle de Saint Patrice, afin que vous foyez obligé, comme le Docteur Parnell le fut, quand il traduifoit la Batrachomuomachie, de venir en Angleterre, pour copier, d'après Nature, les Grenouilles & autres Reptiles qui n'avoient jamais été vues en Irlande depuis le tems de ce Confeffeur.

Quand vous verrai-je Peintre d'Hiftoire ? N'a-

vez-vous pas aſſez fait pour les Particuliers? Le Public attend auſſi quelque choſe de votre pinceau. Ne vous bornez donc pas, comme la plupart de vos Confrères, à peindre les pauvres hiſtoires, dont nos viſages rappellent le ſouvenir. Les Anciens ſe flattent auſſi que vous leur rendrez juſtice; ces Statues, qui vous ont inſpiré de ſi belles & de ſi nobles idées, exigent de votre reconnoiſſance, que vous les faſſiez connoître à tous les Peuples, dans l'Ouvrage que vous avez deſſein de publier ſur leurs caractères. J'eſpère, au moins, que vous n'avez pas renoncé à ce deſſein (1).

En réponſe à la queſtion que vous me faites touchant votre maiſon, dès que j'y entre, la vue des murs me rappelle le ſouvenir de ceux de Carthage, où votre Ami, tel que le Troyen errant,

Animum Picturâ paſcit inani.

(1) Pope diſoit quelquefois, qu'il avoit connu trois habiles Peintres, dont aucun n'avoit le ſens-commun. Au lieu de ſe faire valoir par la Peinture, où ils excelloient, l'un étudioit l'Architecture Militaire, ſans avoir une ſeule notion de Géométrie; l'autre ſe piquoit d'expliquer la Doctrine de la Fatalité, ſans rien entendre en Philoſophie; & le troiſième traduiſoit Dom Quichotte, ſans ſavoir l'Eſpagnol.

Cette vaſte demeure, ſemblable à un Caravanſera Turc, ne procure aux vagabonds que le ſimple logement. Je mets tout en déſordre chez vous; je reviens à des heures indues; & je prête vos tableaux en ville à qui les veut. Voyez ce que c'eſt que d'avoir un Poëte dans ſa maiſon! François fait, à la vérité, tout ce qu'il peut pour me tenir en règle; car, conſidérant qu'il s'y trouve avec une bête féroce, il n'ôte qu'avec beaucoup de précautions, & fort rarement, la chaîne de la porte. Lorſque cela arrive, & qu'il ouvre à quelqu'un, les anneaux de la chaîne & les gonds rouillés font un bruit effrayant. La maiſon ſemble ſi bien ſentir que vous êtes ſon ſoutien, qu'elle eſt prête à s'écrouler en votre abſence. J'y reſte néanmoins toujours tranquilement, comptant que la Providence conſervera tant de chefs-d'œuvre de Raphaël, du Titien, &c, qui ſont dans votre cabinet. Les péchés d'un Poëte ne peuvent être un fardeau aſſez peſant, pour enfoncer le toit d'une vieille maiſon, & en accabler de ſi merveilleux Peintres. En un mot, votre maiſon tombe. Mais qu'eſt-ce que cela me fait? J'y loge ſeulement (1). Je ſuis, &c.

(1) Par alluſion au mot d'un Irlandois, cité à la page 126 de ce Volume.

LETTRE XXV,

DE M. CRAGGS A POPE.

Paris, Septembre 2, 1716.

J'AI reçu, par la dernière Poste, votre Lettre en date du 10 Août. Ce feroit prendre un ton fuffifant, que de décider qu'elle eft pleine d'efprit. Tout ce que je dirai donc, en me tenant dans les bornes qui me conviennent, c'eft qu'elle m'a été très-agréable; & pour vous donner une preuve de ma fincérité à cet égard, j'ofe vous prier de ne vous point borner à celle-ci, & de m'en écrire encore d'autres. Je fuis dans un endroit où l'on ne fonge qu'à s'amufer. Les Grands donnent l'exemple, & font imités par les Petits à leur manière. Les Dames fe trouvent dans toutes les compagnies; ce qui met dans la converfation des Hommes plus de douceur & de politeffe qu'il ne s'en trouve parmi nous. Cependant j'avoue que ces Beautés n'ont pas les manières affez naturelles pour moi. Vous avez vu des Portraits François: hé bien, les originaux font encore plus enluminés: il y a fur leurs cheveux une telle croute d'ef-

fence & de poudre, qu'il n'eſt pas poſſible de diſcerner entre le noir & le roux. En ceſſant de très-bonne heure de porter des corps de jupe, & en mangeant avec excès, elles s'abîment la taille : au reſte, avant de les condamner en dernier reſſort, il faudroit pourtant les entendre ; peut-être préfèrent-elles la commodité à l'étalage ; car, par ce moyen, elles ſont toujours prêtes à faire plaiſir.

Je ſuis étonné de cet accès de médiſance qui m'a pris. Ne ſemble-t-il pas que je veuille m'ériger en Bel-Eſprit, ou que je m'imagine, qu'écrivant à un Homme d'eſprit, je doive faire uſage de ce ſtyle ? Quoi qu'il en ſoit, liſez avec indulgence ; & donnez-moi de vos nouvelles. Je ne veux pas prendre la peine de conclure avec élégance ; un compliment ſincère vaut mieux qu'un beau compliment ; & je vous aſſure, ſans feinte, que je ſuis, &c.



LETTRE XXVI,

DE POPE A M. FENTON.

Mai 5.

JE n'aurois pas manqué, Monsieur, de répondre à votre Lettre du 18 d'Avril, si je n'eusse pas différé, dans l'espérance que je vous donnerois des éclaircissemens sur la route que vous devez prendre, & sur le tems où il conviendra que vous partiez. J'ai commission de vous dire, que M. Craggs vous attend aussi-tôt que le Parlement se séparera ; car, dans le tumulte des affaires, il ne pourroit recevoir comme il faut un Homme de Lettres. J'ose vous assurer que le train de vie que vous allez mener, sera très-satisfaisant, sans compter que vous jouirez du commerce de l'Homme du monde le plus aimable (1). J'ajoute

(1) M. Craggs n'avoit pas eu une brillante éducation : pour réparer ce malheur, il avoit prié Pope de lui choisir un homme versé dans l'étude des Belles-Lettres, afin de profiter de sa conversation & de ses lumières. Pope le recommanda à M. Fenton ; mais la mort prématurée de M. Craggs rompit cette affaire.

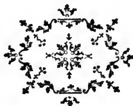
que le ſuccès de cette affaire me procurera le plaiſir de vous voir tous deux dans mon voiſinage. M. Craggs a pris une maiſon tout près de la mienne; & il ſe propoſe de s'y rendre dans trois ſemaines. En attendant, je vous invite de bon cœur à venir loger chez moi, où un régime philoſophique vous diſpoſera encore davantage à goûter les douceurs d'une vie plus aiſée. Faites-moi l'amitié de me mander, par la première Poſte, quand je puis eſpérer de vous voir ici.

Je ſuis un peu ſcandaliſé de votre plainte: que le tems peſe, à vous, Favori des Muſes, & qui avez toutes les connoiſſances & tous les talens néceſſaires pour vous occuper avec elles. Quant à votre queſtion ſur ce que je fais, je réponds que c'eſt précisément ce que j'ai fait depuis quelques années, mon devoir : d'ailleurs, j'ai quelques amuſemens, ou exercices, qui me tiendront lieu de Médecin auſſi long-tems qu'ils pourront : de plus, je lis juſqu'à ce que je ſois las ; & enfin, j'écris quand je n'ai abſolument rien autre choſe à faire, ou aucun Ami à entretenir.

Les ſoins que j'ai pris de ma Mère l'ont, ſinon guérie, du moins beaucoup ſoulagée; ce qui me procure une ſatisfaction d'autant plus douce, qu'elle eſt accompagnée du ſentiment que j'ai fait de-

de mon mieux. J'ai, outre cela, le bonheur d'etre bien dans l'eſprit des honnêtes Gens, & d'éprouver que les injures de mes Ennemis ne ſauroient m'affecter, auſſi long-tems que ma conſcience ne me reproche rien. Je pourrois vous parler encore de la franchiſe avec laquelle j'en uſe toujours avec les Hommes eſtimables, & qui, par une eſpèce de liaiſon naturelle, me rend néceſſairement leur Ami. Ainſi je puis me dire parfaitement,

Votre, &c.



LETTRE XXVII,

LE DOYEN BERKLEY (1) A POPE.

Naples, Octobre 22, N. S. 1717.

Il y a long-tems que je penſe à vous écrire; mais j'ai différé juſqu'ici, parce que je n'avois rien à vous mander qui méritât de paſſer à quinze cens milles. L'Italie eſt un ſujet ſi épuiſé, que j'oſe me promettre que vous voudrez bien me pardonner de n'en rien dire ; & l'imagination d'un Poëte eſt une choſe ſi délicate, qu'il eſt difficile de trouver des images propres à plaire à un ſeul du petit nombre de ceux qui, dans tous les ſiècles, ont mérité de porter ce beau nom. Je ſuis cependant revenu depuis peu d'une Iſle, où j'ai paſſé trois ou quatre mois; j'ai deſſein de vous en faire une légère deſcription, qui pourra vous amuſer quelques minutes.

L'Iſle d'Inarime eſt comme un petit abrégé de

(1) Dans la ſuite Évêque de Cloyne en Irlande, Auteur des *Dialogues d'Hylas & de Philonoüs*, du *Petit Philoſophe*, &c.

tout notre Globe ; elle contient, dans l'enceinte de dix-huit milles, une étonnante variété de collines, de valons, de rochers escarpés, de plaines fertiles, & d'arides montagnes ; & le tout offre la scène la plus pittoresque. Dans les plus grandes chaleurs, l'air est constamment rafraîchi par des vents de mer. Les valons produisent d'excellent bled ; mais ils sont, la plupart, couverts d'arbres & de vignes. Outre les fruits ordinaires, comme cerises, abricots, pêches, &c, il y a des oranges, des melons d'eau, des amandes, des grenades, des figues, & plusieurs autres espèces inconnues dans nos Climats, & dont tout le Monde peut faire usage. La plupart des collines sont couvertes de vignes jusqu'au sommet, quelques-unes de bosquets, de chataigniers, & d'autres de touffes de myrtes & de lentisques. Les Champs, situés au nord de l'Isle, sont divisés par des haies de myrthes. Quantité de fontaines & de petits ruisseaux augmentent la beauté de ce Paysage, qui est encore relevé par le contraste de quelques terreins stériles, & de rochers arides. Mais, ce qui achéve de rendre cette scène unique en son genre, c'est une grande montagne, qui s'élève au milieu de l'Isle. Le pied de cette montagne, qui étoit autrefois un Volcan appellé par

les Anciens le Mont Epoméus, eſt orné de vignes & d'autres arbres fruitiers. Il y a des pâturages à mi-côte pour des chèvres & des brebis; & le ſommet eſt un rocher ſablonneux qui ſe termine en pointe, d'où l'on a la plus belle vue du monde, puiſqu'elle embraſſe, ſans compter pluſieurs petites Iſles charmantes qu'on voit au bas, une partie de l'Italie, d'environ trois cens milles de long, depuis le Promontoire d'Antium juſqu'au Cap de Palinure : les Héros d'Homère & de Virgile, qui errèrent long-tems ſur cette belle côte, l'ont rendue à jamais célèbre. Les Iſles de Caprée, de Prochyte & de Parthenope, avec Cajëte, Cumes, Monte-Miſéno, les demeures de Circé, des Syrènes & des Læſtrygons, la Baye de Naples, le Cap de Minerve, & toute la Campanie, ne font qu'une portion de cette admirable perſpective, qu'il n'eſt pas poſſible de décrire ſans une imagination auſſi vive & auſſi poëtique que la vôtre. Comme les Habitans de cette Iſle délicieuſe ne poſſèdent ni richeſſes, ni honneurs, ils n'ont pas non plus les vices qui accompagnent ordinairement l'ambition & l'opulence. Si l'on pouvoit en dire autant de l'eſprit de vengeance, on trouveroit en eux une image de l'innocence de l'Age d'or. Mais afin de renfermer leur bonheur dans de

plus étroites bornes, ils ont pris l'habitude de s'égorger pour les moindres bagatelles. Il y avoit à peine trois jours que nous étions arrivés, qu'un jeune Homme fut tué avec une arme à feu devant notre porte : tout notre ſecret, pour vivre en ſûreté au milieu de ce Peuple homicide, eſt de ne nous mêler que de nos propres affaires. Voulez-vous ſavoir comment nous paſſons notre tems à Naples ? La grande ſource de nos plaiſirs eſt la dévotion de nos Voiſins. Outre la gaieté de leurs Egliſes, où ils courent en foule pour voir ce qu'ils appellent *una bella Devotione*, c'eſt-à-dire, une ſorte d'Opéra Religieux, ils donnent des feux d'artifice, preſque chaque ſemaine, par dévotion; les rues ſont ſouvent ornées de tapiſſeries de haute-lice, par dévotion; &, ce qui eſt bien plus étrange, les Dames invitent les Hommes chez elles, & les régalent de concerts & de confitures, par dévotion; en un mot, ſans cette dévotion des Habitans de Naples, cette Ville n'auroit preſque aucun autre agrément que l'air qu'on y reſpire, & ſa ſituation. Les Sciences ſont ici peu cultivées, de même que dans tout le reſte de l'Italie; il y a néanmoins, parmi un grand nombre de prétendus Beaux-Eſprits, quelques Gens de goût. Un de mes Amis m'a dit dernièrement,

qu'étant allé voir M. Salvini à Florence, il l'avoit trouvé lisant votre Homère : il approuve fort les notes ; & quant à la Version, il desireroit uniquement qu'elle tînt un peu moins de la Paraphrase; ce qui prouve qu'il ne connoît guère notre Langue. Je vous souhaite la santé nécessaire pour continuer cette noble entreprise; car, pourvu que vous vous portiez bien, il seroit inutile de vous souhaiter un heureux succès. Vous me rendrez la justice de croire, que tout ce qui vous intéresse me touche sincèrement.

Je suis, &c.



LETTRE XXVIII,

DE POPE A M.....,

Décembre 12, 1718.

L'ANCIEN projet d'avoir une fenêtre à la poitrine pour rendre les mouvemens du cœur visibles, est l'objet des vœux de tout Homme de bien par plus d'une raison (1) ; mais hélas ! quand même cela seroit, quel avantage en pourrions-nous tirer, éloignés l'un de l'autre, comme nous sommes, & depuis si long-tems ? Je commence à craindre que vous ne mouriez en Irlande, & que vous n'éprouviez l'effet de cette sentence : *Hibernus es, & in Hiberniam reverteris.* Je m'ima-

(1) Notre Auteur avoit encore une meilleure raison qu'il ne savoit pas lui-même en ce tems-là, de souhaiter une pareille fenêtre ; non pour que ses Amis pussent voir son cœur, & qu'il s'épargnât, par ce moyen, la peine de les assurer de son affection ; mais afin qu'il vit le leur, & que n'ayant plus la mortification d'être si souvent trompé, ses Ennemis ne goûtassent point, après sa mort, le plaisir malin de voir combien de fois il avoit été joué.

gine quelquefois que vous êtes dans le cas de Sancho, & que quelque Duc vous a fait Gouverneur d'une Isle, où vous donnez des loix aux Sauvages Irlandois. Mais j'avoue que quand vous parlez de bâtir & de planter, vous me prenez par mon foible, & que je suis aussi disposé à vous pardonner que celui qui, se croyant Jupiter, ne trouvoit pas mauvais qu'un autre Fou s'appellât son Frère Neptune. Ah! Monsieur, savez-vous à qui vous parlez? à un Homme qui, du grade éminent de Poëte, est descendu à l'humble rang de Traducteur, & qui enfin, par pure stupidité, est devenu Architecte; vous savez le mot de Martial, *Præconem facito, vel Architectum.*

L'Histoire de ma transplantation & de mon établissement, que vous me demandez, exigeroit un Volume, si je voulois faire l'énumération des projets, des difficultés, & des révolutions qui ont accompagné ce période important de ma vie; & bien plus d'un Volume, si j'entreprenois de décrire les plans, les profils, les perspectives, &c, de tous les Palais & Jardins, conçus & enfantés par la vertu de cette faculté qui caractérise tous les grands Génies, l'Imagination. A la fin, le Destin & les Dieux m'ont fixé sur les bords de la Tamise, dans les districts de Richmond & de

Twickenham; c'eſt ici que j'ai paſſé une année entière de ma vie, ſans aucune demeure fixe à Londres; & je n'ai jetté qu'un coup-d'œil paſſager, tout au plus deux fois par mois, ſur les pompes de la Ville. C'eſt ici, Monſieur, que j'eſpère de vous recevoir, après que vous aurez achevé d'éterniſer l'Irlande de nos jours. Puiſſent des édifices & des colonades s'élever pour vous, des boſquets donner de l'ombre & du frais, & les roſes parfumer l'air! Je me flatte que la poſtérité, qui, ſans doute, ſaura toutes ces choſes, reconnoîtra que mon motif, en donnant dans l'Architecture, étoit de vous préparer une demeure vers le tems où la vôtre tombant en ruines, ſerviroit de tombeau à Frank & à Betty, & de monument éternel de la fidélité de deux domeſtiques pareils, dont la conſtance a ſurpaſſé même celle des Rats de vos entreſols.

Que vous dirai-je de plus ſur mon propre ſujet? J'ai tant, & néanmoins ſi peu de choſes à vous mander, que je ne ſais abſolument comment m'y prendre. Mais j'ai des raiſons pour ne les point confier au papier, & pour vous les dire de vive voix, quoique je ne ſois nullement content de votre longue abſence.

Je vous conſidère à préſent comme arrêté par

la Mer d'Irlande, précifément comme les Ombres dans Virgile :

Trifti palus innamabilis unda
Alligat, & novies Styx circumfufa coërcet.

Je ne faurois vous exprimer combien je languis après le moment où nous pourrons renouveller notre ancien commerce, nos conférences matinales, chacun dans fon lit, dans le même appartement, nos promenades du foir dans le Parc, nos voyages amufans fur l'eau, nos foupers philofophiques, nos lectures, nos converfations, notre air grave, nos rêveries, nos folies, & que fais-je encore ? Ceci me rappelle le fouvenir de quelques-uns de ceux qui ont partagé avec nous ces plaifirs, comme le pauvre Parnell (1), Garth, Rowe. Vous avez raifon de me reprocher de n'avoir rien dit fur la mort de ce dernier : l'idée de Parnell rempliffoit trop mon ame ; auffi fuis-je occupé à ériger à fa mémoire le plus beau monument qu'il me fera poffible. Ce qu'il m'a donné à publier, n'eft qu'une petite partie de fes Ouvrages pofthumes ; mais c'en eft la meilleure, que je ne gâterai point en l'amplifiant un peu. Je voudrois bien favoir

(1) Poëte Anglois, Ami de Pope, de Gay, de Swift, &c.

s'il fera enterré à Chester ou à Dublin, & quelles mesures on a prises par rapport à son monument, &c. Au reste, je n'ai point négligé de remplir mon devoir envers M. Rowe (1) ; car j'ai fait aujourd'hui même son Épitaphe pour l'Abbaye de Westminster. J'ai été infiniment sensible à la mort du Chevalier Garth, qui étoit le meilleur des Hommes (2). Il a fini héroïquement, & toutefois avec cette noble simplicité qui caractérise le trépas des Philosophes & des Saints. Mais de mauvaises Langues, & de plus mauvais cœurs encore l'ont poursuivi jusqu'au tombeau, en l'accusant d'irréligion. Vous aurez sûrement entendu bien des Contes sur ce sujet ; mais si jamais il y eut un bon Chrétien sans le savoir, c'étoit le Docteur Garth.

Je suis, &c.

(1) Nicolas Rowe, Poëte Anglois, né l'an 1673, & mort à Londres en 1718. On a de lui une Traduction de Lucain en Vers Anglois, des Comédies & des Tragédies.

(2) Samuel Garth, Poëte & Médecin Anglois, de la Province d'Yorck, a établi à Londres, dans le Collége des Médecins de cette Ville, un appartement, dans lequel on donne aux Pauvres les consultations *gratis*, & les Médecines à bas prix. Cet établissement excita contre lui la plupart des Médecins & des Apothicaires. Garth se vengea par un Poëme dans le goût du Lutrin de Boileau.

LETTRE XXIX,

DE POPE A M....

Septembre 17.

LA gaieté de votre Lettre prouve que vous n'êtes pas si avide de richesses, que la plupart de ceux de votre profession, puisque vous avez le courage de badiner sur ce que vous n'avez rien à faire. Vous n'êtes point un de ces Ministres de la chicane, dont on peut dire comme du Démon, *Circuit quærens quem devoret.* Mais votre course vous procurera au moins la plus grande des bénédictions temporelles, la santé. Quel bonheur n'est-ce pas pour quelqu'un qui aime tant à roder, d'être un grave & célèbre Chevalier-errant, tandis qu'à l'exemple d'un autre coureur, savoir, le Soleil, vous faites le tour de la Terre, & contemplez toutes les iniquités qui se commettent sous les Cieux ? Je ne suis qu'un misérable sédentaire en comparaison de vous; car, tel qu'un Pigeon (& cette comparaison est plus obligeante que si j'avois nommé quelqu'oiseau de proie) vous pouvez faire cent lieues d'un seul trait, au lieu

que moi, ſemblable à un pauvre Écureuil, je ſuis, à la vérité, toujours en mouvement, mais c'eſt aux environs d'une Cage de trois pieds; mes courſes reſſemblent à celles d'un petit Mercier, qui fait chaque jour deux ou trois milles, en revenant toujours ſur ſes pas. J'ai communiqué votre Lettre au ſujet de la Cauſe qui a été portée devant vous, à quelques Dames de votre connoiſſance. Je ſuis perſuadé que ſi vous continuez une pareille correſpondance pendant toute votre tournée, elle ſera plus agréable au Beau-Sexe, que la moitié des nouvelles dont on l'amuſe, puiſqu'il y trouvera ce qu'il aime par-deſſus toutes choſes, la vérité & le ſcandale heureuſement unis enſemble. Je vous aſſure que les bains ne fourniſſent rien de tel; on n'y voit que des figures graves ou triſtes, comme M. le Baron S***, le Chef de Juſtice A***, le Juge P*** & le Conſeiller B*** qui a un grand bouton ſur le nez, mais qui croit que s'il y mettoit une mouche, il manqueroit au reſpect qu'il ſe doit à lui-même.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXX,

DE POPE AU COMTE DE BURLINGTON.

MYLORD,

SI votre Jument pouvoit parler, elle vous décriroit la compagnie extraordinaire qu'elle a eue en chemin; mais puisqu'elle ne le peut pas, je le ferai pour elle.

C'étoit l'entreprenant M. Lintot, redoutable Rival de M. Tonfon, qui me joignit dans la Forêt de Windfor. Il dit qu'il favoit que j'allois à Oxford, le fiége des Mufes, & qu'en qualité de mon Libraire, il vouloit abfolument m'y accompagner.

Ce galant-homme montoit un Cheval entier; ce qui ne déplaifoit nullement à votre Jument. Je lui demandai de qui il tenoit ce Cheval? « De ce-» lui qui fait mes annonces, répondit-il; car mon » Coquin d'Imprimeur m'a fait faux-bond; j'ef-» pérois de le mettre de bonne humeur, en le » régalant à la taverne d'une fricaffée de lapins, » qui coûte deux fchelings, & de deux pintes de » vin, outre ma converfation. Il ne fit pas la

» moindre difficulté de me promettre son Che-» val; mais il ajoûta que M. Tonson avoit des-» sein d'aller à Cambridge, où il devoit recevoir » le Manuscrit d'un nouvel Horace du Doc-» teur ***, & que si ce voyage avoit lieu, il l'ac-» compagneroit, parce qu'il devoit imprimer ledit » Ouvrage. J'ai donc emprunté ce Cheval de mon » faiseur d'Annonces, qui l'avoit eu de M. Old-» mixon pour dette; il m'a prêté aussi le poliçon » que vous voyez à ma suite, & qui étoit hier à » faire peur; j'ai mis près de deux heures à laver » son visage tout barbouillé d'encre. C'est un joli » petit Diable, & qui apprend fort bien son Caté-» chisme; si vous avez quelque chose qui vous » embarrasse, il le portera ».

Ne jugeant pas à propos de refuser l'offre de M. Lintot, je donnai au Catéchumène un petit paquet contenant trois chemises, & un Virgile d'Elzevir. Je continuai ensuite mon chemin avec mon Valet devant moi, mon Libraire à mes côtés; & mon susdit petit Diable fermoit la marche. M. Lintot entama la conversation en ces termes: « Ces maudites Gens! ils ne manqueront pas de » mettre dans quelque Gazette, comment nous » avons été ensemble à Oxford; mais qu'est-ce » que cela me fait? Si j'allois jusqu'en Sussex, ils

» diroient que j'ai été parler à l'Orateur. Mais je » m'en moque. Je voudrois feulement que mon » Fils fût en état de m'aider dans mes affaires ».

Là-deffus je m'informai de fon Fils. « L'Enfant, » dit-il, a beaucoup d'efprit; mais il eft valétudi- » naire à-peu-près comme vous. Je n'épargne rien » pour fon éducation à Weftminfter. De grace, » ne penfez-vous pas que Weftminfter eft la meil- » leure École d'Angleterre? La plupart de ceux » qui ont compofé le dernier Miniftère en font » fortis, comme auffi divers Membres du Minif- » tère préfent; j'efpère que mon Fils parviendra».

Ne voulez-vous pas qu'il paffe un an à Oxford? « A quoi bon? les Univerfités ne forment que des » Pédans; & je veux qu'il s'applique aux affaires».

Pendant que Lintot bavardoit, je vis qu'il étoit mal à fon aife fur fa felle, & lui témoignai quelqu'inquiétude à cet égard. « Oh! ce n'eft rien; » mais puifque nous avons tout le jour à nous, » il me femble que vous trouveriez de l'agrément » à vous repofer un peu à l'ombre de ces arbres». Nous mettons pied à terre. « Voyez le bel Horace » que j'ai dans ma poche, me dit-il alors; feriez- » vous fi mal de traduire une Ode, en attendant » que nous remontions à Cheval? Que de belles » chofes vous pourriez tirer de-là à vos heures de

loifir

» loisir » ! Cela n'est pas impossible, répliquai-je, pourvu que nous remontions; le mouvement aide mon imagination; & un bon trot réveille mes esprits; puis nous irons au pas; & je méditerai fort & ferme.

Nous gardions le plus profond silence depuis une heure, quand Lintot s'arrêta pour me dire : « Hé bien, Monsieur, où en sommes-nous ? Je » répondis à sept mille. Je croyois, reprit le Li- » braire en jurant, que vous aviez déjà composé » sept Strophes. Oldsworth, en faisant le tour de » Winbleton-hill, traduit une Ode entière dans » une demi-heure. Je dois avouer, à son hon- » neur, quoique j'aye été mauvais Marchand de » son *Timothée*, qu'il n'y a point d'Homme en » Angleterre, qui traduise une Ode d'Horace aussi » vîte que lui. Je me souviens que le Docteur » King auroit fait plus de Vers à la Taverne pen- » dant trois heures, qu'on n'en pourroit réciter » dans le même tems. Il existe par le monde un » certain Sir Richard qui, tout en roulant dans sa » voiture démembrée, vous feroit un demi-Job » dans une tournée de quelques minutes ».

A propos de Traducteurs, je vous prie de m'apprendre comment vous les gouvernez ? « Ce sont, » Monsieur, les plus grands Misérables du monde;

» quand la faim les presse, ils jurent qu'ils entendent toutes les Langues de la Terre. J'en ai » connu un qui, prenant un Livre Grec sur mon » comptoir, me dit: Ah ! c'est de l'Hébreu; le » commencement de ce Livre doit être à la fin. » Je ne puis jamais me fier à ces ânes; car je » n'entends moi-même, ni le Grec, ni le François, ni le Latin, ni l'Italien; mais voici comment je m'y prends; je capitule avec eux pour dix » schelings par feuille, à condition que leur Ouvrage sera corrigé par qui il me plaira; ce moyen » me fournit presque toujours, de manière ou » d'autre, quelques éclaircissemens; & j'attrape » enfin le vrai sens d'un Auteur; car mon jugement donne le démenti à tous mes Traducteurs ». Mais quelle certitude avez-vous que vos Correcteurs ne vous trompent pas? « Comment? » je m'adresse à quelques honnêtes gens, & surtout à des Ecossois, qui viennent dans ma boutique, & je les prie de me lire l'Original en Anglois; je m'apperçois bien alors si mon premier » Traducteur a manqué le sens, & si mon Correcteur mérite son argent ou non.

» Je vous raconterai ce qui m'est arrivé il y a » un mois. Je fis marché avec S*** pour une » nouvelle Version de Lucrèce, que je voulois

» oppoſer à celle de Tonſon. Au bout de quelque » tems, il me remit une bonne partie de la Ver- » ſion, que je donnai au Correcteur pour la com- » parer avec le Latin; mais à peine l'eut-il entre » les mains, qu'il trouva que c'étoit la Traduction » de Creech mot pour mot, excepté la première » page. Que croyez-vous que je fis? Je fis arrêter » le Traducteur comme un Coquin qui m'avoit » volé mon argent; & pour ce qui eſt du Correc- » teur, je refuſai de le payer, parce qu'il avoit » revu la Traduction de Creech, au lieu de re- » voir l'Original ».

Apprenez-moi à préſent, je vous ſupplie, comment vous vous conduiſez avec les Critiques? « Mon- « ſieur, rien n'eſt plus aiſé. Je puis impoſer ſilence » aux plus formidables d'entr'eux; aux riches, en » leur donnant une feuille du Manuſcrit avec force » ratures qui ne me coûtent rien; ils montrent » cette feuille à leurs Connoiſſances, & diſent » qu'ils la tiennent de l'Auteur, qui a eu la ſageſſe » de profiter de leurs corrections; ce ſtratagême » a donné à quelques-uns d'entr'eux un air ſi » important, qu'on leur a, dans la ſuite, non-ſeu- » lement demandé des avis, mais même adreſſé » des Dédicaces. Quant aux Critiques indigens, » je vous donnerai un exemple de la manière dont

» j'en use avec eux. Un Misérable qui me paroissoit Homme d'étude, vint me trouver l'autre » jour; il parcourut votre Homère, secoua la » tête, & leva les épaules à chaque ligne qu'il » lisoit. C'est une chose étonnante, s'écria-t-il, » jusqu'où certaines Gens portent la présomption! » Rendre Homère en Anglois n'est pas une entre- » prise si aisée que chaque Écolier, chaque Ri- » mailleur... Il alloit continuer, quand ma Femme » m'appella pour dîner. Monsieur, lui dis-je, » voulez-vous manger un morceau de Bœuf avec » moi? M. Lintot, me répondit-il, je crains que » vous ne soyez mauvais Marchand de ce grand » Livre; votre entreprise me cause une véritable » inquiétude.... Monsieur, je vous suis fort obligé; » si vous voulez vous contenter d'un Rosbiff & » d'un Pudding.... M. Lintot, je ne dis pas que » M. Pope, s'il vouloit consulter d'habiles Gens... » Monsieur, le Pudding est sur la table; entrez, » je vous prie.... Mon Critique céda à mon invi- » tation, commença peu-à-peu à goûter votre » Poésie, & me dit, d'une même haleine, que » le Livre étoit bon, & le Pudding excellent.

» Après tant de franchise de ma part, ajoûta » Lintot en finissant, dites-moi, Monsieur, si » les Amis que vous avez en Cour, croyent que

» Mylord Lansdown ſera amené devant la Barre, » ou non ». Je lui dis que j'eſpérois que non, ce Seigneur m'ayant obligé particulièrement en plus d'une circonſtance. « Cela ſe peut, répliqua mon » Homme; mais ſi cela n'arrive pas, je ne pour- » rai point faire imprimer ſon Procès ».

Voilà, Mylord, quelques traits du génie de Lintot, que j'avois choiſi pour ſujet d'une Lettre. Je le quittai en arrivant à Oxford, & fus voir Mylord Carleton, à Middleton. Je ferois tort aux entretiens agréables dont je jouis ici, ſi j'entreprenois de les décrire, le plaiſir qu'ils me donnent, ne pouvant être égalé que par celui que je goûte dans le commerce de Votre Grandeur. J'eſpère pouvoir dans peu de jours me jetter de votre Cheval à vos pieds.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXXI,

DE POPE AU DUC DE BUCKINGHAM.

(*En réponſe à une Lettre, dans laquelle il avoit inſéré une deſcription de la Maiſon de Buckingham, adreſſée au Docteur de Sh.*)

PLINE étoit du petit nombre des Auteurs à leur aiſe; il avoit une bonne maiſon, & même deux, comme il paroît par deux de ſes Épîtres. Je m'imagine que ſi ceux de ſes Contemporains qui faiſoient ce pauvre métier, nous avoient appris comment ils étoient logés, on trouveroit que les galetas de Rome étoient auſſi bien habités que ceux de Fleetſtreet; mais il eſt dangereux de confier de pareils ſecrets à des Créanciers; ainſi nous préſumons qu'alors, de même qu'à préſent, perſonne, excepté leurs Libraires, ne ſavoit le lieu de leur retraite. Il ſemble que quand Virgile vint à Rome, il n'avoit abſolument aucun domicile; la première fois qu'il eut l'honneur de ſe préſenter devant Auguſte, il lui récita une Épigramme qui commence par ces mots; *Nocte pluit totâ, &c.*

ce qui ſuppoſe naturellement qu'il avoit paſſé la nuit dans la rue.

J'ignore quelle Chambre Juvenal occupoit ; mais dans une de ſes Satyres, il ſe plaint de la cherté exceſſive des logemens ; d'ailleurs, il n'auroit point parlé du lit de Codrus d'une façon ſi propre à exciter la pitié, s'il y avoit eu place pour deux.

Je penſe que Pline, malgré toute ſon oſtentation, auroit été charmé de troquer ſes deux maiſons pour celle de Votre Grandeur ; car elle eſt maiſon de Campagne en Été, & maiſon de Ville en Hiver ; & elle doit, par une raiſon de convenance, ſervir de ſéjour à un Sage, qui voit tout le Monde changer chaque ſaiſon, ſans éprouver lui-même aucun changement.

J'ai lu la deſcription de la maiſon de Pline, l'eſprit tout occupé de la vôtre ; mais comme il eſt impoſſible de les comparer, voyons ſi l'habitation du Philoſophe pourra ſoutenir le parallèle avec le vaſte manoir où je réſide actuellement. Ma deſcription ſera auſſi irrégulière que le bâtiment même.

Toutes les parties en ſont tellement détachées l'une de l'autre, & cependant d'ailleurs ſi contiguës, que dans une de mes rêveries poétiques,

je me ſuis imaginé que du tems d'Amphion c'étoit un Village dont les cabanes, après avoir danſé quelque tems au ſon de ſa Lyre, reſtèrent immobiles d'étonnement, auſſi-tôt qu'elles ſe trouvèrent bien réunies.

Vous m'excuſerez ſi je ne vous dis rien du frontiſpice; car je ne ſais bonnement où il eſt. Un Étranger qui croiroit pouvoir pénétrer dans la maiſon par la route ordinaire, s'abuſeroit étrangement. Du Veſtibule on ne paſſe point dans la Cour, comme on pourroit s'y attendre, mais dans l'Office. L'Anti-Chambre devroit communiquer à la Salle; mais à peine a-t-on ouvert une petite porte garnie de cloux de fer, qu'on eſt convaincu par un vôl d'Oiſeaux, & par un nuage de pouſſière, que cet appartement eſt le Colombier. En mettant le pied dans la Chapelle, vous voyez que les Autels, ſemblables à ceux des Anciens, fument continuellement. Mais cette fumée vient de la Cuiſine, qui eſt attenante.

La grande Salle, dans l'intérieur de la maiſon, offre, de chaque côté, une longue table, véritable image de l'ancienne hoſpitalité; les murs ſont ornés de monſtrueuſes cornes d'animaux, d'environ vingt piques caſſées, de dix ou douze gros mouſquetons, & d'un mouſquet ſans platine,

qui a, dit-on, fervi dans les Guerres Civiles. Il y a une grande fenêtre faite en arcade, & obfcurcie de divers beaux Écuffons peints fur le verre; un panneau, plus tranfparent que les autres, porte pour date 1286, & conferve feul la mémoire d'un Chevalier, dont les armes de fer ont été confumées il y a long-tems par la rouille, & dont le nez d'albâtre a difparu du monument. La face de Dame Éléonor, fur un autre carreau, a plus d'obligation à ce feul verre, qu'à tous les miroirs qu'elle a confultés pendant fa vie. Qui dira après cela, que le verre eft fragile, puifqu'il n'eft pas à moitié auffi fragile que la beauté humaine, ou la gloire? & cependant je ne puis penfer, fans chagrin, que les titres les plus auguftes d'une fi ancienne Famille foient à la difcrétion du premier Enfant qui s'avifera de jetter une pierre. Cette pièce fervoit jadis de Salle à manger à de preux Chevaliers, & à de belles Dames qui avoient des Ecuyers, & jufqu'à des Sénéchaux; & cependant hier au foir un Hibou vint s'y nicher, parce qu'il la prenoit pour une Grange. Cette Grange, car le Hibou n'avoit pas tort, vous conduit par différens détours dans une grande Salle de compagnie, meublée élégamment; on y voit une épinette fans cordes, deux fauteuils qu'on foupçonne avoir été autrefois garnis de

velours, & trois ou quatre tableaux de famille affreusement défigurés par le tems. On a eu la précaution de les placer le plus loin qu'il a été possible des fenêtres, qui, fermant très-mal, fournissent un endroit propre à sécher des pavôts & de la semence de moutarde; & c'est aussi principalement à cet usage, que l'appartement est destiné. A côté du colombier dont j'ai parlé, il y a une allée qui mène à une Chambre à coucher, à la Dépense, & à un petit réduit appellé l'Étude du Chapelain; vient ensuite la brasserie, un petit Cabinet verd, & le grand escalier sous lequel est la laiterie; un peu plus loin à la droite se trouve une Chambre pour les Domestiques; puis en montant six marches, on arrive au Cabinet que la vieille Dame avoit destiné à ses dévotions particulières; il y a une ouverture qui donne dans la Chambre, des Domestiques; & je conjecture que c'étoit pour observer ses Gens, tandis qu'elle faisoit ses prières.

Les appartemens de plein-pied montent en tout à vingt-six, entre lesquels je ne dois pas oublier une Chambre, où l'on voit une machine antique, qui doit avoir été un bois de lit, ou un pressoir pour du cidre.

La Cuisine est bâtie en forme de Rotonde; car la voûte s'élève jusqu'au sommet de la

maiſon, où une ſeule ouverture laiſſe ſortir la fumée, & entrer la lumière. Des murs tout noircis, des feux rangés circulairement, de vaſtes chaudières, des fours, &c, feroient preſque croire qu'on eſt dans la forge de Vulcain, dans la caverne de Polyphème, ou dans le Temple de Moloch. L'horreur que ce lieu inſpire, a fait une telle impreſſion ſur les Habitans de la Campagne, qu'ils croyent que les Sorciers y tiennent leur Sabbat, & qu'une fois par an, le Diable les régale d'un plat de rôti, conſiſtant en un Tigre lardé de cloux.

Le premier étage offre quantité de Chambres; mais il n'eſt pas poſſible de paſſer de l'une dans l'autre, ſans monter ou deſcendre deux ou trois marches. Notre meilleur appartement eſt long & bas, & a préciſément les mêmes proportions qu'une boëte de Marchande de modes. Dans la plupart de ces Chambres, il y a des tapiſſeries de l'ouvrage le plus fin qu'il y ait au monde, c'eſt-à-dire, de ces tapiſſeries qu'Arachné tire de ſes propres entrailles. Sans cet unique ameublement, le tout offriroit un triſte ſpectacle de murailles nues, de lambris crevaſſés, de fenêtres à moitié pourries, & de ferrures rouillées. Le toit eſt ſi délabré, qu'après une pluie un peu favorable, on peut s'attendre à voir bientôt croître force mouſ-

ſerons entre les fentes des planchers. Toutes les portes ſont auſſi petites & auſſi baſſes que celles des cabinets des Paquebots. Cet étage n'a, depuis nombre d'années, d'autres Habitans que certains Rats, que leur âge même rend dignes d'un pareil ſéjour; car ils ſont tous gris de vieilleſſe: comme ils n'ont pas encore quitté cette vénérable maiſon, nous eſpérons que leur ancienne demeure ne tombera pas, durant le peu de tems qu'ont encore à vivre ces pauvres animaux, qui ſont trop infirmes pour pouvoir ſe tranſplanter ailleurs. Il y a encore quelques Livres dans la Bibliothèque, pour les empêcher de mourir de faim.

Nous n'aurions jamais vu la moitié de ce que je viens de décrire, ſans le vieux Concierge de la maiſon, qui eſt lui-même une antiquité auſſi curieuſe, qu'aucune de celles qu'il nous a montrées. Il a l'air d'un ancien Portrait de famille qui a quitté ſon cadre, & marche du mieux qu'il peut. A meſure que nous paſſions d'un appartement dans un autre, il nous rapportoit quelques particularités relatives à la Famille; mais ſes obſervations concernoient principalement la cave: il nous montra la poſition d'un triple rang de piéces de vin ſec, & des bouteilles de vin d'Alicante pour boire, avec une rôtie le matin; il nous fit voir le chantier qui avoit ſoutenu les tonneaux

de bière-forte, garnis de cercles de fer; après quoi, il tira d'un coin obscur les restes déchirés d'un Portrait qui n'avoit jamais été fini : « C'est » ici, nous dit-il en pleurant, le pauvre Che- » valier Thomas, à qui toute cette boisson a au- » trefois appartenu. Il eut deux Fils, pauvres » Jeunes-Gens, qui eurent le malheur de ne point » survivre à leur Père; ils moururent tous deux » dans ce même lieu, & ne purent plus faire » usage de leurs jambes pour en sortir ». Il ne pouvoit passer devant un monceau de bouteilles cassées, qu'il n'en prît toujours quelque pièce, pour nous montrer les Armes de la Famille. Il nous conduisit ensuite à la tour par un escalier obscur, qui nous menoit à diverses petites chambres l'une au-dessus de l'autre. Nous en vîmes entr'autres une qui fut jadis condamnée, pour une raison que le Concierge nous dit à l'oreille comme un grand secret : il semble que la pureté du sang de l'illustre Famille ait été tant soit peu altérée, il y a environ deux siècles, par une foiblesse de Mylady Fanchon, qui fut surprise en flagrant délit avec un Prieur du voisinage : dès-lors la chambre fut condamnée; & on l'appella *la Chambre adultère*. L'esprit de la Dame coupable s'y promène souvent; & quelques Servantes attestent avoir vu, par le trou de la serrure, une Dame en panier; mais la

chose fut étouffée ; & l'on défendit aux Domestiques d'en parler.

Si cette longue description vous ennuie, c'est un généreux principe de reconnoissance qui me l'arrache. J'ai voulu conserver la mémoire d'un bâtiment qui doit bientôt tomber en poussière, & dont une partie aura peut-être déjà subi ce sort, avant que cette Lettre vous parvienne.

Nous devons, si je ne me trompe, à ce vieux manoir, la même sorte de reconnoissance qu'on doit à un Ami avancé en âge, qui nous héberge jusqu'aux derniers momens de sa vie. Celui qui veut étudier, sans être interrompu, ne sauroit choisir une meilleure retraite que celle-ci, que personne ne soupçonnera jamais d'être habitée ; ceux mêmes, qui ne demanderoient pas mieux que de dîner avec nous, n'oseroient pas s'arrêter sous notre toit. Quiconque verra ce domicile, avouera qu'il ne m'étoit pas possible d'en trouver un plus convenable pour converser avec les Morts. J'aurois été fou de quitter Votre Grandeur pour quelqu'autre qu'Homère ; mais dès que je retournerai chez les Vivans, j'aurai assez de raison pour ne chercher que ce qu'il y a de meilleur parmi eux, ou, ce qui revient au même, je me hâterai de venir en personne vous assurer, &c.

LETTRE XXXII,

LE DUC DE BUCKINGHAM A POPE.

Vous me demandez mon avis fur la difpute qui s'eft élevée dernièrement en France au fujet d'Homère. On me pardonnera, je penfe, fi dans un fiècle où les amufemens honnêtes font rares, je m'amufe à faire quelques réflexions fur une querelle illuftre en elle-même, qui a mis aux mains deux Perfonnes eftimables. D'une part, c'eft un Ecrivain ingénieux, qui s'eft diftingué dans la Poéfie Lyrique, au jugement même de fon Adverfaire : de l'autre, c'eft une Femme d'un favoir éminent, & dont le génie eft admirablement tourné vers cette forte d'étude qui convient le plus à fon fexe; la douceur, l'aménité, l'intérêt de la vertu, fixoient fon genre.

Cependant jamais Théologiens ne fe font outragés plus indignement que ces deux Auteurs polis : leur jugement s'eft perdu dans la chaleur de leurs démêlés fur le Père de la Poéfie. Je fouhaite, en faveur du Public, qui eft fuffifamment occupé de leur querelle, qu'ils ne foient pas

tentés de se réunir contre un tiers, qui a eu la témérité de les blâmer tous deux, si par hazard ils viennent à le savoir.

Pour commencer par la question de fait, l'événement ayant fait voir qu'il n'étoit point possible de traduire en Vers François le meilleur des Poëtes, Madame Dacier a fort bien jugé qu'il falloit au moins le rendre en bonne Prose : la Poésie Françoise est au-dessous de cette entreprise.

Sa traduction est aussi parfaite qu'elle peut être, quoiqu'après tout, ce ne soit que montrer l'envers d'une belle tapisserie (1); elle y a ajouté, outre cela, quantité de belles & de savantes notes. Par-là, cette Dame a obligé non-seulement son propre Sexe, mais aussi la grande partie du nôtre, & son Adversaire même, qui avoue ingénuement qu'il n'entend pas le Grec.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner, qu'après avoir si bien réussi, elle soit devenue amoureuse de son divin Auteur, & que la seule idée d'un Homme assez audacieux pour le fronder, lui inspire une espèce d'horreur.

M. de la Motte, déjà fameux par ses succès

(1) Pensée de Michel de Cervantès.

dans

dans le genre Lyrique, s'eſt laiſſé ſéduire par la Muſe de l'Epopée : il a cru qu'en ſe bornant même à l'humble rôle de Traducteur, il s'illuſtreroit dans une carrière difficile, marquée par mille naufrages.

Mais comme les grands Poëtes s'imaginent avoir le droit d'être vains, celui-ci, peu content d'effacer Madame Dacier, a voulu encore effacer Homère même, en omettant, altérant, ou ajoutant tout ce qu'il jugeoit à propos.

Homère a toujours été ſi bien défendu contre un pareil attentat, que mon foible ſecours ne lui eſt nullement néceſſaire ; j'avouerai cependant qu'il y a tant de beautés dans ſes Ouvrages, que ſes fautes apparentes même doivent être reſpectées. Si le Traducteur en eût tenu compte comme du reſte, en avertiſſant que le grand nom d'Homère exigeoit ces égards, il auroit, à mon avis, marqué plus de jugement, que dans les changemens les plus heureux qu'il peut avoir faits. Je m'étonne, avec M. de la Motte, de certains défauts de ce Poëte ; mais c'eſt à cauſe qu'il a d'ailleurs tant de traits ſublimes, que je ſuis ſurpris de le voir quelquefois tomber dans les foibleſſes de la nature humaine.

Je ne ſaurois concevoir pourquoi, malgré la

coutume conſtante des Interprètes, un Homme qui a traduit Homère, s'aviſe d'en dire du mal. N'y auroit-il pas là un deſir de ſe ſingulariſer, & d'être quelque choſe de plus qu'un Traducteur, quoique, dans le cas préſent, ce titre ſoit aſſez honorable? Les changemens qu'il a faits, ne pouvoient jamais lui procurer le nom de Poëte Epique, quoique ſa Traduction, même dans l'état où elle eſt, l'emporte de beaucoup ſur celle de ſa Rivale.

De plus, il n'étoit pas poſſible qu'il ignorât, que trouver des défauts eſt la partie la plus aiſée, la plus ordinaire, & la moins glorieuſe de la tâche d'un Critique; au lieu que rien ne marque plus d'habileté & de goût, que d'être véritablement ſenſible à de grandes beautés.

Que dirons-nous pour excuſer tout ceci? *Humanum eſt errare.* Sans cela un bon Poëte, qui eſt d'ailleurs un Critique du premier ordre, n'auroit pas, en cenſurant trop Homère, expoſé à la cenſure une Traduction, qui ſe feroit ſoutenue contre les attaques de l'envie.

Mais puiſqu'il donnoit de gaieté de cœur dans ces écarts, je ſuis ſurpris qu'il n'ait pas encore crié contre Homère, non pour avoir rempli l'Iliade de tant de carnage (car on ne peut décrire

une guerre ſanglante ſans cela) mais pour être entré dans un ſi grand détail de bleſſures & d'horreur, qu'il ſembloit que le Poëte avoit tellement pris plaiſir à ces choſes, qu'il ne s'étoit nullement douté que ſes Lecteurs n'en fuſſent auſſi charmés que lui. Les adieux d'Hector & d'Andromaque ſont infiniment touchans; mais ils n'effacent qu'à peine l'impreſſion affreuſe, que fait l'image du corps de ce Héros, traîné trois fois autour des murs d'Ilion.

D'un autre côté, Madame Dacier, aveuglée par ſon zèle pour Homère, a entrepris d'excuſer ce trait, & en général tout ce qu'on s'eſt aviſé de reprendre dans cet admirable Poëte : conduite qui m'a donné une bonne leçon d'impartialité, dont j'avois grand beſoin à l'égard d'un Auteur, pour lequel j'ai la plus profonde vénération. Madame Dacier auroit dû conſidérer que, quels qu'aient été les motifs qui ont engagé M. de la Motte à faire une ſortie auſſi violente contre le Prince des Poëtes, ſa réputation braveroit toujours la critique, puiſque Platon même a échoué dans cette entrepriſe. Ce Philoſophe en vouloit peut-être à Homère, pour la même raiſon qui a indiſpoſé Madame Dacier contre M. de la Motte; il déſeſpéroit d'atteindre en Proſe au ſublime de

la Poéſie ; & en conſéquence, il jugea à propos de l'exclure de ſa République.

Qu'il me ſoit permis d'ajouter, que les objections contre Homère diminuent auſſi peu les éloges dus à la Traduction de Madame Dacier, qui eſt élégante & fidelle, que les meilleurs Vers ſont capables de faire tort à de l'excellente Proſe.

La cauſe du Poëte Grec eſt ſi illuſtre, que nos deux Athlètes ont eſpéré faire du bruit, quelque fût le ſuccès du combat ; & c'eſt la meilleure excuſe qu'on puiſſe donner à tant de violence.

Ce qu'il y a de pis pour la ſavante Dame, c'eſt que la manière injurieuſe dont elle traite M. de la Motte, prouve que quand Homère ſeroit infaillible, elle-même ſûrement ne l'eſt pas. Car comment défendre l'Auteur de l'Iliade ſur tout, & juſtifier, par exemple, la fuite d'Hector à la première vue d'Achille? Quelque terrible que fût l'aſpect de ce dernier, il ne devoit pas cauſer une telle frayeur ; & le dard que Minerve rend au Héros Grec, ne ſuffit pas pour excuſer une terreur ſi ſoudaine.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIII,

DE POPE AU DUC DE BUCKINGHAM.

Septembre 1, 1718.

VOTRE Grandeur m'a fait infiniment d'honneur & de plaifir, en me communiquant fon avis au fujet de la difpute fur Homère. Je lui tiendrai fidèlement parole, en marquant, de bonne foi, en quoi je ne fuis point d'accord avec elle. Ces différences, qui fe réduifent à deux ou trois, regardent moins le fond de la querelle, que les parties belligérantes. Je fuis un peu moins prévenu que vous, en faveur du grand favoir de la Dame, quoiqu'elle ait fûrement beaucoup de connoiffances. Selon moi, c'eft un effet de la politeffe des François, d'avoir mis la Femme, en fait de critique, au même rang que fon Mari. Pour en convenir, il fuffit d'obferver que les Remarques de M. Dacier fur Horace annoncent un fens plus droit, plus de pénétration, & plus de connoiffance de fon Auteur, de même que celles fur l'Art Poétique d'Ariftote, plus d'habileté & d'étude, qu'aucun des Commentaires de la Dame

ſur les différens Ecrivains qu'elle a voulu éclaircir. Elle ne donne, la plupart du tems, que des généralités, qui encore ne ſont pas d'elle. C'eſt de quoi nous fourniſſent un exemple frappant ſes Remarques ſur Homère, dans leſquelles Euſtathe eſt pillé dix fois, pour une ſeule fois qu'il eſt cité. D'ailleurs, il n'y a guère de ſavoir dans ſes notes ſur Térence, ſur Plaute, ou ſur Ariſtophane, qui en avoit pourtant bon beſoin. Il faut avouer néanmoins que les Scholies Grecques, ſur le dernier de ces Auteurs, ſont des meilleures qu'il y ait.

J'oſe aſſurer Votre Grandeur, que je ne cherche pas à trouver des défauts à une Dame : la tâche que je m'étois impoſée de traduire l'Iliade, m'a obligé de les voir; cependant j'ai eu une aſſez bonne doſe de complaiſance françoiſe pour cacher ſes larcins; car par-tout où j'ai obſervé que ſes notes appartenoient entièrement à quelque autre, (& il y en a pluſieurs centaines dans le même cas) j'ai ſimplement cité le vrai Propriétaire, ſans rien dire de plus. Si jamais Madame Dacier voit mes obſervations, elle en ſera piquée ; mais j'oſerois répondre qu'elle s'en tiendra là.

Pour M. de la Motte, c'eſt lui rendre peu de juſtice, que de ſoutenir qu'il ne pouvoit avoir

aucune autre idée des beautés du Poëme Epique d'Homère, que celles qu'il avoit puifées dans la traduction en Profe de Madame Dacier. Cette traduction a été précédée d'une autre du même genre, faite par M. de la Valterie, & fi élégante, qu'elle a manifeftement fervi de modèle & d'original au fameux Télémaque.

C'eft avec beaucoup de raifon, que Votre Grandeur condamne dans l'un la manie de trouver continuellement le Poëte Grec en défaut, & dans l'autre celle de l'excufer par-tout: mais la Dame l'a infiniment emporté fur fon Adverfaire dans l'art de dire des injures. Il ne fe peut rien de plus poli & de plus honnête, que la manière dont M. de la Motte fe conduit dans toute la difpute; & j'ofe affurer que fes Vers, dont Votre Grandeur admire la beauté, (ce qu'a fait pareillement l'Archevêque de Cambray) ne font point fupérieurs à fa Profe. Ainfi je penfe, que quand vous dites que ces deux Auteurs ont écrit avec autant d'emportement & auffi peu de charité, que s'il eût été queftion d'une difpute de Théologie, vous ne rendez pas tout-à-fait juftice à M. de la Motte. Ce n'eft pas que je doute davantage du zèle des Commentateurs que de celui des Théologiens, & que je ne fois difpofé à croire que les paffions & l'or-

gueil du Genre-humain, en général, peuvent exciter des perfécutions fur des fentimens de critique : la Religion fournit un prétexte plus fpécieux : mais à fon défaut, deux Commentateurs, qui font divifés fur quelque paffage d'Homère, de Virgile, de Térence, & d'Horace, fe feront fort bien brûler l'un l'autre, pour venger l'honneur de ces illuftres Ecrivains.

Je ne fuis point furpris que Votre Grandeur foit choquée de la fuite d'Hector à la première vue d'Achille, au XXII[e] Livre de l'Iliade. Cependant, pour prouver que je fuis, finon un vrai Critique, du moins un vrai Commentateur, je tâcherai de l'excufer, & peut-être même de le défendre dans mes notes fur ce Livre; & pour me donner moins de peine, au lieu de le faire dans cette Lettre, j'expoferai en fubftance ce que j'ai à dire fur ce fujet, dans un papier féparé, que je montrerai à Votre Grandeur la première fois que j'aurai l'honneur de lui rendre mes devoirs. Je demande fimplement, à préfent, qu'elle m'accorde qu'Hector avoit une certitude abfolue qu'il feroit tué, & qu'outre cela il étoit abattu par le fentiment qu'il combattoit pour une mauvaife caufe. Si votre grande ame refufe d'avouer que la première de ces raifons fuffife pour décourager

un Héros, vous aurez pourtant bien la bonté de me paſſer la ſeconde. Au reſte, voici un trait de Mylord Peterborowgh, qui pourroit valider le premier motif. Quelqu'un l'ayant félicité de n'avoir jamais eu peur, il répondit : « Monſieur, » montrez-moi un danger que je croye prochain » & réel, & je vous promets d'avoir autant peur » qu'aucun de vous ».

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXXIV,

DU DOCTEUR ARBUTHNOT A POPE.

Londres, Septembre 7, 1714.

Je vous ſuis ſenſiblement obligé de ce que vous voulez bien vous ſouvenir d'un Courtiſan, pauvre, vieux, & diſgracié; ce qui forme ordinairement l'objet du monde le plus digne de mépris. Ce coup a tellement frappé Scriblerus, qu'il a recouvré ſes ſens, & qu'il penſe & parle comme un autre Homme. De badin & de gai qu'il étoit, il eſt devenu ſérieux & chagrin. Ses productions ſe trouvent pêle-mêle avec de vieilles gazettes, & autres pièces de ce genre. J'aurois bien voulu qu'elles euſſent été parmi les papiers d'un Seigneur, auxquels on a mis le ſceau. Scriblerus auroit pu paſſer alors pour le Prétendant; & quel admirable ſujet pour l'Auteur du *Flying-Poſt*, qui n'auroit pas manqué d'allégoriſer ſes aventures, & d'y trouver un complot! Le Bureau de Martin eſt à préſent à la ſeconde porte à gauche, dans Dover-ſtreet, où il ſera charmé de voir le Docteur Parnell, M. Pope, & ſes anciens Amis, au

ſervice deſquels il a encore une demi-bouteille de clairet. C'eſt avec une ſorte de plaiſir qu'il contemple tout le Monde en mouvement à ſon occaſion. J'ai vu une Lettre du Doyen Swift, qui ne perd point courage : quoique terraſſé, il regarde fièrement ſes Ennemis, & lève encore la main pour leur porter quelque coup. Je ſuis preſſé de finir; & j'ajoute ſeulement que je ne vous le pardonnerai pas, ſi vous ne vous ſervez point auſſi librement de ma maiſon dans Dover-Street, que vous le faiſiez de celle de Saint-James; car, comme notre amitié n'a pas commencé par des liaiſons de Cour, ma diſgrace ne doit pas non plus la finir. Je me ferai toujours honneur d'être mis au nombre de vos Amis & de vos Serviteurs.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXXV,

DE POPE AU DOCTEUR ARBUTHNOT.

Septembre, 10.

JE ſuis bien aiſe que vos voyages vous amuſent : il n'eſt que trop juſte qu'ils vous donnent du plaiſir, puiſqu'ils ne ſauroient vous rien apprendre. Vous n'êtes plus aſſez jeune pour cela, quoique vous couriez avec un Roi de ſeize ans, & (ce qui le rend plus enfant encore) un Roi des François. La mort d'un de mes Parens, & les ſoins que j'ai été obligé de prendre de lui avant & après cet événement, m'ont plongé, depuis quelque tems, dans une eſpèce de mélancolie. Ma Mère ſe trouve un peu mieux, quoique pour un âge avancé comme le ſien, chaque jour ſoit climactérique. Ajoutez à tout cela une indiſpoſition que j'ai eue, mais que je regarde comme une bagatelle, quand je la compare avec celle de ma Mère, à cauſe que ma vie n'eſt pas à moitié d'autant de conſéquence pour qui que ce ſoit, que la ſienne l'eſt pour moi. Tous ces déſagréables contre-tems m'ont empêché de répondre plus promptement à votre obligeante Lettre.

L'article dont vous vous informez, m'eſt auſſi indifférent que vous ſouhaitez qu'il le ſoit. Qu'on diſe de mon Odyſſée ce qu'on voudra; ſi l'Ouvrage eſt bon, il diſſipera tous les bruits ſcandaleux, comme le Soleil diſſipe toutes les mauvaiſes odeurs, uniquement en ſe montrant.

Je voudrois qu'il n'y eût rien qui m'inquiétât davantage. L'ame d'un Homme de bien eſt hors de l'atteinte des Méchans. Pour troubler ſa paix, il faudroit quelque ſecret reproche qu'elle n'a point lieu de ſe faire. Ce n'eſt pas que la malice & l'injuſtice n'ayent un inſtant d'exiſtence, comme ces vils inſectes qui meurent en lançant leur aiguillon. La fauſſeté eſt folie, dit Homère; car les Menteurs & les Calomniateurs ne nuiſent à la fin qu'à eux-mêmes : la choſe eſt très-vraie dans ce Monde; & quant à l'avenir, il faut ſouhaiter que Dieu leur faſſe miſéricorde, quoiqu'il n'y ait guère lieu de l'eſpérer, puiſqu'ils ont joué ſur la Terre le rôle du Démon, qui eſt le Père du Menſonge, & qui pourroit bien avoir quelques droits ſur ſes Enfans.

J'avois dernièrement bien plus ſujet de faire ces réflexions, que s'il ne s'étoit agi que de mes écrits : on accuſoit mes principes, & une Perſonne, dont la réputation doit autant m'intéreſſer

que la mienne propre, & qui vous eſt auſſi chère que moi. Jamais Créature n'eut de meilleures diſpoſitions naturelles, & ne fut plus portée à ſuivre les Loix de la Raiſon & du Devoir, ſi elle agiſſoit par elle-même ; mais vous ſavez que le malheur de cette Famille eſt d'être gouvernée comme un vaiſſeau, je veux dire, que la queue y dirige la tête au gré de tous les vents.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXXVI.

DE POPE AU COMTE D'OXFORD.

Octobre 21, 1721.

MYLORD,

VOTRE Grandeur sera peut-être surprise de la liberté que je prends de lui écrire ; mais elle est priée de se souvenir qu'elle m'a honoré de cette permission, dans le même tems qu'elle l'accordoit aussi à quelques autres qui la méritoient mieux que moi. J'espère que vous ne serez pas étonné, que je veuille toujours passer dans votre esprit pour un Serviteur fidèle & reconnoissant ; mais j'avoue que mon ambition ne s'en tient pas-là ; il faut que le Public me reconnoisse pour tel ; & c'est ce qui m'engage à vous importuner de cette Lettre. Le pauvre Parnell, avant de mourir, m'a chargé de publier les restes de son génie. Je desire vivement de donner plus de considération à l'Auteur & à l'Editeur en vous les dédiant. Le témoignage que l'on rend à la vérité, donne une sorte de satisfaction qui peut-être n'est pas entièrement exempte de vanité ; mais cette va-

nité formant une espèce à part, est la plus excusable de toutes. Je vous supplie, Mylord, de ne me la pas interdire en cette occasion, & de me permettre de faire imprimer les Vers ci-joints à la tête du Livre. Je vous envoye l'Ouvrage même, dont la lecture vous fera plus de plaisir que vous n'en pourriez recevoir de toutes les louanges que vous méritez. C'est pourquoi je doute fort que vous vouliez accepter la Pièce que je me propose d'y joindre. Tout ce que j'ai à dire là-dessus, c'est que c'est la seule dédicace que j'aye jamais faite, & la seule que je ferai jamais, soit que vous l'acceptiez ou non ; car je ne prétends fléchir le genou que devant un aussi grand Homme que Mylord Oxford ; & je ne compte pas d'en voir un plus grand de mon tems.

Après tout, si Votre Grandeur veut me faire dire par Mylord Harley, qu'il faut supprimer ces Vers dont je lui envoie la seule copie que j'aye, elle sera exactement obéie. J'ai l'honneur, &c.

MYLORD,

Votre, &c.

LETTRE

LETTRE XXXVII.

LE COMTE D'OXFORD A POPE.

Bramton-Caſtle, Novembre 6, 1721.

J'AI reçu, Monſieur, votre paquet, qui n'a pu que me cauſer une extrême ſatisfaction, par les preuves qu'il me donne de votre ſouvenir; car qu'y a-t-il de plus agréable, que d'être préſent à la mémoire de ceux qu'on aime & qu'on eſtime ſincèrement ? Mais quelle confuſion n'ai-je pas éprouvée enſuite, en liſant vos admirables Vers? Je me reproche de mériter ſi peu le beau portrait que votre amitié & votre plume délicate viennent de tracer. Vous demandez mon conſentement pour le rendre public; à quelles extrêmités me réduiſez-vous ? Je me rappelle bien ces ſoirées que j'ai paſſées ſi utilement avec M. Pope, M. Parnell, le Doyen Swift, le Docteur, &c. Je ſerois bien aiſe que le monde ſût que vous m'avez aimé; & puiſque votre affection l'emporte ſur votre jugement, que le monde apprenne donc avec quel art M. Pope ſait embellir le ſujet le plus ſtérile. Je vous renvoye une exacte copie de vos

Vers ; & je garderai l'original comme un témoignage de la ſeule erreur dont vous avez jamais été capable (1). J'eſpère de vous embraſſer bientôt à Londres, & de vous aſſurer de l'eſtime & de l'amitié avec leſquelles je ſuis, &c.

OXFORD.

---

(1) Voyez la Traduction de ces Vers à la page 392 du Tome II.



LETTRE XXXVIII,

DE POPE A M. ÉDOUARD BLOUNT.

Août 27, 1714.

QUEL que soit le genre de mes études & de mes amusemens, soyez persuadé que votre souvenir y sera toujours mêlé. La tâche que j'ai entreprise (1), quoique déjà assez grande en elle-même, a été encore augmentée par les notes dont j'ai cru devoir accompagner ma Traduction (2). Ce surcroit de travail, qui m'obligeoit à consulter quantité de Livres, m'a fait faire le voyage d'Oxford; mais je crains que le commerce de Mylord Harcourt & du Docteur Clarke ne m'empêche, par trop d'agrément, de consulter beaucoup de Livres ou de Manuscrits.

J'ai, de jour en jour, de nouvelles raisons de me plaindre de la négligence des Géographes dans leurs Cartes de l'ancienne Grèce, depuis

(1) Sa Traduction de l'Iliade d'Homère.

(2) Les Notes sur l'Iliade sont de lui, & celles sur l'Odyssée du Docteur Broome. La différence est frappante.

que je cherche ici des éclairciſſemens dans les Bibliothèques ſur deux ou trois noms fameux. D'un autre côté, malgré tous mes ſoins, je ne compte pas trop ſur l'exactitude de mon Graveur, à qui j'ai écrit dans un ſtyle ſi impérieux, que ſi ma Lettre étoit interceptée par un Homme vulgaire, il ne pourroit revenir de ſa ſurpriſe. Il ne s'agit pas moins que de déplacer telle ou telle Montagne, de changer le cours de telle ou telle Rivière, de mettre une grande Ville dans tel endroit d'un Pays, & d'en détruire, de fond en comble, une autre à quelque diſtance de-là. J'ai mis des bornes à la Mer; & j'ai dit à la Terre: « Tu t'avanceras juſques-là, & pas plus loin (1) ».

Mais tandis que je commande d'une manière ſi abſolue, je cours riſque de perdre mon cheval, & d'être même pourſuivi en Juſtice (2). A la vérité, la prudence veut qu'on déſarme un Homme qui a actuellement ſous ſes ordres cent mille Grecs: tout ce que je puis dire, c'eſt que cette armée peut bien valoir quatre mille Prêtres, & qu'elle

(1) Ceci a rapport à la Carte de l'ancienne Grece, que notre Auteur a donnée dans ſes Obſervations ſur le II Livre de l'Iliade.

(2) On mit, vers ce tems-là, en vigueur quelques Loix contre les Catholiques.

feroit capable de faire tête à ceux de Barcelone. Le fiége de cette Ville mérite un auffi beau Poëme que l'Iliade ; & le merveilleux n'y manqueroit pas, puifqu'on affure que les Habitans s'attendent à être fecourus par les Anges. Je vous avoue que rien ne me furprend davantage, que de voir un Peuple, fi épris de la liberté, donner un pareil exemple de fuperftition ; comment réunir tant de courage & tant de folie !

Je n'ai pu me défendre, à l'occafion de la mort de la Reine, de faire un tour à Londres, par cet efprit de curiofité fi ordinaire aux Hommes, qui quittent leurs propres affaires pour voir ce que d'autres font. Quant à moi, je rends graces à Dieu de me trouver, par ma fituation, au-deffous de tous les accidens attachés aux révolutions de l'Etat, & au-deffus par ma Philofophie. La charité mutuelle qui doit unir un Homme & un Homme, & la bienveillance générale qu'on doit fentir pour tous, font les articles qui me tiennent le plus à cœur, & auxquels, felon moi, il n'eft jamais permis de manquer pour l'amour de tels Princes, ou de tel Gouvernement. J'efpère que les chofes prendront un tour favorable ; & je fouhaite avec plus d'ardeur, que je ne defire quelque avantage perfonnel pour moi-même,

que cet événement mette fin aux divisions des Whigs & des Torys ; que les deux Partis consentent à s'aimer autant que je les aime l'un & l'autre, ou, du moins, se nuisent aussi peu que je voudrois leur nuire ; que nos Catholiques enfin ne soient pas plus inquiétés, qu'ils n'inquiéteront les Protestans ; c'est-à-dire, que le défaut de pouvoir, d'un côté, & des dispositions pacifiques de l'autre, forment une sûre garantie contre toute entreprise injurieuse à l'humanité. J'ose assurer que si tous les Whigs & les Torys étoient animés de l'esprit d'un Catholique que je connois, tous les Catholiques s'en trouveroient fort bien ; & que si tous les Catholiques avoient toujours été animés de cet esprit, tous les autres s'en seroient bien trouvés ; & le détestable esprit de persécution ne nous auroit jamais été reproché.

Mes sentimens s'accordent exactement avec les vôtres, au sujet de la crise où est notre Nation depuis la mort de la Reine. Je me trouve précisément dans la même situation d'ame, que vous décrivez la vôtre, souhaitant de bon cœur le bien, c'est-à-dire, le repos de ma Patrie, & la fin de ces malheureuses divisions, qui ne sont proprement que la folie d'un grand nombre pour l'avantage de quelques Particuliers. Je suis, &c.

LETTRE XXXIX,

DE M. BLOUNT A POPE.

C'EST avec bien du plaiſir, Monſieur, que j'ai vu, par votre Lettre, que vous amuſez vos loiſirs, & que vous vous portez bien ; cela eſt néceſſaire à un Homme qui a ſur les bras une entrepriſe pareille à celle dont vous avez bien voulu vous charger. Tous ceux qui aiment Homère, vous ont une grande obligation, des peines que vous prenez pour déterminer la ſituation des États de ſes Héros ; & votre travail ſera d'un grand uſage, non-ſeulement pour l'intelligence de ſes Poëmes, mais auſſi à tous ceux qui liront quelqu'un des Hiſtoriens Grecs, qu'il eſt fort difficile d'entendre à cauſe des différences qui ſe trouvent entre les Cartes ſur la poſition des mêmes endroits ; ce qui fait ſouvent ſuppoſer que ces Auteurs ſe contrediſent. Vous allez diſſiper toutes ces obſcurités ; & vous en aurez ſeul la gloire.

Il n'appartient qu'à vous, d'avoir l'air libre & aiſé après avoir conſulté des Pédans, & d'enſeigner la préciſion après avoir parcouru de faſtidieux Commentaires. Cependant je vous félicite d'être

heureusement délivré de leur commerce ; &, malgré tout votre bon cœur, vous ne sauriez desirer de vous voir encore dans le même cas. Les Critiques vous chercheront querelle, si vous osez plaire sans leur aveu ; & les Zélateurs lèveront les épaules, parce que vous prétendez aller au Ciel sans observer ce régime de vie & ces pieuses formules, auxquels ils attachent toute la sainteté.

Je voudrois que vous aspirassiez à la gloire de faire une *Barceloniade*, s'il m'est permis de créer ce mot. Le parallèle entre les Habitans de Barcelone & les Troyens est peut-être plus juste que vous ne pensez : car la valeur de ces derniers étoit aussi mêlée de beaucoup de folie ; & je perds patience, quand je lis le sage résultat de leur conseil, où, après un débat fort vif entre Antenor & Paris au sujet d'Hélène, Priam décide qu'il est tems d'aller souper. Quant aux Grecs, quelle horrible superstition, que celle d'immoler une victime telle qu'Iphigénie !

Tantum Relligio potuit &c.

J'ai bonne opinion de mes sentimens sur nos affaires politiques, puisqu'ils s'accordent avec ceux d'un Homme qui pense toujours aussi juste que vous. Quel bonheur, si le même esprit paci-

fique qui nous anime, pouvoit infpirer toute la Nation !

Nous avons reçu la nouvelle de la perte que la Grande-Bretagne a faite, avec la cérémonie ordinaire, qui veut que l'on prononce d'une même haleine un compliment de condoléance fur la mort d'une bonne Reine, & un autre de félicitation fur l'avénement d'un illuftre Roi à la Couronne. Toutes mes vues fe bornent à la paix & à la profpérité de mon Pays ; & ma grande règle, en Morale & en Politique, eft de laiffer la direction de tout à la Providence, & à ceux qu'elle a établis nos Repréfentans. La manière dont les chofes peuvent aller eft affez indifférente pour vous & pour moi, qui n'avons aucune envie de gouverner le Vaiffeau ; il fuffit que nous paffions tranquilement avec le refte de l'équipage. L'ambition eft un vice qu'on a déraciné de bonne heure chez nous autres pauvres Catholiques : en revanche, nous n'avons qu'à cultiver, comme un dédommagement très-avantageux, le plus de vertus qu'il nous fera poffible. Ma principale gloire eft d'être Ami fincère ; & je penfe, avec un plaifir fecret, que ma Poftérité fera dans le cas de dire, qu'un de fes Ayeux étoit aimé de M. Pope.

Je fuis, &c.

LETTRE XL.

DE M. BLOUNT A POPE.

Novembre 11, 1715.

IL y a long-tems que nous ſommes convenus, que vous feriez de mes Lettres ce que vous trouveriez bon, & que vous y répondriez quand vous le jugeriez à propos. Je connois ſi bien ce qu'il y a de vrai dans votre amitié, que j'en retranche tout ce qui ſent le moins du monde la cérémonie. Auſſi ai-je réſolu de vous faire le plus de viſites qu'il me ſera poſſible, en vous permettant de me les rendre à votre commodité.

Toutes les alarmes qui nous viennent des lieux que vous habitez, n'ont fait aucune impreſſion ſur l'eſprit qui règne dans nos Provinces; heureuſement tout le monde aime la paix & la tranquillité. Quelle triſte ſcène, que celle qui vient de s'ouvrir dans le Nord! Dans quel abîme de malheurs des Hommes téméraires ne ſont-ils pas précipités avec leurs Partiſans, & peut-être bien d'autres encore, qui ſeroient fort fâchés de les imiter! Il ſemble cependant qu'il ne ſeroit pas généreux d'accuſer des Infortunés qui ſouffrent. Vous ne vous êtes jamais, non plus que moi,

embarraſſé d'affaires politiques; & quand il nous eſt arrivé d'en parler, nous avons conſtamment condamné toutes les entrepriſes qui tendoient à exciter des troubles dans notre Patrie, parce que c'eſt un attentat contraire aux Loix de la Morale & de la Religion. Que de ſang déjà répandu, ou prêt à couler encore! Si les brouilleries de la Nation vous touchent, venez me voir; & vous trouverez en moi un autre Eumée. Vous rendrez ici à votre aiſe votre culte à l'Echo; & nous ne pouvons faire autrement; car les premiers rapports ne ſauroient nous parvenir; & dans ce cas il faut s'en tenir aux ſeconds: mais, de crainte de mépriſe, je ne crois ni les uns ni les autres.

Il y a déjà pluſieurs années que j'admire le caractère de Pomponius Atticus. J'ai réſolu de l'imiter, de ne me lier à aucun Parti, & d'être Ami fid`le des Torys & des Whigs, qui méritent mon eſtime. Je me ſuis juſqu'ici très-bien trouvé de cette méthode, qui me procurera plus de vrai contentement, que l'ambition la plus heureuſe. Je joins mes vœux, &, j'oſe le dire ſans rougir, mes prières aux vôtres, pour le bonheur temporel & éternel de tout le Genre-humain. Tels ſont mes ſentimens: jugez donc de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLI.

DE POPE A M. BLOUNT.

Janvier 21, 1715–16.

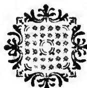
JE ne ſache rien à préſent qui puiſſe vous intéreſſer davantage, que quelques particularités du dernier acte de la vie de notre Ami, le Poëte comique Wycherley. Il m'avoit ſouvent dit (& je ne doute pas qu'il n'ait fait à d'autres la même confidence) qu'il étoit dans le deſſein de ſe marier auſſi-tôt qu'il ſeroit condamné par les Médecins. Auſſi, peu de jours avant ſa mort, a-t-il ſubi la cérémonie; & il a joint enſemble deux Sacremens, qui ſont les derniers qu'on doit recevoir, à ce que diſent des Gens ſages; car, ſi vous y prenez garde, le Mariage eſt placé dans nos Cathéchiſmes après l'Extrême-Onction, comme pour marquer dans quel ordre il faut s'en ſervir. Après cette expédition, le Vieillard alla ſe coucher, très-ſatisfait d'avoir, par un ſeul acte, pourvu au paiement de ſes dettes, obligé une Femme qui avoit, dit-on, du mérite, & témoigné un reſſentiment héroïque contre ſon plus

proche Héritier. Quelques centaines de livres ſterling, que la Dame lui apporta en mariage, ſervirent à payer ſes dettes; un douaire de quatre cens livres ſterling par an la dédommagea amplement de cette avance; & les miſérables reſtes d'un bien chargé à peu près autant qu'il pouvoit l'être, conſolèrent aſſez mal ſon Neveu. Je vis deux fois notre Ami depuis l'exécution de ſon grand projet, & le trouvai moins bourru dans ſa maladie, qu'il n'avoit accoutumé de l'être quand il ſe portoit bien : il ne paroiſſoit point craindre la mort, ni (ce qui auroit été plus à ſa place) avoir honte de s'être marié. Le ſoir, qui précéda le jour de ſa mort, il fit venir ſa jeune Femme à côté de ſon lit, & la conjura de ne lui pas refuſer une grace, la dernière qu'il lui demanderoit jamais. Dès qu'elle le lui eut promis, il s'écria : « Ma chère, cette grace eſt que vous » n'épouſiez plus de Vieillard ». Je ne ſaurois m'empêcher d'obſerver ici que la maladie, qui ſouvent détruit l'eſprit & le jugement, a rarement le pouvoir d'ôter l'envie de plaiſanter à ceux qui en ont été dominés. Quelque honnête que paroiſſe d'abord un pareil compliment, il y a néanmoins quelque choſe de cruel; car de quel droit empêcher ſa triſte Veuve, de doubler ſon douaire à des conditions ſi aiſées ?

Quoique ces particularités ſoient aſſez peu importantes en elles-mêmes, je ne ſuis pas fâché de les ſavoir, quand elles regardent ou caractériſent quelqu'un qui a joué un rôle diſtingué dans le Monde. Les Gens les plus ſages & les plus ſpirituels ſont rarement plus ſpirituels & plus ſages que d'autres dans ces triſtes momens. Pour ce qui eſt de notre Ami, il a ſoutenu ſon caractère juſqu'à la fin; & le paſſage d'Horace peut lui être appliqué avec la dernière juſteſſe :

Servetur ad imum
Qualis ab incæpto proceſſerit, & ſibi conſtet.

Je ſuis, &c.



LETTRE XLII.

DE POPE AU MÊME.

Février 10, 1715-16.

JE reviens de la Campagne, où M. Rowe a paſſé huit jours avec moi. Il y a dans ſa converſation quelque choſe de ſi vif, & en même-tems de ſi gai, qu'on ne ſauroit ſe ſéparer de lui ſans éprouver cette eſpèce de langueur déſagréable, qui ſuccède à tous nos plaiſirs. Je viens de me promener tout ſeul au clair de la Lune, en faiſant des réflexions ſur la nature inconſtante de tout ce qu'on appelle les délices de la Vie; & cette méditation m'a conduit inſenſiblement à une autre ſur ces voluptés pures, que nous goûterons probablement avec les Eſprits qui habitent les Régions céleſtes, lorſque nous contemplerons peut-être ce Monde d'auſſi loin, que nous contemplons préſentement ces autres Mondes élevés à une diſtance auſſi prodigieuſe ſur nos têtes. Le plaiſir de cette ſociété ſera, ſans doute, d'un genre plus noble, & aura vraiſemblablement ſa ſource dans les découvertes qu'on ſe communiquera ſur l'eſſence de

Dieu & de la Nature ; car ce n'eſt que dans les connoiſſances, que peut conſiſter la félicité de l'ame.

Le plus grand agrément que la meilleure compagnie puiſſe nous procurer ici-bas, n'eſt qu'une ſenſation paſſagère qui agite le cœur pour un moment, & le laiſſe bientôt dans une languiſſante inaction. Voir ce qu'on appelle bonne Compagnie, n'eſt que l'art de perdre ſon tems. Ce qu'on appelle ſcience & étude ne vaut guère mieux ; & la plupart des Arts ne ſont qu'une méthode de tâtonner dans les ténèbres. Les recherches mêmes les plus profondes touchant notre état futur, ſe réduiſent à un deſir inquiet & inutile, de ſavoir plutôt ce que nous ſaurons un peu plus tard ſans la moindre peine. Nous n'avons qu'une curioſité abſurde ſur l'avenir ; pourquoi vouloir à toute force deviner quel eſt l'état des Ames après cette vie ? Notre vocation eſt de nous appliquer à rendre notre propre état heureux ; il ne nous eſt pas poſſible de devenir ſavans ; mais nous pouvons être vertueux.

Puiſque je penſe de la ſorte ſur une grande partie de cette haute ſcience qu'on appelle Théologie, vous concevrez aiſément le cas que je fais du reſte. La Poéſie même, qui eſt mon étude favorite, n'eſt à mes yeux que comme ces ſonnettes

qu'on

qu'on attache quelquefois près des oreilles des Chevaux. Ce n'eſt point par orgueil que ces pauvres animaux, à l'ouïe du ſon, lèvent de tems en tems la tête, mais uniquement pour marcher plus gaiement.

Votre obſervation, au ſujet des idées bornées du Genre-Humain en fait d'amitié, confirme ce que je m'étois promis de vous, dès le premier inſtant que j'eus le bonheur de vous connoître, & ce qu'une longue expérience m'a conſtamment vérifié depuis. Excuſez ma préſomption, ſi je déclare que votre manière de penſer ſur la nature de l'Amitié, m'a engagé à faire certains eſſais ſur moi-même, qui ont réuſſi à ma ſatisfaction. Je commence à vous reſſembler; & j'ai déjà ſenti plus d'une fois, que le plaiſir d'obliger un Ami, eſt plus grand que celui qu'on lui procure.

Vous dites que la variété d'opinions, en fait de Religion & de Politique, eſt plutôt un bien qu'un mal, aux yeux de ceux qui ont appris à conſidérer le bel ordre de la Nature dans ſes différences. Cette remarque me fait juger que vous avez très-bien compris ce que Joannes Secundus a voulu dire dans le Vers qui précède celui que vous citez. *Bene nota Fides*, ne ſignifie pas, ſelon moi, la Religion Catholique-Romaine, quoique

Secundus en fût. Il penſoit généreuſement qu'il y avoit lieu de croire que Dieu ſe plaiſoit à contempler la différence des Cultes qui partageoient le Monde entier. Ni vous ni moi ne ſommes guère plus diſpoſés à devenir des Suppôts du Saint Office, que nous n'aurions été propres autrefois à ſervir de Licteurs à Procruſte, qui mettoit à la torture les membres de ſes victimes, pour leur faire remplir la meſure que ſa barbarie avoit imaginée. Je finis en vous rappellant ce que je crois vous avoir dit autrefois, que je crains auſſi peu que Dieu condamne à des peines éternelles un Homme qui a de la charité, que je crois que celui qui n'en a pas, puiſſe être ſauvé par quelque Prêtre.

Je ſuis, &c.



LETTRE XLIII.

DE POPE AU MÊME.

Mars 20, 1715-16.

JE trouve que quelque violent ſujet de chagrin n'empêche pas ſeulement de parler, mais auſſi d'écrire; plus nous ſommes occupés de nos diſgraces ou de celles de nos Amis, moins nous ſommes en état d'exprimer la douleur que nous en reſſentons. Il eſt auſſi naturel de différer d'écrire une Lettre en pareil cas, que de retarder une viſite qu'on voudroit rendre à une perſonne qu'on ne ſauroit ſoulager. Dans ces circonſtances, entretiendra-t-on les malheureux d'idées lugubres, ou témoignera-t-on une gaité qui n'eſt pas de ſaiſon ? C'eſt une eſpèce de profanation, que de faire d'inſipides complimens à quelqu'un ſur un ſujet auſſi reſpectable qu'une ſouffrance volontaire & généreuſe. Une ame telle que la vôtre, n'a pas beſoin qu'on la ſoutienne par des idées d'honneur, ou par l'opinion de ſa propre vertu; remède qui ne convient qu'à des Femmes. C'eſt

aſſez de faire & de ſouffrir ce qu'il faut ; & il eſt bon que les Hommes ſachent que la noble réſolution de ſouffrir avec courage, l'emporte autant ſur celle de former quelque grande entrepriſe, qu'une conſcience pure & une fermeté inflexible ſont ſupérieures au mouvement accidentel des eſprits, ou à la fermentation ſoudaine du ſang. Si nos devoirs les plus eſſentiels, relativement à la Religion, ſont renfermés dans une profonde réſignation à la volonté de notre Créateur, & dans des ſentimens de charité pour le prochain, je connois bien des Gens qui nous fourniſſent autant d'occaſions de pratiquer le premier de ces devoirs, qu'ils ont eux-mêmes fourni d'exemples de la violation de l'autre. Quiconque eſt véritablement courageux, a toujours cette conſolation, quand il eſt opprimé, qu'il ſe ſent au-deſſus de ceux qui l'outragent ; car le plus grand Monarque de la Terre ne ſauroit aſſez l'abaiſſer, pour qu'il ne s'élève au-deſſus de ce Monarque en lui pardonnant.

S'il étoit généreux de chercher quelque ſoulagement dans des diſgraces auſſi glorieuſes, on pourroit dire qu'il n'y a guère de différence entre le ſort d'être ruiné ainſi avec tout un Peuple, &

celui qu'on ſubira dans la Conflagration générale, après laquelle on ne laiſſera rien à regretter.

Le parti le plus héroïque qui nous reſte à prendre, eſt de nous ſecourir mutuellement, & de prêter une main propice à ceux qui ſouffrent encore davantage. Si le nombre de ceux que l'on ne pourroit efficacement aſſiſter que par de l'argent qui nous manque eſt trop conſidérable, il y en a d'autres néanmoins que nous pouvons aider par nos conſeils, par une ferme contenance, & même par un air de gaité. Les malheurs des familles particulières, les méſintelligences entre des Gens qu'une ſituation fâcheuſe rend ſoupçonneux, le réfroidiſſement entre des Parens que le changement de Religion ou de preſſans beſoins peuvent déſunir; ce ſont-là des maux auxquels une ſage bienfaiſance apporteroit quelque remède, ſi tous ceux qui ſont dans vos principes, avoient auſſi votre ſens & votre conduite. Mais hélas! la plupart ont donné de triſtes preuves du contraire; & il y a lieu de craindre que ceux qui manquent de ſens, ne tiennent à leur Religion que par foibleſſe, & ne ſoient bons que par reſpect humain. Ce ſont des ames bornées, dont la foi ne va pas au-delà des Cérémonies, ni la charité au-delà de leurs Parens. Tout pauvre que je ſuis,

je ferois charmé dans cet inſtant d'aſſiſter un François réfugié, qui auroit abandonné ſa Patrie pour l'amour de ſa Religion. Jugez par-là des inquiétudes mortelles qui m'agitent à la vue de ce que ſouffrent des perſonnes que j'ai toujours tendrement aimées, & des ſombres nuages qui couvrent le front de ceux que j'ai toujours regardés avec plaiſir. Je commence déjà à reſſentir ce que les uns ont à craindre, & ce que les autres ne craignent point par pure ſtupidité. J'ai compaſſion des Vieillards, qui vont eſſuyer plus de chagrins & de maux, que le peu d'années qu'ils avoient encore à vivre ne leur donnoit lieu d'appréhender; j'ai pitié des jeunes Gens, qui feront privés des agrémens qu'ils étoient en droit de ſe promettre de leur âge. Cette idée me rappelle le ſouvenir de ceux que j'ai le plus aimés, & entr'autres de la Veuve & des Orphelins de ....., Comme je ſuis aſſuré que perſonne n'a un ſentiment plus vif que moi des infortunes des autres, ni une réſignation plus généreuſe à tout ce qu'il plaira à la Providence de leur diſpenſer, je ſouhaite de tout mon cœur, que leurs Amis les ſoulagent autant qu'il eſt en eux, du poids d'afflictions que la fortune peut leur préparer.

Mais je ſais que vous m'avez prévenu à cet

égard, comme vous faites conſtamment dans tout ce qui eſt bon ou généreux. J'ai vu par une Lettre de Madame votre Épouſe, qu'on m'a communiquée, que vous n'épargnez ni ſoins, ni dépenſes, pour ſecourir ces malheureuſes victimes. Votre ſort eſt de faire toujours à point-nommé ce qui doit augmenter mon eſtime & mon attachement pour vous.

Cette Lettre eſt écrite de la Forêt de Windſor, dont je ſuis venu prendre congé. Nous diſons ici adieu à nos Voiſins, préciſément comme ceux qu'on va pendre le diſent à leurs Camarades de priſon, qui doivent les ſuivre quelques ſemaines après. Je me ſuis ſéparé de M. D*** avec attendriſſement, & du vieux Chevalier Trumball, comme d'un vénérable Prophête qui m'a prédit les maux à venir, auxquels il eſt ſur le point d'échapper.

Peut-être qu'à cet hémiſtiche,

Nos dulcia linquimus arva.

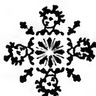
il faudra bientôt ajoûter celui-ci

Nos patriam fugimus.

En cela, & en toute autre choſe, je me ſoumets à la volonté du Ciel. J'ai pris mes précautions

pour pouvoir toujours rester Homme d'honneur ; & je compte que vous & moi n'aurons jamais à rougir l'un de l'autre. J'aime ma Patrie, & de quelque manière qu'elle en use à mon égard, je ne cesserai jamais de faire des vœux en sa faveur.

Je suis, &c.



LETTRE XLIV,

DE M. BLOUNT A POPE.

Mars 24, 1715—16.

VOS Lettres me donnent quelque satisfaction au milieu de ce cahos d'idées accablantes qui me déchirent, lorsque je pense qu'il n'y a plus moyen d'habiter nos maisons en sûreté. Poétiquement parlant, je plains la perte que vous & la Forêt de Windsor allez faire l'un de l'autre ; mais vous serez toujours dans son sein, par le Poëme immortel que vous avez composé à son honneur. Cette considération me donneroit presqu'envie de vous féliciter, puisqu'il ne tient qu'à vous de voir toujours les beautés de cette Forêt, en jettant les yeux sur une des merveilleuses parties de vos Ouvrages, pour ne rien dire de ce que ce Poëme vous a valu ; consolation que Virgile n'avoit pas dans son exil, & qui vous facilitera les moyens de vivre en quelqu'endroit que vous vous trouviez. Pour moi, je ne suis pas si heureux; mes *parva rura* me sont attachés par des liens indissolubles; & il ne m'est pas possible de les échanger

pour des fonds portatifs ; cependant j'efpère en ramaffer un fuffifant pour rendre le *Patriam fugimus* plus fupportable. Ma réfolution eft prife à cet égard ; & je pars avec une perfonne qui me tiendra lieu de Pénate. Si vous me demandez à qui vous adrefferez vos plaintes, je vous confeillerai de renoncer à l'indolence & aux ormes du Parc de Saint-James. Entraînés alors par le double motif de la fûreté & de l'amitié, nous choifirons une retraite où nous n'aurons à craindre ni les fureurs de la guerre, ni des Juges qui nous faffent comparoître dans la Sacriftie devant des Chefs de Paroiffes. La Lettre que vous me permettez d'efpérer, me trouvera ici, où je compte paffer encore un mois. Quelque part que j'aille, une des raifons qui me fera regretter ma maifon, fera que je n'aurai pas le plaifir de vous dire,

Hic tamen hac mecum poteris requiefcere nocte.

L'idée de vous recevoir fous mon humble toit, feroit bien douce ; mais, hélas ! il ne faut plus y fonger.

Votre, &c.



LETTRE XLV.

DE POPE A M. BLOUNT.

Juin 22, 1716.

SI l'intérêt qu'on est obligé de prendre à des affaires publiques & particulières, peut servir d'excuse à un Ami négligent, vous n'aurez aucun reproche à me faire. Je ne puis dire si c'est un avantage ou un malheur, que je sois actuellement dans la nécessité de donner toute mon application à Homère; car sans cela, je m'occuperois d'objets bien moins agréables; je parle de la violence, de la folie, & des fureurs de ceux qui viennent d'allumer le feu de la guerre dans le sein de leur Patrie (1). Achille leur a servi de modèle; & comme ils paroissent vouloir l'imiter jusqu'au bout, je crains qu'ils ne soient aussi funestes à plusieurs de leurs Concitoyens, que le Héros Grec le fut aux siens.

Quoique j'aye changé la scène de ma vie en

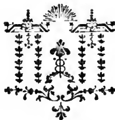
(1) Cette Lettre a été écrite l'année de l'affaire de Preston.

quittant la Forêt de Windfor pour les bords de la Tamife, & que ce foit-là une des grandes époques d'une hiftoire auffi peu importante que la mienne, vous auriez peine à vous imaginer avec quelle noble conftance j'ai paffé d'un Théâtre fur un autre. Je fuis fi bien devenu Citoyen du Monde, fuivant l'expreffion de Platon, que je regarde avec une égale indifférence ce que je viens de quitter, & ce que j'ai acquis à la place. Les tems & les amufemens paffés ne me paroiffent pas plus un fonge, que ceux dont je jouis actuellement. Mon inaction fert à me calmer le fang; & l'obfcurité où je me trouve, me procure au moins un avantage, c'eft que j'en dors mieux. Je fais de tems en tems quelques réflexions fur les plaifirs que j'ai goûtés dans le commerce de mes Amis, dont je me fouviens à-peu-près, comme les Efprits dégagés des liens du corps fe fouviennent de nous; quoiqu'occupés de leurs fonctions, ils s'intéreffent cependant pour nous; ils nous fouhaitent conftamment du bien, & efpèrent de nous voir un jour affociés avec eux.

Il faut être Philofophe ou Religieux, pour pouvoir regarder le Monde d'un œil indifférent; & celui qui n'eft ni l'un ni l'autre, doit rire à la vue du Monde, ou bien fe fâcher; mais celui qui en

rit fera accufé d'orgueil, & celui qui fe fâche, de brutalité. J'infère de tout cela, que la conduite la plus politique eft de paroître toujours plus content qu'on ne l'eft effectivement, d'admirer beaucoup, d'aimer beaucoup, en un mot, d'être beaucoup plus fou par art, qu'on ne l'eft naturellement; c'eft le moyen de vivre dans une parfaite union avec nos Familles, paifiblement avec nos Voifins, favorifés par nos Maîtres, & heureux avec nos Maitreffes. Me voici au bas de ma page. Adieu.

Je fuis, &c.



LETTRE XLVI.

DE POPE AU MÊME.

Septembre 8, 1717.

JE pense qu'ayant quitté l'Angleterre, comme un Homme de bien quitte le Monde, c'est-à-dire, avec le consolant témoignage d'une bonne conscience, vous avez aussi reçu votre récompense en vous trouvant bien où vous êtes. Vous aimerez mieux, à ce que je m'imagine, dans le Pays religieux que vous habitez, que je vous considère sous ce point de vue, que si je vous comparois à ces Grecs & à ces Romains, dont vous imiteriez plutôt la constance à souffrir, & la fermeté à poursuivre une fin généreuse, que vous ne seriez tenté d'en faire parade.

On m'a dit l'autre jour, que la fatigue du voyage avoit altéré votre santé. Si elle est rétablie, comme je l'espère, tirez-moi d'inquiétude, je vous prie; & donnez-moi incessamment de bonnes nouvelles. Les services que vous tâchez de rendre, & les bons avis que vous donnez aux pauvres Catholiques, me rappellent l'histoire de Noé, qui prêcha

pendant quarante ans à des Gens qui devoient être noyés à la fin. Je souhaite que votre Arche trouve un Mont Ararat après le Déluge, & vienne aborder en sûreté à Totness.

Si j'osois mêler l'Histoire prophane avec l'Histoire sacrée, je vous régalerois de l'ancienne Fable de Brutus, Prince Troyen, qui, après avoir bien couru le Monde, trouva la fin de ses malheurs sur cette même Côte.

J'ai lu depuis peu Geofroi de Monmouth, dans la Traduction qu'en a fait un Ecclésiastique de mon voisinage. Le pauvre Traducteur se donne mille peines pour justifier la véracité de Geofroi comme Historien; & il est fort étonné qu'étant de la Communion Romaine, nous révoquions en doute les Légendes des Géans, puisque nous croyons à celles des Saints. J'ai fait, pour l'amour de la paix, un accord avec lui; & en adoptant quelques-unes des merveilles de Corinæus & Gog Magog, je l'ai déjà engagé à parler avec respect de Saint Christophe portant Jesus-Christ, & de quelques autres prodiges moins croyables encore. Nous nous guérissons ainsi de toute sorte d'infidélité, & devenons de plus en plus de vrais Croyans.

Ajax & Hector ne sont pas plus comparables

à Corinæus & à Arthur, que les Guelphes & les Gibelins le font aux redoutables Mahocks. Cet étrange Auteur m'a fait quitter mon Homère pendant une semaine entière; & quand je voudrai me disposer à traduire, avec foi & révérence, le discours du Cheval d'Achille, j'aurai soin d'en lire auparavant quelques pages. Vous excuserez tout ce badinage, ou toute autre chose que je pourrois dire pour vous épargner une tirade de complimens; une vérité aussi certaine, que les prodiges de Geofroi sont faux, c'est que je vous aimerai toujours, &c.

Je suis, &c.

P. S. Je sais que la part que vous prenez aux intérêts du Monde Chrétien, vous fera recevoir, avec joie, la nouvelle de la victoire que le Prince Eugène a remportée sur les Turcs, quoique votre Cousin d'Oxford, avec qui je dînai hier, prétende que lorsque des Chrétiens battent les Turcs, ou que les Turcs battent les Chrétiens, c'est la même chose que si l'Empereur déclaroit le premier la guerre à l'Espagne, ou l'Espagne à l'Empereur. Adieu.



LETTRE

LETTRE XLVII.

DE POPE AU MÊME.

Novembre 27, 1717.

IL ne m'eſt pas poſſible de répondre à préſent à la queſtion que vous me propoſez; vous m'excuſerez; je me trouve accablé par la perte que je viens de faire du meilleur des Pères.

Il avoit toujours ſi bien obſervé les loix de la tempérance, que la vie la plus longue ne pouvoit que lui être agréable; & il avoit vécu avec tant de piété, qu'il n'étoit pas poſſible que la mort la plus ſubite eût rien d'effrayant pour lui. Elle fut ſubite véritablement; cependant je ſouhaite de toute mon ame, qu'il plaiſe à Dieu de m'en accorder une pareille, pourvu que je mène une vie ſemblable à la ſienne. Je le remets à la miſéricorde de Dieu, & à la piété d'une Religion qui étend ſes ſoins au-delà du tombeau; *ſi qua eſt ea cura*, &c. Il m'a laiſſé l'adminiſtration d'un bien modique, auſſi mal en ordre qu'il eſt peu conſidérable. Ma Mère eſt dans cet état d'abattement mêlé de réſignation, qui eſt l'effet de la vieilleſſe

& de la perte de ce qu'on a de plus cher. Nous avons l'un & l'autre besoin d'un Ami d'un caractère tel que le vôtre, pour nous soutenir un peu dans notre découragement. Votre absence m'est plus sensible que jamais; & je suis moins capable que jamais de vous marquer combien je vous aime. Ainsi cette Lettre, la plus sincère que je vous aie jamais écrite, sera la plus courte, & peut-être la plus froide que vous ayez reçue de moi. Mais je vous prie de considérer que c'est un grand trait d'amitié, de se souvenir de quelqu'un dans le tems que notre attention est, en quelque sorte, entièrement absorbée par un violent chagrin. Il ne me reste plus rien à ajoûter, sinon que je vous aime, vous & tous ceux qui vous appartiennent, & que je souhaite qu'il s'écoule encore bien des années, avant que quelqu'un de vos Amis éprouve, relativement à vous, ce que je ressens actuellement à l'égard de mon Père. Adieu.

Je suis, &c.



LETTRE XLVIII.

DE POPE AU MÊME.

Rentcom en Gloucestershire. Octobre 3, 1721.

VOTRE obligeante Lettre m'a ſurpris ici ; car depuis votre départ je n'ai fait que roder dans ce Pays & aux environs. Je ſuis charmé de dater mon Épître d'un endroit ſi bien connu de Madame Blount, puiſqu'elle y a paſſé les premières années de ſa vie. Je me la repréſente quelquefois occupée modeſtement de ſes petits Ouvrages, ou jouant avec ſa poupée. J'oſe dire qu'elle faiſoit quelque choſe de plus dans ces premiers tems ; « elle ſe ſouvenoit de ſon Créateur aux jours de » ſa jeuneſſe ».

Vous décrivez ſi bien votre vie d'Hermite, qu'aucun des anciens Anachorettes ne l'a emporté ſur vous ; vous avez une Caverne dans un rocher avec une belle ſource, & les autres commodités qui conviennent à un Solitaire. Cependant je ne me rappelle pas qu'un ſeul de ces vénérables & ſaints Perſonnages ait eu avec lui une Femme, & ait engendré des Fils & des Filles. En conſcience

vous ne pouvez paſſer tout au plus que pour un Patriarche. Si vous étiez un peu plus jeune, je ferois de vous un Amadis. La deſcription de votre état m'a preſque donné envie de devenir Hermite tout de bon; car je vois, par votre exemple, qu'on peut allier le goût pour la Poéſie avec l'eſpérance du Salut. Je ſouhaite même d'être quelque choſe de plus, c'eſt-à-dire, un Prophête; car je voudrois me voir tranſporté ſubitement, comme Habacuc, dans la caverne de Daniel, que je ferois bien aiſe de voir. Vous m'obligez ſenſiblement lorſque vous dites que j'ai aujourd'hui une famille entière ſur les bras, envers laquelle je remplis les plus généreux devoirs de l'Amitié. Je vous aſſure que tous ceux qui compoſent cette famille, me plaiſent tant, que je ne renoncerai jamais au droit héréditaire que j'ai ſur eux. Je leur ſuis intimement attaché par le lien qui nous unit étroitement l'un & l'autre.

Penſez quelquefois à votre Ami abſent, qui ne ſauroit vous oublier.

Je ſuis, &c.



LETTRE XLIX,

DE POPE AU MÊME.

Octobre 21, 1721.

J'AUROIS dû répondre plutôt à votre Lettre, qui m'annonce, non-seulement votre résurrection, la meilleure de toutes les nouvelles pour moi, mais qui m'apprend aussi qu'un de vos premiers soins, immédiatement après votre retour à la vie, a été de vous informer de ma santé. Je me réjouis sincèrement de vous voir débarrassé d'une maladie qui ne m'a fait moins de peine qu'à vous, que parce que je l'ignorois absolument. L'idée du risque que vous couriez m'auroit plongé dans une profonde affliction. C'est une pensée aussi belle que naturelle, que celle que j'ai lue l'autre jour dans une Lettre de Montaigne, publiée par P. Coste; il y rapporte les dernières paroles d'un de ses intimes Amis; « Adieu, mon Ami; la douleur que » je souffre sera bientôt passée; mais la douleur » que vous allez ressentir, durera autant que vo» tre vie ».

Je joins mes actions de graces à celles que

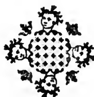
votre famille rend à Dieu pour votre rétabliſſement. Les ſoins qu'on a de vous, me ſont ſouvenir de ce que le vieux Fletcher de Saltoune me diſoit un jour : « Hélas ! je n'ai plus rien à faire qu'à » mourir ; je ſuis un pauvre Individu ; il n'y a » perſonne qui ſouhaite ma vie, ou qui craigne » ma mort. C'eſt la ſeule raiſon que j'aie de me » repentir d'être reſté garçon. Devenu vieux, je » ſuis comme un arbre ſans appui & ſans rejettons » pour me tenir compagnie, & me garantir de » bien des accidens ».

J'eſpère que votre fièvre une fois diſſipée, la goutte ne tardera guères à la ſuivre, & que tous les maux fuiront loin de vous. Mais de grace, quand vous verra-t-on ? Revenez ; & après cela ne nous quittez plus. Défaites-vous de vos trente arpens de boue, ou permettez à des ames de boue de s'en emparer. Je vous prie de vous rappeller la deſcription que Milton fait, dans le ſeptième Livre de ſon Paradis Perdu, de différens animaux qui ſortent fièrement de la Terre. L'application, comme vous ſentez, n'eſt pas difficile à faire.

Soyez perſuadé que je vous aime ; & que Madame Blount ſache qu'elle eſt dans la liſte de mon *Memento, Domine, famulorum famularumque*, &c.

Ma pauvre Mère baiſſe de jour en jour; je la compare à un flambeau qui va s'éteindre, & qui ne s'épuiſe que plus vîte dans des intervalles plus lumineux que les autres. Vous pourrez aiſément vous appercevoir, par le contenu de cette Lettre, que j'ai l'ame remplie d'idées triſtes. Mais mon humeur n'influera jamais ſur mes ſentimens.

Je ſuis, &c.



LETTRE L,

DE POPE AU MÊME.

Juin 27, 1723.

VOUS me rendrez juſtice, en penſant que Perſonne au monde ne vous ſouhaite plus de bien que moi, de même qu'à tous ceux qui compoſent votre Famille. Quand je vous conſidère tous réunis enſemble, je ne ſaurois preſque m'empêcher de porter envie au bonheur que vous procure la bonne intelligence qui règne entre vous. C'eſt la vraie recette pour être heureux. « Elle » donne de l'ombre ſans mêlange d'obſcurité, & » bannit la ſolitude du ſein même d'un Déſert ».

Torbay devient un Paradis, & une tempête n'eſt qu'un amuſement pour des Perſonnes qui s'aiment. Si vous prenez le thé ſur une pointe de terre qui avance dans la Mer, c'eſt une ſcène mille fois préférable aux aſſemblées des Cours; & le bruit des vents forme une harmonie plus mélodieuſe pour des cœurs contens, que tous les airs d'Opéra pour des Ambitieux, des Malades, des Gens dégoûtés ou diſtraits, en un mot, pour la

plupart des Hommes. Heureux ceux qui ſont relégués dans un coin du Monde ! Plus heureux ceux qui s'y relèguent eux-mêmes !

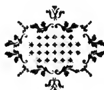
Hélas ! je vis à Twickenham.

Il y a dans ce mot plus de ſublime, que dans cinquante Maximes ſententieuſes ſur des diſtractions éternelles, ou ſur la fatigante occupation de n'avoir rien à faire. Vous ſerez ſurpris de ce que je compte pour rien la traduction de l'Odyſſée ; mais quand je me livre à quelque méditation ſérieuſe (& depuis peu j'ai eu tant d'occaſions de penſer ſérieuſement, que je commence à ne plus guères penſer d'une autre manière) je ne ſaurois regarder la Poëſie que comme un amuſement auſſi vain, que ſi une Bête de ſomme ſe plaiſoit à entendre le bruit de ſes ſonnettes, ſans porter le moindre fardeau, & ſans être utile à ſon Maître.

Je me ſouviens d'avoir promis de vous écrire, auſſitôt que j'aurois appris que vous étiez de retour. Conſidérez, je vous ſupplie, ce jour comme le premier où je me trouve rendu à moi-même, & pardonnez l'intervalle qu'il y a entre ce jour & l'engagement que j'ai pris. Je ne puis vous

dire bien certainement, ſi vous aurez déſormais un Correſpondant fort ponctuel ou non; mais j'oſe vous aſſurer que je ne manquerai jamais à ce qu'exige de moi le titre d'Ami ſincère & reconnoiſſant.

Je ſuis, &c.



LETTRE LI,

DE POPE AU MÊME.

Twickenehm, Juin 2, 1725.

VOUS me donnez, à la fois, des preuves de votre équité & de votre affection, par les conjectures que vous faites au sujet des raisons possibles de mon silence; car chacune de ces raisons est très-fondée. Je vous assure que, loin de vous oublier, les conversations tumultueuses de la Ville ne servent qu'à m'en rappeller d'autres, meilleures & plus tranquiles, que je voudrois avoir dans quelque coin du Monde avec des Hommes tels que vous. Qu'aucun accès de défiance ne vous fasse penser autrement de moi, quand le Ciel sera couvert de nuages, que lorsque vous verrez un beau Soleil. Que vos jeunes Dames soient persuadées que je ne fais rien de nouveau dans mon Jardin, sans souhaiter d'y voir la trace de leurs pas. J'ai mis la dernière main à mes ouvrages de ce genre, en finissant heureusement l'allée souterraine & la grotte: j'y ai trouvé une source d'eau limpide, qui tombe & se répand partout avec un doux murmure. De la Tamise, on

apperçoit au bout de mon portique une promenade champêtre qui mene à une eſpèce de Temple ouvert, compoſé uniquement de coquillages dans un goût ruſtique : de ce Temple on voit à travers une longue allée d'arbres en pente, comme par un verre de perſpective, les Vaiſſeaux paſſer rapidement ſur la Rivière & diſparoître. Dès qu'on ferme les portes de la grotte, elle devient à l'inſtant même une chambre obſcure, où la Tamiſe, & toute la ſcène qui l'environne, les vaiſſeaux, les montagnes & les bois viennent ſe peindre, & forment une eſpèce de tableau mouvant. Quand la grotte eſt éclairée artificiellement, elle offre aux yeux un autre prodige. Elle eſt toute incruſtée de coquillages entremêlés de morceaux de miroir de figure angulaire. Une grande étoile de cryſtal forme le plat-fond. Lorſqu'on y ſuſpend une lampe d'albâtre mince & en forme de boule, on voit une foule de rayons lumineux ſe réfléchir de toutes parts dans la grotte. Deux portiques tiennent par un paſſage plus étroit à la grotte : le premier, du côté de la Rivière & ouvert, eſt de pierres polies & luiſantes; l'autre, entouré d'arbres & hériſſé de coquillages, de cailloux bruts & de morceaux de fer, donne ſur le jardin. La grotte eſt pavée de petits cailloux, ainſi que l'allée cham-

pêtre qui mene au Temple, dans le goût naturel; ce qui s'accorde assez bien avec le petit murmure du ruisseau, & avec l'air aquatique de tout cet endroit. Il ne manque à la beauté de ce lieu, qu'une bonne Statue avec une Inscription, dans le goût de cette Antique que j'aime tant.

Hujus Nympha loci, sacri custodia fontis,
Dormio, dum blandæ sentio murmur aquæ;
Parce meum quisquis tangis cava marmora, somnum
Rumpere; sive bibas, sive lavere, tace.

« Nymphe de la grotte, je garde cette source » sacrée; & je m'endors au murmure de ces eaux. » Marche doucement, bois & prends le bain en » silence, pour ne point troubler mon sommeil ».

Cette description vous paroîtra peut-être fort poëtique; mais je vous la garantis conforme aux règles de la plus exacte vérité (1). Je serois charmé que vous fussiez ici pour voir combien l'endroit même, & l'image que je viens d'en tracer, ont peu d'obligation à l'Art. Je suis, &c.

(1) Il avoit beaucoup aggrandi & embelli cette grotte, peu de tems avant sa mort, en l'incrustant de quantité de minéraux rares & précieux; il en avoit fait une des plus charmantes retraites du monde. Cet endroit, unique en son espèce, lui a fourni le sujet d'un joli Poëme d'un goût singulier.

LETTRE LII,

DE POPE AU MÊME.

Septembre 13, 1725.

J'AUROIS honte d'avouer aujourd'hui que j'ai reçu votre obligeante Lettre, il y a deux mois, si je n'avois pas plus honte encore de dire, un mensonge, ou d'alléguer une fausse excuse, que je regarde comme plus criminelle qu'un mensonge, parce qu'ayant recours à la vraisemblance, on ose allier le mensonge à la vérité. Votre Lettre a toujours été dans la poche de l'habit que je porte; c'est ce qui m'a fourni de fréquentes occasions de la lire, ce qui m'est arrivé jusqu'à quarante fois. Ces lectures réitérées m'ont fait sentir que je n'avois pas assez réfléchi sur plusieurs autres Lettres que j'ai reçues de vous; car il en est des Productions excellentes comme de la véritable Amitié: un examen, mille fois répété, ne sert qu'à y faire découvrir de nouvelles beautés.

J'ai eu un accès de fièvre court, mais violent. J'en attendois un second, qui, heureusement pour moi, n'est point venu; ainsi je compte que c'est une affaire faite.

Il eſt tems que vous reveniez en Ville, pour nous aider mutuellement à ſupporter la rigueur de l'Hyver prochain. L'Été offre la ſcène du Paradis Terreſtre, puiſqu'on peut s'y promener dans des Boſquets & des Jardins; mais la triſte Saiſon, qui approche, nous force à ſubir un ſort pareil à celui de nos premiers Parens, chaſſés du Paradis, & nous réduit à chercher du ſecours pour nous aider dans nos travaux, à nous renfermer dans des maiſons bien cloſes, & à vivre en ſociété dans des Villes.

J'eſpère d'apprendre que la goutte vous a quitté depuis long-tems, & que vous vivez ſatisfait dans le ſein de votre aimable Famille, regardant d'un œil de mépris les vains projets de l'ambition, & rempliſſant toutes les fonctions d'un ancien Patriarche, animé de l'eſprit de charité & d'hoſpitalité. Je ne dirai point à Madame Blount ce que je m'imagine qu'elle fait; car, dans ſes principes, l'objet de ſes actions doit ſeul en être inſtruit; & elle ne refuſera pas de convenir, qu'elle ſe croit aſſez ſupérieure aux Femmes du bel air, pour ne ſe plus ſoucier de briller devant des Hommes.

Vos Filles pourroient peut-être penſer un peu différemment; & leur Mère ne ſauroit guère ſe diſpenſer de les excuſer, par cela même qu'elle eſt Mère. Au reſte, bien loin que de pareilles

idées nuifent à la dévotion, elles ne peuvent, au contraire, qu'y ajouter un nouveau dégré de vivacité; car il eſt naturel qu'elles demandent dans leurs prières, d'avoir quelque jour une Famille aimable, & de l'élever, à l'exemple de leurs Parens, dans des ſentimens de ſageſſe & de piété. En un mot, je me figure que vous êtes tous contens, & tels que je vous ſouhaite. Que s'il me reſte encore quelque vœu à former après cela, c'eſt de vous voir tous réunis avec moi.

Un Homme de bien eſt immédiatement au-deſſous des Anges en dignité & en prix: *Minuiſti eum paulo minus ab Angelis.* Cette idée vous rend plus cher à mes yeux, & me fait ſentir vivement le beſoin que j'ai de votre compagnie & de votre exemple. Revenez en Ville au plutôt, & pour ne plus nous quitter; débarraſſez-vous de cet amas de terre qui vous accable, comme une de ces Montagnes ſous leſquelles les Géans ſont enſevelis, à ce que diſent les Poëtes: laiſſez la Terre aux enfans de la Terre; votre cœur eſt dans le Ciel. Celui qui vient de vous faire ce petit ſermon, ſe l'applique à lui-même. Adieu (1).

(1) M. Blount mourut à Londres l'année ſuivante 1726.

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE
DE POPE
ET
DE M. DIGBY.

AVERTISSEMENT.

ROBERT DIGBY, Ami intime de Pope, étoit un des Descendans de cet Everard Digby, qui entra dans la Conjuration des Poudres contre Jacques Premier, Roi d'Angleterre, & eut la tête tranchée en punition de ce crime. Son Fils, connu sous le nom de Chevalier Digby, instruit par les malheurs de son Père, donna tant de marques de fidélité à son Prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles Premier le fit Gentilhomme de sa Chambre, Intendant général de ses Armées Navales, & Gouverneur de l'Arcenal Maritime. Il se signala contre les Vénitiens, & fit sur eux plusieurs prises. Les Armes ne lui firent pas négliger les Lettres. Il s'appliqua aux Langues, à la Politique, aux Mathématiques, & sur-tout à la Chymie. Il trouva d'excellens Remèdes, qu'il donnoit gratuitement aux Malades. Son attachement à la Famille Royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. Il vit ses biens confisqués, sa personne bannie. Il se retira en France,

& ne retourna dans sa Patrie, que lorsque Charles II fut rétabli sur le Trône. Il y mourut en 1666, laissant plusieurs Ouvrages sur des matières de Métaphysique, de Chymie & d'Histoire Naturelle.





CORRESPONDANCE
DE POPE,
ET DE M. DIGBY,

DEPUIS L'AN 1717 JUSQU'A 1724.

LETTRE PREMIÈRE,
DE POPE A M. ROBERT DIGBY.

Juin 2, 1717.

JE me ferois donné le plaisir de vous écrire plutôt, si je n'avois pas été attaqué de la même maladie que vous : aussi ai-je bien résolu d'avoir recours aux mêmes Médecins qui vous ont tiré d'affaire (1). Ce sont d'aussi graves Personnages qu'il y en ait dans toute la Faculté, & qui, sui-

(1) Des Anesses, dont il prenoit le lait.

vant la coutume des Anciens, portent leurs médicamens avec eux. Mais nos Modernes font de fi impitoyables Railleurs, qu'ils n'épargneroient pas la gravité même. Qu'ils rient donc, nous ne changerons point d'avis pour cela ; & s'ils regardent nos Médecins comme des ânes, nous les regarderons comme des ânes relativement à nos Médecins.

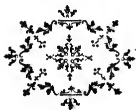
Je fuis charmé que vous vous portiez affez bien, pour me permettre de badiner fur votre guérifon. Mon inquiétude, en apprenant le rifque que vous couriez, a été fi grande, que je ne faurois pardonner au Docteur Evans, de vous en avoir inftruit. Je vous protefte que fi vous, & un très-petit nombre d'autres, quittiez le Monde, je ne donnerois pas une obole pour y refter.

Que vous ayez de l'embonpoint ou non, c'eft un article qui ne m'embarraffe pas tant, à beaucoup près. Le Sort femble avoir décidé que la plupart des Gens d'efprit & de probité feroient maigres; ainfi je fuis difpofé à croire que le même Décret aura lieu à votre égard. Que fi vous vouliez que la chofe fût autrement, confolez-vous par la penfée que votre bufte en aura meilleur air.

Adieu, me voici fur le point de vous oublier. Il n'y a qu'un moment que mon ame n'étoit occu-

pée que de vous. Elle va l'être à présent toute entière d'Agamemnon & de Briféis (1). Je n'aurai, avec la permiffion de tous mes Amis, durant deux mois confécutifs, d'autre Maître qu'Achille. Ma grande ambition actuellement, eft de faire main-baffe fur les Grecs & fur les Troyens; & je ne puis vous exprimer combien je fouhaite la mort de tous les Héros d'Homère, l'un après l'autre. Le Seigneur me préferve au jour de la bataille qui approche ! J'implore le fecours de vos prières, & je fuis, &c.

(1) Il travailloit alors à la Traduction de l'Iliade d'Homère.



LETTRE II,

DE POPE AU MÊME.

Londres, Mars 31, 1718.

POUR vous convaincre du peu de ſoin que je prends d'entretenir ma correſpondance avec des Perſonnes d'un mérite diſtingué, rappellez-vous la date de votre dernière Lettre, qui eſt déjà ſi vieille, qu'un autre auroit honte d'avouer que vous lui avez écrit. Si donc vous êtes animé à mon égard de cet eſprit, que je vous crois auſſi familier qu'une fièvre continue, je veux dire de l'eſprit de bonté, je vous prie de n'y point mettre de bornes, par la crainte de m'obliger à plus d'exactitude que mon inclination naturelle n'eſt diſpoſée à accorder. J'oſe vous faire confidence, Monſieur, non-ſeulement de mes folies quand j'écris, mais auſſi de ma négligence quand je n'écris pas; & je compte ſur un double pardon de votre part.

Si la choſe étoit en mon pouvoir, je remplirois le reſte de cette Lettre de tant d'eſprit & de gaieté, que vous ne ſauriez vous empêcher de m'admirer

& d'éclater de rire à chaque ſentence & à chaque période ; après quoi vous ſeriez obligé de relire encore, pour voir combien d'eſprit vous avez paſſé. Mais j'ai renoncé au talent de briller ; car outre qu'il en coûte de la peine, j'ai appris, par expérience, que les Lecteurs ne ſont pas plus attentifs à des Écrits qu'à des Sermons.

Il n'y a que le Théâtre qui ſoit le ſéjour des applaudiſſemens. Là on bat des mains à l'honneur du Roi George & du Gouvernement. Ce patriotiſme eſt louable ſans doute ; mais pour toutes les autres vertus, elles ſont abſolument hors de mode. L'Humilité frappe à la porte d'un air ſi bas, qu'il n'y a point de Laquais qui ne la lui ferme au nez, pour l'ouvrir, un inſtant après, à l'Inſolence & à l'Orgueil.

Mylady Scudamore, qui eſt devenue une franche Payſanne parmi vous, ſe conduit ici de la manière du monde la plus étrange. Elle prétend ouvrir les yeux pour voir le Soleil, & dormir ſous prétexte qu'il eſt nuit : elle boit ſon thé à neuf heures du matin ; & on la ſoupçonne d'avoir déjà fait ſa prière auparavant ; elle parle, ſans aucune honte, de bons Livres ; & elle n'a pas vu le *Nonjuror* de Cibber. J'ai été bien aiſe de trouver l'autre jour un Libelle ſur ſa toilette ; ce qui me

donne lieu d'espérer que quelque goût pour la médisance vous dédommage de tous les autres vices.

Quoi qu'il en soit, je fais de bon cœur des vœux pour vous: mais comme il ne m'est pas possible de desirer la perte des joies de cette Ville, tout ce qui me reste à vous souhaiter, est que vous nous fassiez un mystère de votre bonheur, afin que l'idée d'une félicité infiniment supérieure à celle des plus heureux d'entre nous, ne les fasse pas mourir d'envie.

Je suis, &c.



LETTRE III,

DE M. DIGBY A POPE.

Coleshill. Avril 17, 1718.

J'AI lu & relu votre Lettre avec un très-grand plaisir. En parcourant la description que vous faites de la Ville, il m'a semblé que vous deviez être retenu dans ce séjour par quelque Puissance Magique; car si cela n'étoit pas, vous fuiriez, sans doute, ces horribles Monstres qu'on nomme Luxe, Rapine & Dissimulation. Nous sommes ici à la Campagne dans un monde tout différent; les plaisirs & les bénédictions nous environnent; & il ne se présente aucun sujet d'exercer nos facultés irascibles. A la vérité, nous ne saurions nous vanter d'être extrêmement polis; mais en revanche, nous goûtons les agrémens de cette ancienne simplicité, qui permet qu'on soit de bonne humeur sans se gêner. Les Modes de la Ville ne nous affectent pas davantage qu'une curiosité de Savoyard, qu'on a envie de voir une fois, & dont après cela on ne se soucie guères.

Ce que vous apellez Insolence & Orgueil,

nous paroît, à la diſtance où nous ſommes de vous, ne pouvoir convenir à des Hommes qui, après tout, ne diffèrent des autres que par un peu d'éclat extérieur; & comme nous ne vous envions point cet éclat, nous nous croyons plus heureux que vous qui en êtes éblouis. Vous avez beau nous dire que la vertu n'eſt couverte que de hallions parmi vous, de ſorte qu'elle rougit, & n'oſeroit ſe produire; nous n'en croyons rien; peu inſtruits du génie des Cours & des grandes Villes, nous concevons la Vertu comme une choſe ſi noble, que la ſplendeur l'accompagne néceſſairement; & plutôt que de penſer autrement, nous ſuppoſerions que l'ordre des choſes eſt interverti, & que la Lune eſt ſans Habitans. Je vous avouerai toutefois que la rapacité de certaines gens eſt un fait dont nous ſommes inſtruits par la lecture, & qui nous fait ſentir toute notre ſupériorité; nos roſes néanmoins ne ſont point ſans épines. Dès que vous en aurez le tems, marquez-moi, je vous prie, quand paroîtra le ſecond Volume de votre Homère.

Je ſuis, &c.



LETTRE IV,

DE POPE A M. DIGBY.

Mai 1, 1720.

VOUS me croirez bien rempli de moi-même, ſi après un long ſilence, où néanmoins, pour vous dire la vérité, mon cœur s'eſt plus occupé de vous qu'il ne vous a oublié, je débute par vous entretenir de mes Ouvrages. Il en eſt de la concluſion d'un Livre comme de celle d'une Séance du Parlement; on penſe toujours que ce ſera bientôt; & il ſe trouve que c'eſt fort tard. Il y a bien des incidens auxquels on ne s'attendoit pas, qui empêchent qu'on ne mette une affaire qui doit être publique dans tout ſon jour; & je me ſuis vu préciſément dans le même cas. J'ai formé, comme les grands Miniſtres, une entrepriſe trop étendue pour un ſeul Homme; & quoiqu'animé du deſir de faire plus qu'on n'attendoit de moi, j'ai fait moins que je ne devois.

M'étant propoſé de mettre quatre Index différens à la fin de mon Homère, le tems ne m'a pas permis d'en donner plus de deux; mais toutefois

cette idée vous plairoit beaucoup, si elle avoit été exécutée comme je l'aurois voulu. J'ai été pareillement forcé de laisser, dans mon Porte-feuille, les canevas de deux Essais, l'un sur la Théologie & la Morale d'Homère, & l'autre sur l'Art Oratoire d'Homère & de Virgile. Ainsi ces morceaux doivent attendre quelqu'autre édition, ou périr; au reste, de quelque manière que ce soit, *dabit Deus his quoque finem.* Je pense à vous chaque jour, je vous assure, & cela sans le secours de vos Sœurs que j'entretiens quelquefois de vous pour leur faire ma cour; car aucun sujet, à ce qu'il me semble, ne leur est plus agréable. Le souvenir de Mylord Digby doit être toujours cher à ceux qui le connoissent, lui ou ses Enfans. On voit, dans le commerce de votre famille, qu'il y a des Fils aînés qui ne demandent point de survivre à leurs Pères.

A propos de tendresse filiale, il y a une Femme d'un âge fort avancé, qui vous honore véritablement, & qui reproche toujours à son Fils, de ne vous pas écrire aussi souvent qu'il le devroit.

Je souhaite ardemment; (mais que signifient mes souhaits, puisque Mylady Scudamore & vos Sœurs en font aussi?) Je souhaite, dis-je, que vous soyez avec nous, pour comparer le beau

contraste que cette Saison nous fournit de la Ville & de la Campagne. Toutes les idées que vous vous êtes jamais formées du Printems, n'approchent pas de celles que Twickenham excite en nous à présent. La Tamise réfléchit les rayons d'un beau Soleil, tandis que ses bords sont encore parés d'une charmante verdure; nos Jardins poussent leurs premières fleurs; nos Arbres, comme de nouvelles connoissances qui se trouvent heureusement ensemble, étendent leurs bras pour se toucher, & se rapprochent continuellement; les Oiseaux me témoignent, par leurs chants, combien ils sont reconnoissans de ce que je leur ai procuré d'agréables demeures. Mon Bâtiment s'élève assez haut pour attirer l'œil & la curiosité de ceux qui passent le long de la Rivière. Un mêlange de magnificence & de débris, les engage à s'informer quel Palais a été détruit, & quel Temple on va construire. Hélas! nos Tritons vulgaires ont peu de goût pour Vitruve, quelque plaisir que les Dieux Poétiques de la Rivière puissent prendre à admirer dans le sein de leurs ondes mes Portiques Toscans, ou mes Colonnes d'Ordre Ionique!

Mais pour quitter ce style pompeux, je vous dirai tout uniment, que je fais bâtir un bon appar-

tement pour un Ami tel que vous, & un endroit où Mylady Scudamore pourra ſe rafraîchir une heure ou deux, quand elle voudra me faire l'honneur de venir boire ſon propre cidre chez moi.

Dans l'inſtant que j'achève d'écrire ces mots, on m'apprend la mort d'un de mes Amis. Si j'avois ſu cette nouvelle en mettant la main à la plume, je n'aurois pas eu le courage, ni la liberté d'eſprit néceſſaire pour plaiſanter. Bâtimens, jardins, écrits, plaiſirs, ouvrages, de quelque genre qu'ils puiſſent être, rien de tout cela ne ſauroit rendre un pauvre Mortel heureux, ni contenter une ame immortelle.

Je ſuis, &c.



LETTRE

LETTRE V.

DE M. DIGBY A POPE.

Mai 21, 1720.

VOTRE Lettre, qui m'eſt parvenue il y a quelques jours, m'a tenu lieu de médecine, & me fait tant de bien, que je ne ſaurois aſſez vous en remercier. J'étois malade de la penſée de ne vous avoir donné, depuis ſi long-tems, aucun témoignage de l'affection que je vous dois, & que je reſſens conſtamment toutes les fois que je penſe à vous. Cette idée m'inquiétoit; mais en liſant tout ce que vous m'avez écrit d'obligeant, j'ai été convaincu que je vous faiſois tort en m'imaginant pouvoir vous offenſer. De toutes les impreſſions que vous avez jamais faites ſur mon cœur, celle que votre dernière Lettre y a fait naître m'eſt la plus ſenſible, en ce qu'elle m'aſſure que votre amitié eſt pour moi un bien inaliénable.

Le ſouvenir de Madame votre Mère met le comble à ma ſatisfaction. Je ſuis frappé de la conformité qu'il y a entre vos deux caractères; dès que vous obligez quelqu'un, vous vous croyez

auſſi redevable que lui. De pareils ſentimens ne ſont abſolument plus à la mode ; & je doute qu'on en trouve quelqu'exemple hors de votre maiſon. Cependant j'eſpère que vous ferez revivre d'anciennes vertus depuis que vous avez inſpiré à notre ſiècle du goût pour Homère. Je vous ſouhaite, de tout mon cœur, à vous qui êtes auſſi bon Citoyen qu'excellent Poëte, que vos Ouvrages produiſent un jour une bonne réforme dans les mœurs. Je ne ſais ſi je dois vous féliciter d'avoir achevé Homère, puiſque les deux Eſſais, dont vous me parlez, ne ſont pas finis ; mais ſi vous comptez d'y mettre bientôt la dernière main, je m'en réjouis ſincérement avec vous.

Ce que j'apperçois ici autour de moi, me donne quelques foibles idées des beautés de Twickenham. Nos arbres & nos prairies ſont déjà d'un beau verd ; à chaque retour du Soleil nous voyons dans nos Jardins des fleurs nouvellement écloſes ; nos hayes d'aubépine répandent le plus doux parfum ; & nous entendons le chant des Oiſeaux auſſi bien que vous. Cependant je ſens que tous ces objets me plairoient davantage ſi vous étiez ici. Comme ils m'ont manqué pendant que j'étois à Twickenham avec vous, je comprends quel ſurcroît de charmes ce lieu auroit à préſent pour

moi. Que vous êtes bon de m'y ſouhaiter ; & que je ſuis malheureux de me trouver dans des circonſtances qui ne me permettent pas de profiter de votre invitation ! Si je pars pour vous voir, il faut que je laiſſe mon Père ſeul ; & cette triſte penſée m'empêcheroit de goûter aucun plaiſir. La même raiſon m'empêchera de paſſer quelques heures fortunées avec vous dans le Bois de Mylord Bathurſt ; & je crains bien de ne vous pas voir avant l'Hiver, à moins que Mylady Scudamore ne vienne à Sherburne ; auquel cas je vous prierai de faire un tour en Dorſet-Shire, conformément à votre plan. Puiſſiez-vous jouir longtems de votre nouveau Portique favori (1) !

Je ſuis, &c.

(1) Voyez la deſcription de ce lieu à la page 422 du Tome II.



LETTRE VI.

DE M. DIGBY A POPE.

Sherburne. Juillet 9, 1720.

IL n'y a, tout au plus, que trois ou quatre mois, que j'ai quitté Londres; & le langage me paroît avoir entièrement changé dans cet intervalle. Aucune révolution violente dans le Monde naturel ne causa jamais tant de surprise à un Philosophe, que cet évènement en a produit en moi. J'espère que ceci calmera la fureur de l'esprit de parti, & introduira plus d'humanité parmi les Citoyens, qu'ils n'en montroient dernièrement. La Calomnie & les Médisances cesseront dans ce nouvel Age d'or; & je me repais de la flatteuse idée de trouver tout le monde de bonne humeur quand je reviendrai à Londres. On dit que tous les Habitans de cette Ville sont prodigieusement riches à présent, & que pour vous, vous avez eu la prudence de vous contenter d'une fortune plus médiocre, mais sûre. Cela étant, je vous regarde comme plus riche que ceux que la Mer du Sud a comblés de biens immenses. Il ne me reste donc qu'à faire des vœux pour votre santé; car quant aux richesses & à la réputation, vous en avez assez.

Je suis, &c.

LETTRE VII,

DE POPE A M. DIGBY.

Juillet 20, 1720.

L'OBLIGEANT desir que vous témoignez de savoir l'état de ma santé, auroit été satisfait plutôt si une maladie, dont j'ai été attaqué, me l'avoit permis. Sans cela j'aurois pris plus de part que je n'ai fait, à la joie de votre famille. Milady Scudamore m'en a instruit par un mot de Lettre qui ne remplissoit qu'un quart de page, & qui m'a autant ravi qu'une vision céleste de quelques instans pourroit ravir un Saint Hermite; car ce mot de Lettre contenoit, comme font aussi de pareilles visions, une promesse de mener une vie plus heureuse dans l'Elysée de Cirencester, où le Seigneur, pour me servir d'une phrase de Sermon, veuille nous conduire tous. Heureux si nous y arrivons, quoique par différens chemins! Plus heureux si la santé, la paix, & un aimable enjouement s'y trouvent avec nous! Puisse ce Nectar vivifiant, que les Mortels appellent Eau de Spa, y couler à grands flots, tandis que couchés sur un

lit de fleurs, & couronnés de guirlandes, nous en boirons à longs traits!

A propos de guirlandes, je ne dois pas oublier les habits verts que votre Sœur nous a promis; je m'attends auſſi à vous voir vêtu de la même couleur, avec un cor de Chaſſe à votre côté & un chapeau vert, dont vous pourrez prendre le modèle dans la deſcription qu'Osborne a faite de celui du Roi JACQUES.

Quels termes, quels accens, quelles fleurs de Rhétorique, ou quel langage des Muſes pourroient ſuffire à exprimer combien je vous eſtime, je vous honore, je vous aime & je vous deſire tous? car je vous préfère, non-ſeulement à tous les Juifs, à tous les Agioteurs, à tous les Faiſeurs de Souſcriptions & de Projets, à tous les Directeurs, à tous les Gouverneurs, à tous les Tréſoriers *in ſæcula ſæculorum*, mais auſſi à tous les Grands de cette partie du Monde.

Détournez vos yeux & votre attention de cette époque mercenaire; & quittez avec un juſte mépris ces Enfans de Mammon, pour ne vous occuper que des agrémens que procurent des Livres, des Jardins, & le Mariage; c'eſt-là que je vous laiſſe, pour revenir, miſérable que je ſuis, à mon Gruau & à Palladio. Je ſuis, &c.

LETTRE VIII,

DE M. DIGBY A POPE.

Sherburne. Juillet 30.

JE vous félicite, mon cher Monſieur, du retour de l'Age d'or; car il faut bien qu'il ſoit revenu, puiſque ce métal précieux pleut ſur nous en ſi grande abondance. Je ſouhaite qu'un phénomène auſſi étonnant ſoit accompagné de l'innocence de mœurs qui caractériſoit proprement cet Age heureux. Il me ſemble que la choſe n'eſt pas ſans apparence; car quand les Muſes ſe plaiſent à la Cour, & que vous-même fréquentez un premier Miniſtre, je dois m'attendre à voir revivre les Beaux-Arts. Je ſais que vous avez deſſein de les remettre en honneur, & de les élever au-deſſus de la Statue d'or qu'on adore à préſent; & ſi vous n'en venez pas à bout, adieu toutes les eſpérances de ce genre. Vous me paroiſſez craindre que cet étrange ſurcroit de richeſſes ne faſſe baiſſer le prix de la Beauté, de l'Eſprit & de la Valeur. Si votre conjecture ſe trouve fondée, & que cette abondance, ſemblable à la fécondité du Nil, ne

ſerve qu'à produire des monſtres, celui qui a quelque penchant à la mélancolie, fera bien de ne pas venir à Londres pour s'y amuſer. Que deviendront les Spectacles? Qui voudra y aller, pendant que la Ville en offre de tous côtés en ſi grand nombre ? Au moins nous ne manquerons pas de ſujets pour de bonnes Satyres & de bonnes Comédies. S'il ne paroît pas bientôt quelque choſe d'excellent dans ce genre, ce ſera un ſigne certain de ſtérilité de génie.

Je ſuis, &c.



LETTRE IX,

DE M. DIGBY A POPE.

Coleshill. Novembre 12, 1720.

JE me trouve un peu infecté de l'air corrompu de ce siècle. J'ignore cette généreuse manière de penser des anciens Romains, qui sacrifioient tout ce qu'ils avoient de plus cher au bien de la République, & je suis plus touché du malheur de mes Amis qui ont souffert dans la chute de la Compagnie du Sud, que de celui du Public, qui est, dit-on, ruiné; mais je me flatte que c'est parceque je ne vois pas aussi clairement les pertes de la Nation que celles de mes Amis. Je crains que vous ne soyez presque le seul qui adoptiez la maxime d'Hésiode, que la moitié est plus que le tout. Je ne sais si je ne dois pas me réjouir de votre disgrace, puisque vous montrez des sentimens capables de produire quelque chose de plus grand qu'Homère même. C'est avec un véritable plaisir, que j'ai lu l'endroit de votre Lettre où vous me développez ces principes généreux,

Quid voveat dulci nutricula majus alumno?

Croyez-moi, Monſieur, le plus brillant équipage ne vous feroit point paroître avec tant d'éclat à mes yeux. J'aime ces ſortes de réflexions philoſophiques; & je m'y livrerois volontiers, ſi je n'appréhendois de vous cauſer de l'ennui.

Je languis de vous voir, vous, votre bonne Mère, & votre ſéjour champêtre; je ne vous dirai rien, juſqu'à ce moment, du Bois de Mylord Bathurſt, que j'ai vu en revenant ici. Immédiatement après Noël, je me rendrai à Londres, où je ne trouverai pas Mylady Scudamore, qui a deſſein de paſſer tout l'Hyver à la Campagne. Comme ce deſſein ne m'accommode pas, je ſerois preſque tenté de m'en fâcher, ſi je pouvois juſtifier ma colère par quelque bonne raiſon. Malheur à celui qui eſt obligé d'écrire une plus longue Lettre que celle-ci avec une auſſi mauvaiſe plume! Telle qu'elle eſt pourtant, il faut bien qu'elle me ſerve à aſſurer Madame votre Mère de mes reſpects.

Je ſuis, &c.



LETTRE X, DE POPE A M. DIGBY.

Septembre 1, 1722.

Le Docteur Arbuthnot eſt ſur ſon départ pour Bath; il y reſtera une quinzaine ou davantage: peut-être feriez-vous bien aiſe de le voir, ſoit que vous ayez beſoin de lui, ou non. Je le regarde comme un excellent Médecin pour tout Homme qui eſt malade, & comme un meilleur Médecin encore pour ceux qui ſe portent bien. Madame Marie Digby devroit le conſulter pour s'amuſer, & même pour être auſſi active qu'elle peut le deſirer. Mais je crains qu'elle ne le fatigue trop à la promenade; car le Doyen Swift m'a dit, la première fois que je vis le Docteur: « C'eſt un » Homme qui peut tout faire, excepté de ſe pro- » mener ». Son Frère, qui eſt arrivé depuis peu en Angleterre, va auſſi à Bath; c'eſt un Mortel encore plus extraordinaire que lui; de ſorte qu'il vaut bien la peine que vous alliez faire ſa connoiſſance. L'eſprit de Philantropie, mort depuis ſi long-tems dans le Monde, revit en lui; c'eſt un Philoſophe tout de feu, un Ami ſi ardent de la Juſtice, & qui s'intéreſſe pour elle avec tant

de chaleur, qu'il communique la même agitation aux autres, & les entraîne dans ſon tourbillon. Il a l'air d'un Aſtre tout embraſé; mais ſes influences ſont douces & bénignes au-delà de toute expreſſion. S'il y a d'autres Hommes diſpoſés à rendre ſervice à leurs Amis, je penſe qu'il eſt le ſeul qui puiſſe inſpirer de pareils ſentimens à des Ennemis.

Comme toute la vie humaine eſt mêlée d'acquiſitions & de pertes, quoique celles-ci ſoient plus certaines, & moins ſuſceptibles de remède, que les autres ne ſont ſatisfaiſantes ou durables, dans le tems que je viens de faire connoiſſance avec un Homme de mérite, j'ai perdu M. Stonor, qui étoit mon bon Voiſin, & d'un caractère aimable & facile. Quand la mort nous enlève de pareils Amis, notre ſeule reſſource eſt d'aimer plus tendrement le petit nombre de ceux qui nous reſtent. Il n'y a aucune circonſtance ſi triſte dans la vie, dit Sénèque, ni ſi propre à nous réconcilier avec l'idée de la mort, que le ſpectacle de nos Amis qui diſparoiſſent l'un après l'autre. Eh! qui voudroit être la ſeule colonne qui reſte du Temple de l'Amitié, ce Temple qui étoit ſi grand, ſi bien cimenté en apparence, & qui s'eſt néanmoins détruit en ſi peu de tems?

Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

DE POPE A M. DIGBY.

JE compte affez fur la bonté de toute votre maifon, pour croire que vous ferez bien aife d'ap. prendre mon arrivée à Twickenham; en conféquence cependant, je vous embarrafferai de nouveau à Sherburne, ou à Coleshill; car, quelque préférence que je puiffe marquer pour l'une de vos Campagnes, il en eft comme de l'amitié qu'on témoigne à quelqu'un de votre Famille, & à laquelle toutes les autres participent indirectement. Je vous prie de les affurer de mon plus tendre fouvenir. Je leur fouhaite tout le contentement qui leur manque, & la continuation de tout le bonheur qu'ils ont; je penfe que ce dernier vœu comprend bien plus de chofes que l'autre. Milady Scudamore vous aura apparemment quitté avant que cette Lettre vous parvienne : ainfi je lui fouhaite un bon voyage; & j'efpère d'aller voir un jour fi elle vit auffi bien que vous, quoique je doute beaucoup qu'elle puiffe vivre auffi tranquilement. Les cloches fonneront fûrement à fon

arrivée, & celébreront fon jour de naiffance, auffi-bien que celui de Mademoifelle Scudamore; tout le Clergé de la Campagne ne manquera pas de leur rendre fes refpects, en attendant qu'elles lui fourniffent quelque autre occupation. Elles auront pour Voifins, d'un côté Mylord Coningsby, & de l'autre M. W***. Cependant, pour l'amour d'elles, je tenterai l'aventure en tems & lieu.

Je fupplie Mylord Digby de me croire pénétré de quelque chofe de plus, que des fentimens d'une reconnoiffance ordinaire. Je fuis, dans le fens le plus rigoureux du terme, autant fon Serviteur, que vous êtes fon Fils, ou qu'il eft votre Père.

Je voudrois bien favoir comment mes Compagnons de voyage font revenus de Clarendon; & je prie M. Philips de fe fouvenir de moi, & de dire à M. W*** que je fuis mort & enterré.

Je fouhaite aux jeunes Demoifelles, que je voudrois voir dépouillées de leurs noms, un meilleur nom à la place, c'eft-à-dire, celui qui leur plaira le plus, pour l'amour de celui qui le porte.

Je fuis, &c.



LETTRE XII,

DE POPE A M. DIGBY.

1722.

L'APOLOGIE que vous faites de votre négligence à m'écrire, est un reproche indirect de votre part. Je sais que j'ai tort ; & , ce qui vaut bien mieux, je sais que vous voudrez bien me le pardonner; car rien au monde ne fait plus de plaisir, que d'avoir un Ami assez bon pour regarder nos fautes d'un œil d'indulgence ; & chaque complaisance de ce genre est une nouvelle preuve d'amitié.

Si je m'arrête toute ma vie à l'intention, sans jamais agir, je n'ai que trop besoin de cette disposition favorable, dont vous m'avez donné de si fréquens témoignages. J'espère cependant de me corriger ; & j'ai bien résolu de vous rendre une visite cet Été à Sherburne. On m'a dit que vous allez tous partir bientôt, & que votre Sœur Marie a écrit à Mylady Scudamore, qu'elle verroit le

Bois de Mylord Bathurſt en paſſant. Je ne puis vous exprimer combien je ſouhaite d'être ſon guide à travers cette Forêt enchantée. Je me conſidère comme le Magicien, auquel la garde du lieu a été confiée, & ſans la permiſſion duquel aucun Mortel ne ſauroit pénétrer dans les retraites ſacrées de la Forêt. Il me faudroit des jours entiers pour lui décrire ſeulement les beautés qui orneront ce charmant ſéjour, le Palais qui doit y être bâti, les pavillons qu'on y ajoutera, avec les colonnes, les pilaſtres, &c. Ce n'eſt pas tout : quand le noble Propriétaire fera des ſonges plus poétiques, qu'à l'ordinaire, la Tamiſe & la Saverne, après avoir parcouru ſous terre une étendue de douze ou quinze milles, uniront leurs flots argentés, & célébreront leur mariage à la vue du Soleil, au milieu d'un immenſe Amphithéâtre, qui, dans cent ans d'ici, fera l'admiration de la Poſtérité. Mais en attendant ces merveilles, la Dame, dont je voudrois être le Conducteur, verra le plus beau Bois qu'il y ait actuellement en Angleterre.

Les objets qui attirent l'attention de ce coin du Monde que j'habite, ſont d'une nature entièrement différente. Toutes les Femmes de qualité fréquentent aſſiduement le Camp de Hyde-Park,

où

où toute la Ville accourt pour admirer la galanterie & la magnificence des Officiers, &c. Les Dames Scythes, qui logeoient dans des chariots de guerre, n'étoient pas plus étroitement attachées au bagage. Les Matrones, à l'exemple de celles de Sparte, accompagnent leurs Fils au Camp, pour être témoins de leurs glorieux faits; & les Filles déployent tous leurs charmes pour inſpirer une ardeur guerrière aux Soldats. Le thé & le café tiennent lieu du bouillon noir des Lacédémoniens. La Victoire ſemble couronner tous les jours nos Héros; car le canon ronfle chaque matin au lever du Soleil; & ce tintamarre eſt conſtamment ſuivi du ſon harmonieux d'un nombre infini d'inſtrumens. Tout ce qui manque eſt la préſence de la Princeſſe, qui devroit être continuellement *Mater Exercitus*, comme celle des Anciens.

Les choſes vont tout autrement à Twickenham. J'ai ici une compagnie, dont les agrémens me font preſque oublier le reſte de la Terre : elle m'a été amenée par un Homme qui ſemble l'avoir formée ſur ſon modèle, & dont le commerce m'inſpire du dégoût pour le reſte du Monde. Celui dont je me plains eſt l'Evêque de Rocheſter.

Cependant, en confidération de ce qu'il a entendu dire de votre caractère moral & de celui de votre Famille, il m'a permis de vous écrire trois ou quatre pages, & de vous dire que je fuis & ferai toujours,

Votre, &c.



LETTRE XIII.

DE POPE A M. DIGBY.

LA même raifon qui vous a empêché de m'écrire, m'a privé du plaifir de vous voir en Ville. Depuis que je me fuis confiné ici volontairement avec ma Mère, dont je dois partager les peines, après tout le bien qu'elle m'a fait, j'ai pu fouffrir votre abfence avec d'autant plus de réfignation, qu'il ne m'auroit guère été poffible de vous aller trouver à Londres : quel trifte régal d'arracher un Homme aux embraffemens de fes Amis pour l'entraîner dans la chambre d'une Malade ! A préfent néanmoins, grace à Dieu, ma Mère s'eft remife d'une manière étonnante, mais non pas affez pour qu'elle ofe encore fortir de fon appartement. Tout ce qu'elle peut faire, eft de jouir de la compagnie de quelques Amis particuliers, qui ont pitié de fon âge & de fes infirmités. J'ofe vous recommander la chambre que nous occupons, à caufe que c'eft la plus chaude de toute la maifon. On vous égaiera par une bonne contenance & un bon feu. Il y a un Proverbe Perfan qui dit fort

bien, ſelon moi : « Que la converſation d'un Ami » illumine les yeux ». Cet éclat me paroît mille fois plus agréable, que celui des feux dont vous faites une ſi vive deſcription.

Puiſſiez-vous jouir long-tems du coin de votre feu dans un ſens métaphorique, c'eſt-à-dire, de tous ceux de votre Famille, dont la Société peut vous faire paſſer ſans ennui des mois entiers d'hyver ; c'eſt un plaiſir bien plus raiſonnable, & plus doux à un cœur honnête & bon, que toutes ces Fêtes brillantes dans des appartemens ſuperbes & bien éclairés, où l'on trouve un cercle de têtes ſans cervelle, de cœurs rongés de quelque chagrin ſecret, & de faux viſages. Tels ſont les vœux ſincères que je fais pour vous & pour les vôtres.

Vous dites que vous vous promettez beaucoup d'agrément pour les liaiſons que vous eſpérez de former avec quelques Perſonnes de ma connoiſſance. Je penſe que c'eſt de Meſdames Howard & Blount que vous voulez parler. Leur air vous plaît, dites-vous ; mais leurs cœurs vous plairoient davantage encore, ſi vous pouviez y appercevoir les ſentimens d'eſtime & d'amitié dont ils ſont remplis pour vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV,

DE M. DIGBY A POPE.

Sherburne, Août 14, 1723.

JE dois néceſſairement vous remercier de l'agréable réception que vous m'avez faite à votre campagne. J'y ai appris quelles ſont les vraies délices de la vie ; & j'en garderai long-tems le ſouvenir ; car elles ſont une vive impreſſion ſur mon cœur. Je me les rappelle ſouvent ; & j'eſtimerai plus que jamais l'avantage de la mémoire, qui me fait jouir des agrémens de votre ſociété, même dans mon abſence. Comme vous goûtez toutes les douceurs qu'offre la campagne, & que vous avez d'ailleurs un ſens droit, il ne me reſte qu'à vous ſouhaiter de la ſanté. Mes vœux, à cet égard, ſont ſi ſincères, que je ſerois même bien aiſe d'apprendre que votre bonne vieille Mère ſent à préſent que ſes inquiétudes, au ſujet de votre maladie, ſont déſormais inutiles.

Je ne ſerai pas tranquile, que je ne ſache que vous avez reçu cette Lettre ; car la vôtre m'a fait un plaiſir extrême ; & je meurs d'envie de vous

en informer. Si je mérite, par quelque endroit, cette affection avec laquelle vous m'écrivez, c'eſt par l'amour & l'eſtime dont je ſuis pénétré pour vous ; ces ſentimens ſont ſi vrais, que je perdrois une des plus grandes douceurs de ma vie, ſi j'étois privé de la bonne opinion que vous avez de moi. Quelle plus grande ſatisfaction pour mon cœur, que celle d'être compté au nombre des Gens de bien ! car quoique je ne m'embarraſſe pas autrement de l'idée que la plupart des Hommes peuvent ſe former de moi, j'avoue pourtant que je ſouffrirois beaucoup, ſi je n'étois pas bien dans votre eſprit, & dans celui de quelques autres.

Un nouveau motif pour conſerver mon intégrité, c'eſt que je ne puis la trahir ſans perdre votre eſtime.

Des indiſpoſitions continuelles m'ont, depuis quelques années, rendu tellement méconnoiſſable, que je crains quelquefois de ne point aſſez paroître, aux yeux de mes meilleurs Amis, ce que je ſuis réellement. L'état de maladie eſt un cruel état; il fait un tort infini au zèle le plus généreux, puiſqu'il en étouffe la chaleur, & ne permet point qu'il éclate en action. Mais j'eſpère que ce ſujet de plainte va bientôt ceſſer. Je me flatte auſſi, quoiqu'avec moins de fondement,

que vous viendrez faire un tour ici avec Mylord Bathurſt ; je n'oſe cependant étendre fort loin mes conjectures, ni raiſonner beaucoup ſur ce ſujet, parce que je veux croire fermement une choſe qui me fait plaiſir. Il m'eſt bien triſte de me trouver ſi loin de vous, & de ce Sage que j'aime. Il eſt un de ceux qui m'a le plus ſoulagé dans ma maladie, parce qu'il s'y eſt intéreſſé avec la tendre ſollicitude de M. Pope. Je le conſidère quelquefois ſous d'autres points de vue, qui redoublent mon eſtime pour lui ; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que votre idée ſe réveille toujours dans mon ame avec la ſienne, comme ſi elles étoient inſéparables. Je me livre, comme vous le conjecturez très-bien, dans les Boſquets du Chevalier Raleigh, à bien des rêveries philoſophiques, auxquelles vous avez grande part. En général, vous y êtes avec moi ; & tel qu'un bon Génie, vous m'aidez, par votre préſence, à penſer noblement. Il faut que je reconnoiſſe aujourd'hui ce ſervice, que vous m'avez rendu ſi fréquemment ſans le ſavoir ; faute de quoi j'aurois à me reprocher mon ingratitude ; ce qui m'empêcheroit de prendre plaiſir à méditer dans quelque belle & ſombre allée. Me ſeroit-il permis de vous demander, touchant l'Odyſſée, en quel endroit

Ulyffe fe trouve actuellement, & s'il vous a amufé fur la route ? Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre fanté, de celle de Madame Pope, & de tout ce qui vous appartient.

Les plantes & les arbres de vos Jardins croiffent-ils bien ? Où en font le brocoli & la fenouillette ? Les pavots font-ils en fleurs ? Le grand appartement eft-il en ordre ? Quelles parties de plaifir avez-vous faites, foit dans la Grotte, foit fur la Tamife ? Je ferois bien aife de favoir comment toutes vos heures fe paffent, tout ce que vous dites, & tout ce que vous faites. Je vous fatiguerois encore de bien d'autres queftions ; mais, heureufement pour vous, mon papier eft rempli. Mon Frère Edouard, mon Père, & tout ce qui s'appelle Digby, jufqu'à ma Sœur, inclufivement, vous font mille complimens.

Je fuis, &c.



LETTRE XV,

DE POPE A M. DIGBY.

Octobre 10.

J'AI été fur le point d'entreprendre un bien plus long voyage que celui des Bermudes, & même de partir pour une Région dont aucun Voyageur ne revint jamais.

Une fièvre m'a mené au grand galop pendant fix ou fept jours : mais me voilà revenu de cette expédition ; & c'eft tout ce que j'en dirai. Depuis ce tems mes jambes refufent infolemment le fervice ; & je fuis cloué chez moi, comme fi le Sort vouloit dire, après la maladie dangereufe que j'ai effuyée : « Tu n'iras point dans l'autre » Monde, ni dans aucun lieu que tu aimes dans » celui-ci ». Vous n'aurez aucune peine à deviner quel eft celui que je préférerois.

J'adopte vos fentimens ; & je voudrois partager vos plaifirs & votre compagnie. Vous n'êtes tous qu'un çœur & qu'une ame, comme on l'a dit

des premiers Chrétiens. Vous formez en petit le Royaume des Juſtes ſur la Terre : aucun Eſprit pervers ne vient troubler votre joie; & vous n'êtes entourés que d'Amis éprouvés & fidèles, qui ont vu de méchans Hommes & de mauvais jours, & dont l'amour pour la Vertu s'eſt augmenté par l'horreur qu'ils ont eu occaſion de concevoir pour le Vice. Comment ſe peut-il que, de votre propre mouvement, vous ſembliez voir réſolu de venir paſſer la fin de l'année à Londres? Le règne de la Raiſon eſt doux & tranquile à Homlacy; & vous voulez paroître, de gaieté de cœur, ſur cette ſcène de la Folie militante! J'en appelle à une jeune Perſonne de votre Famille, que je regarde comme la moins dominée par des préjugés, qu'elle déclare ſi vous n'êtes pas tous de meilleures Gens, meilleure compagnie, & plus heureux dans l'endroit où vous êtes. Il faut qu'elle marque ſon ſentiment, de ſa propre main, dans votre première Lettre; je parle de Mademoiſelle Scudamore (1). Je ſuis perſuadé que ſi elle vouloit ou oſoit dire

(1) Dans la ſuite Ducheſſe de Beaufort, mais fort jeune alors.

ſon avis, & employer cette juſteſſe de raiſonnement dont Dieu l'a douée, pour vous convertir, les argumens dont elle feroit uſage vous donneroient un peu de honte, & vous ôteroient l'envie de venir en Ville. Je ne déſeſpère pas, ſi elle empêche un Membre du Parlement & une Dame de qualité de céder aux attraits du Monde pendant un Hyver, que je ne puiſſe, une autre année, employer des motifs aſſez forts, pour vous amener tous avec moi aux Bermudes, le ſéjour de la Félicité temporelle, & la nouvelle Jéruſalem des Juſtes (1). Ne me parlez pas du triſte aſpect de l'Hyver : toute ſaiſon eſt bonne pour de bonnes Gens : c'eſt la meilleure pour un Peintre ; car les couleurs des feuilles ſont alors plus variées ; la perſpective s'ouvre ; & l'œil franchit les boſquets & les vallons ; les ſommets des arbres n'empêchent plus, par leurs branches entrelaſſées, qu'on n'apperçoive la voûte céleſte ; la roſée du matin ſeme

(1) Vers ce tems-là, le Doyen Berkley conçut le projet de former un Établiſſement dans les Bermudes pour la propagation de la Foi Chrétienne, & l'introduction des Sciences en Amérique.

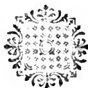
des perles ſur les épines, & couvre de diamans le manteau verdoyant de la Terre; la gelée purifie l'Air: que voudriez-vous de plus? La Lune brille avec plus d'éclat durant ces froides nuits, ſinon pour des Amans, du moins pour des Aſtonomes.

N'avez-vous pas des Téleſcopes à réflexion, pour aggrandir ou augmenter innocemment les taches & les défauts de cette Planète (1)? Contentez-vous de ces taches-là; & ne venez point dans un endroit où vos yeux ſeroient de pareils Téleſcopes, comme les yeux des autres le ſont auſſi pour leurs Voiſins. Vous, au moins, demeurez; car ce que je viens de dire n'a rapport qu'aux Dames; & de quels autres yeux pourrois-je parler que des leurs? Demeurez, dis-je, à une diſtance honnête d'un ſéjour où le vrai & le faux, auſſi bien que le juſte & l'injuſte, ſont perpétuellement confondus. Si, après tout, vous mépriſez mes bons conſeils, & que vous vouliez venir à Londres, vous m'y trouverez occupé à faire ce que je ne devrois pas, à vivre dans un lieu où il ne faudroit

(1) Ces Inſtrumens venoient tout nouvellement d'être perfectionnés.

pas que je fusse, & aussi mondain, aussi oisif, en un mot aussi Anti-Bermudaniste, que quelque Homme qu'il y ait sur la Terre. Mille assurances de respect à vos Dames.

Je suis, &c.



LETTRE XVI,

DE POPE A M DIGBY.

Août 12.

J'AI erré durant plus d'un mois dans Buckinghamshire & dans Oxfordshire, de campagne en campagne, retournant toujours à celle de Mylord Cobham avec une nouvelle fatisfaction. Je me ferois une efpèce de fcrupule de voir la campagne de Mylady Scudamore, avant que Mylord B*** y ait mis la dernière main; & alors je m'attends à quelque chofe de femblable aux eaux de Riskins, réunies avec les bois d'Oakley; ce qui, fans compliment, vaudroit ce qu'il y a de mieux dans ce Monde; car, à l'égard des Jardins fufpendus de Babylone, du Paradis de Cyrus, & des Sharawaggis de la Chine, j'avoue n'en avoir aucune idée; mais je fuis perfuadé que Mylord B*** fe repréfente tout cela parfaitement, parce qu'il y a beaucoup de grandeur & de fingularité. Je crois voir Madame votre Sœur affife, ou plutôt couchée fur le gazon, après s'être excédée à danfer & à chanter par complaifance pour Sa Grandeur. Je fais que vous

aimez tellement à être libre & tranquile, que vous pourriez courir risque d'avoir trop de repos pour en jouir, & trop de philosophie pour être Philosophe, si Mylord ne faisoit un peu fermenter votre sang. Une de ses maximes est, « qu'une » abstinence totale de l'intempérance, ou des » affaires, est aussi peu philosophie, qu'un total » assoupissement des sens est du repos ». Mais, après tout, suivez votre naturel; &, quelque calme & contemplatif que vous puissiez être, je vous réponds que vous trouverez de quoi exercer votre talent, quand vous viendrez en Ville cet Hyver. Pour échapper aux traits de la Folie, qui en décoche ici de tous côtés, il n'y auroit d'autre ressource pour vous que d'être malade; & le remède est pire que le mal. Je vous annonce tout ce qui peut vous arriver de plus fâcheux; car, pour ce qui est du vice, vous n'avez rien à craindre de sa part. Mais la Folie se trouve chez plusieurs honnêtes Gens; c'est même l'assaisonnement de la vie; & les Foux sont, dans un sens, le sel de la Terre : une petite quantité fait très-bien; mais le trop est détestable.

En voilà assez sur nos amusemens de l'Hyver prochain. Je porte actuellement bien plus d'envie à votre condition, que je ne le ferai alors; car,

s'il y a ſur terre une image du Paradis, elle ſe trouve dans la parfaite union qui règne parmi ceux qui compoſent votre Famille. Je voudrois que ce ſouhait innocent fût bien connu de vous tous; il vaut mieux qu'un inſipide compliment, parce qu'il prend ſa ſource dans l'eſtime du cœur. Mylord Digby a en moi un Serviteur qui lui eſt ſincèrement dévoué, ou qui le feroit, s'il s'offroit quelque occaſion de le lui prouver par des effets.

Je ſuis, &c.



LETTRE

LETTRE XVII.

DE POPE A M. DIGBY.

Décembre 28, 1724.

Nous voici parvenus au moment de ſouhaiter l'heureuſe fin d'une année, & l'heureux commencement d'une autre : le double vœu qu'on peut former à cet égard en votre faveur, dépend de vous ; il ne s'agit que de ſuivre le même ſyſtême que vous pratiquez depuis long-tems. Pour ce qui eſt des bonnes œuvres, ce ſont des choſes que je n'oſerois nommer, ni à ceux qui en font, ni à ceux qui n'en font pas ; les premiers ſont modeſtes, & les autres trop vains, pour ſouffrir qu'on faſſe mention d'un uſage trop ſuranné & trop ſingulier, pour donner quelque réputation dans le ſiècle où nous ſommes. Cependant il ſeroit à ſouhaiter qu'on jettât, de tems en tems, un coup-d'œil ſur les bonnes œuvres, comme on fait ſur des habits qu'on portoit il y a cent ans. Qui ſait s'ils ne reviendront pas à la mode ? Les Vertugadins ne revivent-ils pas dans les jupes à baleine, qui, telles que la charité, couvrent une multitude de péchés ?

On m'a dit qu'à Coleshill quelques anciennes pratiques de dévotion subsistent encore ; que la Bénéficence Chrétienne, très-compatible avec les Pâtés de Noël, & dont il est fréquemment fait mention dans de vieux Sermonaires & dans des Almanachs, s'y perpétue ; que nourrir ceux qui ont faim, & donner l'aumône aux Pauvres, sont des actions qu'on regarde comme essentielles dans une maison bien règlée. Le lieu, où de si étranges coutumes s'observent, n'est pourtant qu'à quatre-vingt milles de Londres ; & ce qui achève de rendre tout ceci incroyable, c'est que les Habitans sont aussi satisfaits en priant Dieu, & en mangeant du bœuf rôti, que d'autres peuvent l'être en se plongeant dans la débauche. Dans cette Capitale, les Hommes, les Femmes, & les Enfans, ont renoncé à toutes ces pratiques. La Charité commence non-seulement par ceux de la maison, mais s'y termine aussi. Au lieu des quatre Vertus Cardinales, nous avons quatre Vertus de Cour : la Ruse nous tient lieu de Prudence, la Rapine de Justice, l'Ambition de Force, & la Luxure de Tempérance. Quelques notions que vous puissiez vous former des choses, dans ce séjour d'ignorance où vous vivez, & où vous ne voyez que l'image de la paix, de la Religion &

des plaisirs innocens; tout se passe, comme je vous le dis, dans les lieux où l'on fait son monde, & où l'on ne connoît point d'affaire plus importante, que celle d'acquérir du crédit & de la gloire.

Je voudrois que le Ciel ouvrît les yeux des Hommes, & leur fît appercevoir lequel de ces deux partis mérite la préférence; si c'est nous qui devrions renoncer à l'esprit de faction, au jeu, au sot orgueil, &c, pour vivre comme vous; ou bien, si vous devriez laisser là vos prières, vos aumônes, vos lectures, & vos innocentes récréations, pour vivre comme nous. Plût à Dieu que cette question fût aussi claire pour tout le Monde, que pour votre, &c.



LETTRE XVIII,

DE POPE A M. M***,

Frère de M. Digby (1).

Avril 21, 1726.

MON inclination me porte fortement à vous écrire, quoiqu'il me soit aussi impossible d'exprimer par ce moyen, que de vive voix, combien je suis touché de votre douleur La Nature & l'estime se réunissent pour augmenter votre affliction; mais je vous assure que je la partage autant, que si je tenois à vous par les liens du sang. Personne n'est moins en état de vous consoler que moi, parce que personne ne sent plus vivement la grandeur de cette perte. Cette même vertu, qui est si propre à nous soutenir au milieu des plus fâcheux accidens de la vie, pourvu qu'elle soit présente, ne sert qu'à aggraver notre douleur,

(1) M. Digby mourut l'an 1726, & fut enterré dans l'Église de Sherburne en Dorsetshire, où l'on voit une Épitaphe que Pope a composée à son honneur. Elle se trouve à la page 454 du second Volume de cette Collection.

dès qu'elle disparoît à notre vue, & qu'elle cesse d'être proposée à notre imitation; car l'amitié & le commerce des Gens de bien ne nous rendent pas seulement plus heureux, mais aussi meilleurs. Leur mort achève l'ouvrage de leur félicité avant celui de la nôtre, apparemment parce que nous ne sommes pas encore parvenus à ce degré de perfection, qui mérite une récompense immédiate. Votre très-cher Frère & mon cher Ami s'y trouvoit certainement, puisque Dieu l'a retiré à lui. La Providence prête les Hommes vertueux à un Monde qui en a tant besoin, & ne les rappelle que quand son amour pour eux ne permet plus qu'il les laisse dans une vallée de larmes. Que mon ame se réunisse avec celles qui ont eu des intentions pures, & qui ont fait de bonnes actions! Si cette prière est exaucée, je ne doute pas que je ne me trouve un jour avec lui. Conservons sa mémoire de la manière qui lui seroit la plus agréable, en nous représentant quelle seroit sa conduite dans tous les incidens de notre vie, & en faisant, dans chaque circonstance, ce que nous devons naturellement penser qu'il auroit fait; nous l'aurons ainsi toujours devant les yeux; son image sera gravée dans nos cœurs; & ce qui vaut mieux encore, ses mœurs auront une heu-

Bb 3

reuſe & puiſſante influence ſur les nôtres. Quand nous le reverrons, nous lui reſſemblerons davantage ; & n'aurons plus de ſéparation à redouter. Je n'ajoute plus qu'un ſeul mot qui concerne ce qui reſte de vous & de moi, puiſqu'une partie ſi précieuſe de nous-mêmes nous eſt enlevée ; c'eſt de vous prier d'accepter, comme un héritage qui vous revient, la place que votre Frère occupoit dans un cœur qui étoit tout à lui, & qui ſera (j'en atteſte la douleur même que ſa mort me cauſe) fidèlement à vous, auſſi long-tems que je chérirai ſa mémoire, c'eſt-à-dire, auſſi long-tems que je vivrai.

Je ſuis, &c.

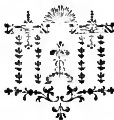


CORRESPONDANCE
DE POPE
ET DU
DOCTEUR ATTERBURY.

AVERTISSEMENT.

*FRANÇOIS ATTERBURY, né à Mitleton en 1662, & dans la suite Évêque de Rochester, fit ses premières études aux Collèges de Westminster & d'Oxford. Dès l'âge de vingt-deux ans, il mit en Vers Latins l'*Absalon *& l'*Architophel *de Dryden ; & l'année de son Doctorat, il publia l'Apologie de Luther. Guillaume III le fit son Chapelain, Charge qui lui fut continuée sous le règne de la Reine Anne. Il fut Doyen de Westminster, & enfin Évêque de Rochester. Après la mort de cette Princesse, Atterbury s'étant déclaré pour le Prétendant, fut enfermé dans la Tour de Londres, & banni du Royaume l'année suivante. Cet Évêque, retiré en France, fut l'Ami & le Conseil des Gens de Lettres, s'en fit rechercher par son érudition & par son goût, & aimer par sa politesse & les agrémens de son Commerce. Ceux qui l'ont connu à Paris, où il mourut en 1732, savent qu'il parloit Latin avec une élégance & une pureté dont peu de gens ont approché. Personne n'a jamais si bien possédé les Belles-Lettres, mieux senti la finesse & la délicatesse des Auteurs du règne d'Auguste, qu'il lisoit continuellement. Ç'a été, sans contredit, un des plus Beaux-Esprits de l'Angleterre. Il avoit lu nos meilleurs Écrivains, & sur-tout les Ouvrages de Bossuet, dont il étoit l'ad-*

mirateur, ainsi que de Boileau & de Rousseau. Quoiqu'il ne parlât point notre Langue, il en connoissoit le génie & les beautés ; & quoiqu'il se fût principalement appliqué à l'étude des Belles-Lettres, il n'avoit pas négligé l'érudition Ecclésiastique, & avoit même entrepris, à Paris, un Ouvrage pour prouver la divinité & l'authencité des Livres Saints. Il a écrit, étant en France, des Lettres Latines & Angloises à plusieurs Personnes qu'il honoroit de son amitié.





CORRESPONDANCE DE POPE, ET DU DOCTEUR ATTERBURY,

DEPUIS L'AN 1716 JUSQU'A 1731.

LETTRE PREMIÈRE, L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

Décembre, 1716.

JE vous renvoye votre Préface, que j'ai lue & relue avec plaisir (1). La modestie & le bon-sens qui y règnent, ne peuvent que plaire à tous ceux qui la verront; & comme il ne s'y trouve rien d'offensant, je ne vois pas pourquoi vous balanceriez un instant à la faire imprimer, pourvu

(1) La Préface générale, qui se trouve à la tête des Poésies de Pope, imprimée, pour la première fois, en 1717, c'est-à-dire, un an après la date de cette Lettre.

néanmoins que vous n'ayez rien avancé, dont vous puissiez courir risque de vous dédire dans la suite; or, vous êtes là-dessus le meilleur & l'unique Juge. C'est-là sincèrement mon opinion que je vous donne, parce que vous me la demandez, & que je refuserois à la sollicitation de tout autre, pour qui je n'aurois pas l'estime que j'ai pour vous; car je suis parfaitement convaincu qu'il ne me convient nullement de me mêler de ces sortes d'affaires; mais je ne puis vous rien refuser, surtout après que vous avez souvent eu la bonté d'écouter patiemment ce que j'ai dit contre la Rime, & en faveur des Vers blancs. J'ai été peut-être en cela, peu discret, mais sûrement désintéressé, puisque je suis également incapable de composer quelque chose dans l'un & dans l'autre genre, & par conséquent, je ne pouvois être déterminé que par ce qui m'a paru le plus conforme à la raison. Pardonnez-moi cette erreur, si c'en est une; erreur qui m'a tenu compagnie durant trente ans, & dont j'aurois, pour cela même, beaucoup de peine à me séparer. Dans d'autres sujets qui ont rapport à la beauté & à l'élégance du style, nous serons rarement d'avis différent, ou si cela m'arrive, j'aurai la prudence de n'en rien dire. Je suis, autant que je dois l'être, c'est-à-dire, autant qu'il est possible. Votre, &c.

LETTRE II,

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

Février 18, 1717.

J'ESPEROIS vous trouver l'autre soir chez Mylord Bathurst, où j'arrivai peu de minutes après que vous en futes parti. J'apportois avec moi *Garboduc* (1) ; & comme le Docteur Arbuthnot me dit qu'il devoit vous voir, je remis le Livre entre ses mains. Je pense qu'avant que de s'en aller, il l'a donné à Mylord Bathurst ; ainsi c'est à ce dernier que vous pourrez le demander. Si donc Garboduc ne vous parvient pas, ce ne sera point ma faute; j'ai fait ce qui dépendoit de moi. Je ne suis point fâché que votre *Alcandre* ait été dévoré par les flammes (2) ; si j'avois su vos intentions,

(1) Tragédie, composée sous le Règne D'ÉDOUARD VI. C'est la meilleure production de cet âge; l'Auteur étoit Sackvil, dans la suite Comte de Dorset, & Trésorier de la Reine ÉLISABETH. Cette Pièce étoit devenue fort rare ; mais Dodsley l'a réimprimée.

(2) Poëme héroïque, composé par Pope, à l'âge de 15 ans.

j'aurois intercédé pour la première page, que j'aurois mife, avec votre permiffion, parmi mes curiofités.

Soyez perfuadé que je vous verrai avec un extrême plaifir à Bromley, & que vous me trouverez toujours prêt à aller au-devant de tous vos defirs. Je vous fouhaite de la fanté & toute forte de bonheur; heureux fi je pouvois contribuer à vous faire obtenir une portion confidérable de l'un & de l'autre de ces biens! Je ferai toute ma vie,

Votre, &c.



LETTRE III,

L'ÉVEQUE DE ROCHESTER A POPE.

Bromley, Novembre 8, 1717.

JE n'ai rien à vous dire fur le trifte fujet dont les Papiers publics m'ont inftruit, que ce que vous vous êtes déjà dit à vous-même. Quand vous aurez payé le tribut de tendreffe que vous devez à la mémoire d'un Père, je ne doute pas que vous ne vous occupiez entièrement des moyens de faire fervir cet accident à votre propre bonheur. Il ne tient à préfent qu'à vous de fuivre la manière de penfer & de vivre qui vous plaît le plus. En cas que vous ne trouviez pas que je me preffe un peu trop, permettez-moi de vous féliciter à cette occafion, & de vous affurer qu'il n'eft Homme au monde qui vous fouhaite plus de bien que moi, ou qui feroit plus charmé de contribuer à votre fatisfaction.

Je vous renvoye votre *Milton ;* après l'avoir collationné avec foin, j'ai trouvé qu'on l'avoit revu & augmenté en divers endroits, comme le titre de ma troifième édition prétend qu'il l'eft. La première fois que je vous verrai, je vous montrerai les différens paffages altérés & ajoutés par

l'Auteur, outre ceux dont vous faites mention.

Je vous protefte que la dernière lecture que je viens de faire du *Paradis Perdu*, a excité en moi un tel degré, je ne dis pas de plaifir, mais d'admiration & d'étonnement, que la fublimité d'Homère, & la majefté de Virgile ne m'infpirent plus le même refpect. Je vous défie, avec toute votre partialité, de me montrer, dans le premier de ces Auteurs, quelque chofe de comparable à l'Allégorie du Péché & de la Mort, foit pour la grandeur & la jufteffe de l'invention, foit pour la vivacité & la beauté du coloris. Ce que j'ai pris pour une faillie de Barrow, commence à me paroître une vérité férieufe, que j'entreprends de défendre envers & contre tous,

Hæc quicunque legit, tantum ceciniffe putabit
Mœonidem ranas, Virgilium culices.

Mais je vous en dirai davantage fur cet article, lorfque nous nous reverrons. A mon départ de Londres, le Duc de Buckingham continuoit à être fi mal, qu'on ne pouvoit lui parler; ayez la bonté, je vous prie, de me faire favoir comment il fe porte. J'aurai par-là de vos nouvelles en même-tems; ce qui fera une double fatisfaction pour votre, &c.

LETTRE

LETTRE IV,

DE POPE A L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER.

Novembre 20, 1717.

JE vous ſuis infiniment obligé, Mylord, de la part que vous prenez à la perte que j'ai faite de mon Père ; vous avez encore la bonté de deſirer que je tourne cet accident à mon avantage. Je ſais que l'amitié de Votre Grandeur pour moi eſt ſi étendue, que le vœu qu'elle a bien voulu faire ne ſe rapporte pas uniquement à mon bonheur temporel. Je vais donc, par reconnoiſſance, lui ouvrir mon cœur. J'ai perdu, il eſt vrai, un Père ; & je ne puis être dédommagé de cette perte par rien d'équivalent ſur la Terre. Mais il n'étoit pas le ſeul lien qui m'attachoit au monde. Graces à Dieu, il m'en reſte encore une autre ; & puiſſe-t-il me reſter long-tems ! *Genitrix eſt mihi.* Permettez-moi de dire avec Euryale,

Nequeam lachrymas perferre parentis.

Un Caſuiſte rigide appelleroit cela un lien charnel ; mais ſûrement il eſt très-vertueux ; au moins

je ſuis beaucoup plus certain que c'eſt un devoir de la Nature d'avoir le ſoin le plus tendre d'une Mère, que je ne le ſuis de la vérité de quelque point de ſpéculation que ce puiſſe être.

Ignaram hujus quodcunque pericli
Hanc ego, nunc, linquam ?

Si j'allois l'abandonner dans le ſens que vous l'entendez, cette ſéparation ſeroit plus douloureuſe pour elle qu'aucune autre; & pour ce qui me regarde, je ne ſais pas plus que le pauvre Euryale, quel ſeroit le ſuccès d'une pareille avanture; car c'en eſt une, & nullement petite, quoi qu'en puiſſe dire la Théologie poſitive. Il n'y a que Dieu qui ſache ſi le changement tourneroit à mon avantage ſpirituel; ce que je ſais, c'eſt que j'ai des intentions auſſi droites dans la Religion que je profeſſe actuellement, qu'il m'eſt poſſible d'en avoir dans quelqu'autre que ce ſoit. Un Homme qui penſe de cette manière, pourroit-il ſe juſtifier ſon changement, même dans la ſuppoſition qu'il tînt les deux Religions pour également bonnes ? Il lui ſeroit peut-être aſſez facile de ſe joindre à un Corps de Chrétiens; mais il me ſemble qu'il y auroit pour lui plus de difficulté à renoncer à l'autre.

Votre Grandeur m'a conseillé autrefois de lire les meilleurs Livres de Controverse sur les Articles qui séparent les deux Eglises. Vous dirai-je un secret ? J'ai fait cela, à l'âge de quatorze ans ; car j'aimois la lecture ; & mon Père n'avoit pas d'autres Livres. Je parcourus donc tous les Écrits publiés de part & d'autre, sous le règne de JACQUES II. Je m'échauffai la tête ; & le résultat fut que je me trouvai Catholique & Protestant, tour à tour, suivant le Livre que je venois de lire. Je crains que tous les Chercheurs ne soient dans le même cas ; & quand ils s'arrêtent, ils sont moins convertis que confondus. Vous voyez le peu de gloire qu'il y auroit à gagner par ma conversion ; & après tout, je m'imagine que nous sommes tous deux de la même Religion, pourvu que nous nous entendions bien ; je me figure encore que tous les Chrétiens raisonnables appartiendroient à notre classe, pourvu qu'ils se parlassent à cœur ouvert chaque jour, & qu'ils n'eussent rien à faire ensemble qu'à servir Dieu, & à vivre en paix avec leur Prochain.

Quant aux avantages temporels qui pourroient récompenser ma désertion, je conviens avec vous, que c'est la route qui mène aux Richesses & aux Honneurs ; mais quand même je me mettrois dans

l'esprit ce que vous avez la politesse de croire, c'est-à-dire, que j'ai quelques talens pour la vie active, je manque de santé; & d'ailleurs, j'ai encore, s'il est possible, moins d'inclination que d'adresse pour un pareil rôle. La contemplation a tourné pour moi en habitude; j'ai commencé ma vie par où la plupart des autres finissent la leur, c'est-à-dire, par du dégoût pour ce que tout le monde appelle Ambition. Voici en peu de mots mes sentimens, tant en fait de Politique que de Religion. En Politique, je ne songe qu'à mener une vie tranquile sous le Gouvernement auquel je me trouve soumis; & quant à la Religion, je m'applique à conserver la paix de conscience dans l'Église à laquelle j'appartiens. J'espère que toutes les Églises & tous les Gouvernemens sont de Dieu, dès que l'administration en est bonne; & si elle ne l'est point, je laisse à Dieu seul le soin d'y remédier. Que s'il juge à propos d'en changer l'ordre, il emploiera, sans contredit, d'autres instrumens que moi. On me feroit tort de me croire Papiste; car je blâme hautement les usurpations temporelles des Papes; & je déteste l'injuste pouvoir qu'ils s'arrogent sur les Princes & sur leurs États. Je suis Catholique dans le sens le plus strict du terme. Si j'étois né sous le Gou-

vernement d'un Monarque abſolu, je ne me révolterois point contre ſon pouvoir; mais, graces à Dieu, je ne me ſuis pas trouvé dans cette dure néceſſité. Je ſuis pénétré de l'excellence de la Conſtitution du Gourvernement Britannique. En un mot, ce que j'ai toujours ſouhaité de voir, ce n'eſt pas un Catholique Romain, ou un Catholique François, ou un Catholique Eſpagnol, mais un vrai Catholique; pas un Roi de Whigs, ou un Roi de Torys, mais un Roi d'Angleterre. Dieu veuille que ce dernier titre convienne au Monarque qui occupe actuellement le Trône, & à tous ſes Succeſſeurs; vous voyez, Mylord, que je finis comme un Prédicateur; c'eſt un *Sermo ad Clerum*, & non *ad Populum.* J'ai l'honneur d'être, &c.



Cc 3

LETTRE V.

DE POPE AU MÊME.

Septembre 23, 1720.

J'ESPÈRE que vous avez déjà reçu, depuis quelque tems, le fouphre, & les deux Volumes de M. Gay, comme des marques, très-légères à la vérité, de l'intérêt que je prends à votre fanté & à vos plaifirs. Je ne veux rien dire de ce que je vous envoye à préfent, pour ne point prévenir le jugement que vous m'avez promis d'en porter. Vous pouvez critiquer depuis Virgile jufqu'à ces Contes, comme Salomon écrivit fur tout depuis les Cèdres du Liban jufqu'à l'Hyffope. J'ai lieu, depuis que je vous ai été voir à Bromley, de vous tenir pour un Prophête retiré du Monde, que les Hommes devroient aller confulter comme un Oracle, s'ils étoient affez fages pour cela. La chûte du Syftême du Sud, qui eft arrivée plutôt que je ne m'y attendois, a vérifié ce que vous m'avez dit. La plupart ont cru que fon tems viendroit; mais perfonne ne s'y eft préparé; perfonne ne s'eft imaginé qu'il paroîtroit comme le Voleur

de l'Évangile, au milieu de la nuit, de même qu'il arrive à notre mort. Il me ſemble que Dieu a puni les Avares, de même qu'il punit ſouvent les Pécheurs, par l'endroit où ils ont péché ; la ſoif du gain étoit leur crime ; & cette ſoif continue eſt devenue leur châtiment & leur ruine. Pour le petit nombre de ceux qui ont eu le bonheur de conſerver la moitié de ce qu'ils s'imaginoient avoir, & parmi leſquels ſe trouve votre très-humble Serviteur, je voudrois qu'ils ſentiſſent leur félicité, & qu'ils fuſſent convaincus de la vérité de cette maxime d'Héſiode, qui, après que la moitié de ſon bien eût été engloutie par les Directeurs de ce tems-là, décida que la moitié étoit plus que le tout.

Le ſort de ces victimes d'une folle avidité ne vous rappelle-t-il pas deux paſſages, l'un du Livre de Job, & l'autre du Pſalmiſte ?

« Ils ſortiront de la Ville en gémiſſant ; on les » ſifflera ; & ils ſeront obligés de quitter leur » Place.

» Ils ont achevé leur ſonge ; & s'éveillant, ils » n'ont rien trouvé dans leurs mains ».

La pauvreté générale, qui eſt la conſéquence de l'avarice générale, & qui ſe fera ſentir davan-

tage à la partie la plus innocente & la plus induſtrieuſe du Genre-Humain, eſt quelque choſe de déplorable. Le Déluge univerſel de la Mer du Sud, bien différent en cela de l'ancien déluge, a tout noyé, excepté un petit nombre d'Hommes injuſtes. Heureuſement je n'en ſuis pas; & je m'en félicite, quand même j'aurois dû ſurvivre à la deſtruction du monde, & lui donner des loix. J'aime une penſée du Docteur Arbuthnot: « Le » Gouvernement & la Compagnie du Sud, dit-» il, ont ſimplement ſerré l'argent du Peuple qui » eſt devenu fou; car c'eſt l'uſage d'en uſer de la » ſorte avec les Lunatiques; mais ils ſe propoſent » de lui en reſtituer une partie, à meſure qu'il » commencera à ſe rapprocher du bon ſens ».

La dernière partie de votre Lettre me fait tant d'honneur, & me marque tant d'amitié, qu'elle m'inſpire à la fois de la fierté & de la ſatisfaction; mais ce dernier ſentiment l'emporte ſur l'autre; car je ſens dans le fond de l'ame, que vous pourriez être un peu trop prévenu en ma faveur; au lieu que je ne vois rien qui puiſſe me faire révoquer votre amitié en doute. En un mot, la meilleure raiſon que je puiſſe rendre de ma joie, c'eſt que vous continuez à m'aimer. Si par haſard j'al-

lois m'énorgueillir d'une diſtinction ſi flatteuſe, je vous prierois vous-même de vouloir me guérir; car je vous reconnois pour un Médecin capable, non-ſeulement de rétablir, mais auſſi d'améliorer. Je ſuis, avec la plus ſincère eſtime, & la plus parfaite reconnoiſſance,

Votre, &c.



LETTRE VI,

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

CE n'eſt que Lundi au ſoir, que j'ai reçu les Contes Arabes, & les Volumes de M. Gay, avec votre Lettre, dont je vous ſuis très-obligé. Je ſuis revenu, Samedi paſſé, de Weſtminſter; & j'ai eu depuis ce tems-là une attaque de goutte aux mains & aux pieds, de ſorte qu'il ne m'a pas été poſſible de vous écrire. C'eſt ici la première Lettre que ma main peut tracer tant bien que mal; auſſi le ſera-t-elle *vacillantibus litteris*, comme Cicéron dit de quelqu'un qui venoit de relever de maladie. Ce que je vous ai dit au ſujet de la Religion, étoit ſimplement pour vous réveiller, & non pour vous inſpirer des alarmes. Je m'expliquerai plus clairement ſur cet article, la première fois que j'aurai le plaiſir de vous voir. Je compte que vous ſerez au Doyenné vers la fin d'Octobre, qui eſt le tems où j'ai deſſein de m'y rendre pour y paſſer l'hiver. Que penſez-vous de cette Inſcription Latine, qui dit en peu de mots, tout ce qu'on peut dire de Dryden, & cependant pas plus qu'il ne mérite?

JOHANNI DRIDENO,
Cui Poëſis Anglicana
Vim ſuam ac Veneres debet;
Et ſi quâ in poſterum augebitur laude,
Eſt adhuc debitura :
Honoris ergo P. &c.

Pour vous montrer que je n'ai pas moins de zèle que vous en cette occaſion, je vous envoye auſſi quelques Vers Anglois. Si vous vous obſtinez à ne mettre que le nom de Dryden au bas de ſon Buſte, ces Vers ne pourroient-ils pas être gravés immédiatement au-deſſous?

« Sheffield a érigé ce Monument dû aux cen» dres de Dryden; il a fixé ici ſon Nom, & là, » ſon Buſte couronné de lauriers. Tout ce que la » Muſe pourroit exprimer de plus ſur le marbre, » eſt déjà connu; la louange ne ſerviroit qu'à le » rendre moins grand à nos yeux».

Ou bien,

« Il n'en faut pas davantage; là où règne un » mérite connu, l'éloge eſt ridicule, & la critique » inutile».

Regardez ceci comme une preuve, ſinon de mes talens en Poéſie, du moins de mon zèle pour la mémoire d'un grand Poëte. Liſez ces Vers une

fois ; & puis je vous pardonne de n'y plus fonger durant tout le refte de votre vie.

Venons à préfent à vos Contes Arabes. Ayant été prefque toujours malade depuis que je les ai reçus, j'en ai lu autant que j'en lirai de ma vie. J'avoue que je ne les goûte pas ; ils me paroiffent fi étranges, & malgré toute la condefcendance qu'on doit avoir pour les mœurs de l'Orient, ils font fi abfurdes, au moins pour mon intelligence feptentrionale, que je n'ai pas même la patience de les parcourir. Je les compare à ces Peintures grotefques qu'on voit fur quelques Écrans des Indes, & dont le premier éclat plaît & furprend d'abord ; mais dès qu'on les confidère de près, on les trouve fi extravagans & fi monftrueux, qu'on ne tarde guere à détourner les yeux.

Ces Contes peuvent offrir quelques nouvelles images ; mais il me femble qu'on en paye trop cher l'acquifition ; car lire d'un bout à l'autre ces deux Volumes, les goûtant auffi peu que je fais, ce feroit une terrible pénitence ; & il y auroit du danger, d'un autre côté, à les lire avec plaifir. Je ne croirai jamais qu'ils vous ont plû, à moins que vous ne faffiez vous-même quelque chofe de plus mauvais, ce qui fûrement n'arrivera jamais. Je ne connois nullement *Petit de la Croix*, Au-

teur prétendu de ces Contes (1); mais ayant remarqué qu'ils sont remplis de descriptions d'habits, d'ameublemens, &c, je les regarde comme le fruit de l'imagination de quelque Femme ; & ce me seroit un vrai supplice, d'être obligé de les lire tous avec attention.

Je suis fâché d'avoir été si bon Prophête au sujet de la Compagnie du Sud ; mais c'est uniquement pour vous ; car en général, j'ai toujours été, & suis encore d'avis, que si ce Systême avoit jetté de profondes racines, & fût parvenu à un état florissant, il auroit détruit notre Constitution. Trois ou quatre cens millions étoient un poids si prodigieux, qu'il auroit fait pancher le bassin où il se seroit trouvé, sans que l'autre bassin de la Balance pût jamais revenir au point de l'équilibre.... Mais il faut parler, avec respect, des Morts ; c'est pourquoi nous pouvons appliquer à la Compagnie du Sud, ce que M. Dryden a dit quelque part : » Paix soit à ses manes ! »

Qu'il me soit permis d'ajoûter une réflexion

(1) Non pas le *prétendu Auteur*, mais le Traducteur réel d'un Manuscrit Arabe, qui est dans la Bibliothèque du Roi de France. Ce qui a été traduit en dix petits volumes, n'est à peu près que la dixième partie de l'Original.

pour vous consoler dans votre malheur. Si vous aviez gagné de grandes sommes, considérez que votre abondance seroit fondée sur les débris de plusieurs familles qui manquent actuellement du nécessaire; pensée bien propre à faire regarder d'un œil d'indignation des richesses acquises par de pareils moyens, pour peu qu'on ait d'humanité. Adieu, je suis, & serai toujours,

Votre, &c.



LETTRE VII.

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER À POPE.

Mars, 1721.

VOTRE rétablissement me fait autant de plaisir qu'à vous-même; car outre la part que je prends à tout ce qui peut vous arriver d'heureux, je suis charmé qu'ayant perdu votre santé ailleurs, vous l'ayez recouvrée là. Puisse cette maison ne vous jamais traiter plus mal, & vous, n'avoir jamais moins raison de l'aimer!

Je vous rends grace de la copie de vos Vers (1), dont je vous dirai avec plus de franchise peut-être que de jugement, que j'en approuverois quelques-uns s'ils étoient d'un autre que de vous; mais comme vous en êtes l'Auteur, j'en goûte à peine un seul. Ce n'est pas que les quatre premiers Vers ne soient bons; & s'ils étoient suivis de quatre autres de la même force, ils feroient honneur à un Écrivain moins célèbre; mais on attend de

(1) Épitaphe de M. Harcourt, qui se trouve à la page 450 du second Volume de cette Collection.

vous quelque chofe de plus parfait, & qu'on doive admirer davantage à proportion qu'on le lit plus fouvent. Quand vous ne faites que furpaffer fimplement d'autres Auteurs, vous reftez beaucoup au deffous de vous-même. Votre malheur eft de n'avoir point de Rival, & d'être tenté par-là de vous négliger plus que vous ne feriez fans cela.

Je n'ai pu m'empêcher de vous dire un peu au long mon avis fur votre Épitaphe, quoique j'aie une chofe importante à propofer aujourd'hui dans la Chambre-Haute; ce qui m'oblige à quelque recueillement. Mon papier eft auffi mauvais que le vôtre; mais je n'en ai pas d'autre à la main. Je vous fouhaite de bon cœur une longue continuation de fanté, & fuis, &c.

P. S. J'ai envoyé au Docteur Arbuthnot, le Manufcrit Latin que je ne pouvois trouver quand vous m'avez quitté (1); je fuis bien piqué contre l'Auteur, tant à caufe de fon deffein, que de la manière dont il l'a exécuté. Le principal Acteur de fa Farce Philofophique eft un *Gallo-Ligur*, comme

(1) De Huët, Évêque d'Avranches. Le Manufcrit en queftion fut trouvé après fa mort.

il l'appelle. J'ignore ce que ce mot ſignifie en Anglois ou en François ; mais tout ce qu'il avance eſt ſi futile, & ſi ridiculement ſophiſtique, que je ne ſaurois m'empêcher de lui appliquer ce trait de Virgile,

Vane Ligur, fruſtraque animis elate ſuperbis,
Nequicquam patrias tentaſti lubricus artes.

Pour vous dire la vérité, je hais un Livre écrit gravement, & dans toute la forme dialectique, qui cependant ne prouve & ne dit rien. Quel but odieux, que celui de vouloir exciter en nous des ſentimens de défiance ſur l'uſage de nos propres facultés, & de nous faire douter ſi les marques du Vrai & du Faux peuvent ſe diſcerner en toute ſuppoſition quelconque! Si ce point merveilleux pouvoit être démontré, ce qui eſt cependant une contradiction dans les termes, nous ſerions dans la ſituation du monde la plus triſte ; & je ſerois bien aiſe de troquer, dès demain, ma raiſon pour l'inſtinct d'un Chien.



LETTRE VIII.

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

Septembre 27, 1721.

ME voici confiné dans ma chambre à coucher, où je m'amufe à écrire, me faifant rarement tranfporter dans ma falle à manger, à moins qu'il n'y ait du monde que je ne faurois me difpenfer de voir : au refte, c'eft ce qui arrive affez rarement à préfent ; & je n'en fuis rien moins que fâché. Telle eft ma fituation durant les beaux jours de l'année : à quoi dois-je m'attendre, quand

Inverfum contriftat Aquarius annum?

« Si ces chofes fe font au bois verd, que fera-» t-on au bois fec? » Ne trouvez pas mauvais que je cite ici ce trait de l'Écriture : c'eft dans un fens très-férieux que j'en fais l'application. Le coup-d'œil que je jette de loin fur le Doyenné où je dois paffer l'Hyver, feroit bien trifte, s'il n'étoit pas égayé par l'efpérance de vous voir plus fouvent, quoique je craigne bien que vous ne trouviez pas grand plaifir à m'y voir. En voilà affez

ſur le mauvais état de ma ſanté, dont j'aurois moins, parlé, ſi votre obligeante Lettre n'étoit pas remplie de témoignages de l'intérêt que vous y prenez.

Je n'ai pas eu la force d'accompagner M. Prior jusqu'à ſon tombeau; ſans quoi je l'aurois fait pour montrer à ſes Amis, que j'ai oublié & pardonné ce qu'il a écrit contre moi.

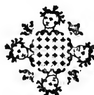
Il a été enterré, comme il le ſouhaitoit, aux pieds de Spencer; & j'aurai ſoin de lui tenir parole, ſur-tout quant à l'Épitaphe qu'il avoit compoſée pour lui-même (1). Je lui promis, avant notre méſintelligence, que cette Pièce ne paroîtroit jamais ſur ſon tombeau, tant que je ſerois Doyen de Weſtminſter.

Je ſuis charmé que vous ayez tant de plaiſir, &, ce qui eſt une condition néceſſaire pour cela, tant de ſanté chez Mylord Bathurſt. Puiſſiez-vous conſerver ces deux avantages juſqu'à ce que je vous voie! Puiſſe Mylord avoir autant de

(1) Le ſens de cette Épitaphe eſt: « Il m'eſt donné de » mourir; à toi il eſt donné de vivre. Hélas! un inſtant va » rendre ton ſort pareil au mien. Admire l'impartialité des » Arrêts du Sort ».

ſatisfaction en bâtiſſant la Maiſon du Bois, & en l'habitant quand elle ſera bâtie, que vous en avez eu en la deſſinant! Qu'il ſoit heureux autant qu'il mérite de l'être! Je lui ſouhaite tout le bonheur qu'il peut deſirer lui-même.

Je ſuis, &c.



LETTRE IX.

LE MÊME A POPE.

Bromley, Octobre 15, 1721.

QUOIQUE j'écrive celle-ci le Dimanche au ſoir, pour vous marquer que j'ai reçu votre Lettre ce matin, je prévois cependant qu'elle ne vous parviendra que Mercredi ; & avant que le Soleil ſe couche ce jour-là, j'eſpère être rendu dans mon Quartier d'hyver au Doyenné. J'eſpère, ai-je dit : ce mot ſemble renfermer quelque deſir ; & Dieu ſait qu'il n'en eſt rien ; car je ne m'éloigne jamais de Bromley qu'à regret, quoique je n'y aie preſque d'autre compagnie que la mienne, que Cowley appelle la plus mauvaiſe compagnie du monde. Ce qui eſt bien pis encore, j'y vois quelques-uns des *Arrii* ou *Seboſi* de mon voiſinage ; caractères que Cicéron peint ſi bien dans une de ſes Épîtres, & dont il fronde l'impertinente civilité, qui troubloit toute la douceur qu'il comptoit de goûter dans ſa retraite. Puiſque j'ai nommé ces Meſſieurs, & que le Livre eſt ſous ma main, je marquerai l'endroit, afin que vous parcouriez

cette Épître, qui doit être charmante, si ma mémoire ne m'abuse.

Je suis surpris que vous vous soyez séparés sitôt, Mylord Bathurst & vous. Je sais qu'il a été malade de chagrin à l'occasion de certaines affaires qui se sont passées dernièrement; mais cette maladie ne durera que jusqu'au commencement de Novembre : quelques Lettres de ses Amis de Londres, & le dégoût de la solitude, lui rendront la santé vers ce tems-là. Je vous déclare que je pourrois passer ici tout l'Hyver, fort content de n'apprendre d'autres nouvelles que celles du Journal de Londres, ou de quelqu'autre Feuille volante de même alloi, si le devoir de ma Charge n'exigeoit pas absolument ma présence à Westminster, où j'espère que le Prophète voudra, de tems en tems, se souvenir qu'il a un lit & un chandelier. En un mot, je desire fort de vous voir; & je compte que vous viendrez en Ville, sinon un jour, du moins une heure avant le tems que vous avez fixé, afin de me donner plutôt cette satisfaction. Je suis à présent, graces à Dieu, aussi bien qu'on peut être, excepté que j'ai de la peine à marcher sans béquilles. Je voudrois volontiers capituler avec la goute, afin qu'elle ne me traitât, ni mieux, ni plus mal qu'elle ne fait

actuellement : mais c'est là un vain espoir; & j'attends une nouvelle attaque avant Noël. Que je vous voie donc tandis que je suis en état de vous goûter; avant que les jours & les nuits viennent, où je dirai, bien malgré moi, je n'y prends point de plaisir.

Je vous apporterai votre petit Volume de Pastorales, pour que vous ne perdiez pas l'envie de me prêter des Livres, en me voyant si ponctuel à vous les rendre. Shakespéar lui tiendra compagnie, & sera remis entre vos mains en aussi bon ordre qu'il en est sorti, quoique vous ayez fait, par-ci par-là, quelques changemens au texte : j'ai eu plus de respect pour l'Auteur & pour l'Imprimeur; & j'ai laissé le tout comme je l'ai trouvé. Cependant je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait, en me procurant l'occasion de le lire encore une fois avant ma mort : ce sera, sans doute, la dernière; car j'ai bien d'autres occupations, dont aucune cependant ne me fera manquer aux devoirs de cette amitié, avec laquelle je veux être, jusqu'à la fin de ma vie,

Votre, &c.

P. S. J'ai reçu hier les Œuvres d'Addisson; & il me paroît tout-à-fait étrange, que le Livre soit

Dd4

dédié par un Mort (1), à un Mort (2); & pareillement, que le nouveau Protecteur auquel Tickell a dédié ses Vers (3), soit mort aussi avant qu'ils aient été publiés. Si j'avois été à la place de l'Éditeur, j'aurois eu quelques alarmes, dans l'idée que tous ceux qui auroient quelque part à cet Ouvrage, devoient mourir avant qu'il parût. Vous voyez que quand je m'entretiens avec vous, je ne finis qu'au bas de la dernière page, lorsqu'il ne s'y trouve plus que la place qu'il faut pour écrire, Adieu.

(1) M. Addisson.
(2) M. Craggs.
(3) Mylord Warwick.



LETTRE X.

DE POPE A L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER.

Février 8, 1721–22.

IL y a si long-tems que je n'ai eu le plaisir de passer une heure avec Votre Grandeur, que je commencerois à me regarder comme n'étant plus *Amicus omnium horarum*, si je n'étois convaincu que vous pensez très-souvent à moi. J'ai passé ce jour même, idéalement, plusieurs heures avec vous dans mon Jardin à Twickenham, où je souhaite & espère de vous voir un jour d'une façon plus réelle. Quand je me rendis dernièrement en Ville, comptant d'aller au Doyenné, j'appris que Votre Grandeur étoit partie la veille pour Bromley; & elle y est restée jusqu'après mon retour ici. Je vous souhaite sincèrement tout ce que vous pouvez vous souhaiter à vous-même, ou à vos Amis, & à votre Famille. Voilà le vœu que je forme en votre faveur, en attendant que je vous retrouve tel que je desire; vous serez alors heureux; & votre conversation sera l'agrément de tous ceux qui vous approchent, &c.

Votre, &c.

LETTRE XI.

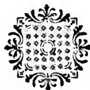
L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

Février 26, 1721–22.

PERMETTEZ-MOI, mon cher Monfieur, d'interrompre votre retraite, pour vous demander une copie exacte des Vers fur M. Addiffon (1) : marquez-moi auffi ce que je dois faire quand on me les demandera ; & comptez que vous ferez obéi exactement ; car j'ai effuyé de nouvelles follicitations de la part d'un autre Seigneur, auquel j'ai fait la même réponfe qu'auparavant. Aucune de vos Pièces fugitives n'a jamais été recherchée avec tant d'empreffement : elle a plu, fans exception, à tous ceux qui l'ont entendu lire. Puifque vous connoiffez aujourd'hui votre fort, j'efpère que vous ne refuferez pas de faire valoir votre talent. Pour moi, je ferois bien aife que vous

(1) Une copie imparfaite de ces Vers fe répandit dans le Monde, au grand étonnement de l'Auteur, qui ne voulut jamais en donner une plus exacte.

donnaſſiez quelque choſe en ce genre. Je vous en ai dit mon avis juſqu'à deux fois ; & je vous l'offre préſentement par écrit, afin de vous prouver que mon conſeil eſt ſérieux. J'ignore comment vous le prendrez ; mais mon amitié s'intéreſſe vivement à votre gloire ; & elle ſaiſit l'occaſion de vous en convaincre. Puiſſe cette réputation augmenter de jour en jour, & embraſſer tous les genres d'Écrits auxquels vous voudrez employer votre plume ! J'y ai quelque intérêt, puiſqu'on ſaura que j'ai eu des liaiſons avec un Homme capable d'exceller en tant de manières différentes ; qui a fait tant d'honneur à ſa Patrie & à ſa Langue ; & qui, cependant, a bien voulu lire quelquefois ce qui avoit été écrit par ſon très-humble Serviteur.



LETTRE XII,

DE POPE A L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER.

Mars 14, 1721-22.

J'AI été fruftré dans mon attente, & bien plus que ceux qui fe fervent quelquefois de cette phrafe, en ne vous trouvant point au Doyenné, où j'ai paffé feul deux nuits. Je prends véritablement part aux foins continuels que vous êtes obligé de vous donner; & je fouhaite que tout vous réuffiffe dans votre Famille, & dans celle que je regarde comme vous appartenant auffi, je veux dire le Monde entier; car vous m'avez toujours paru un des vrais Amis du Genre-humain, & fon Protecteur, autant qu'il vous a été poffible. Quoique le tumulte des affaires publiques foit paffé, vous ne reftez point dans l'inaction pour cela : c'eft ainfi que le Soleil en Hyver, dans le tems qu'il femble fe retirer du Monde, prépare une féconde chaleur pour une meilleure faifon. Perfonne ne vous fouhaite plus de repos, plus de tranquilité que moi, qui fais que vous en connoiffez parfaitement le prix : mais, d'ailleurs, je ne vous fouhaite pas

moins de zèle ni d'activité pour les intérêts de la Nation.

Je vous prie d'avoir la bonté, & c'est principalement dans cette vue que je prends la liberté de vous écrire, de me faire savoir aussi-tôt votre arrivée à Londres, pour que je vienne vous y rendre une visite de quelques jours; car, jusqu'ici, je n'ai fait que loger chez vous. Je n'ai à présent aucune affaire temporelle qui m'appelle en Ville; ce qui me plaît très-fort : la meilleure raison du monde, c'est-à-dire l'envie de voir un Ami, est mon seul motif. Aussi long-tems, Mylord, que vous voudrez bien me donner ce titre, & je compte que vous le ferez, parce que j'aurai bien soin de ne me jamais rendre indigne de cet honneur, je m'estimerai très-heureux, en dépit de la Mer du Sud, de la Poésie, du Papisme, & de la Pauvreté.

Je ne saurois vous exprimer combien je crains qu'on ne vous fasse encore essuyer quelques tracasseries. Je souhaite de tout mon cœur, *quod superest, ut tibi vivas*, afin que vous m'enseigniez à en faire autant, à moi, qui sans aucun obstacle qui m'empêche d'agir & de vivre d'une manière conforme au bon sens, ne laisse pas d'agir & de vivre aussi follement qu'un grand Seigneur.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

Mars 16, 1721-22.

VENEZ hardiment me rendre visite, ou loger chez moi, ou me voir en qualité d'Ami, & vous serez le très-bien venu : mon penchant augmentera de jour en jour; car, pour vous dire la vérité, je vous aime comme je m'aime moi-même, c'est-à-dire, jamais davantage que quand nous sommes l'un & l'autre désœuvrés. Mon sort a voulu que je me trouvasse engagé dans bien des affaires : mais Dieu, qui connoît mon cœur, sait que je ne les ai jamais aimées, & actuellement encore moins, parce que la tentation d'agir avec quelque espérance de succès ne me séduit plus de même. Si je suis bon à quelque chose, c'est *in angulo cum libello ;* & cependant une grande partie de mon tems a été employée, & peut-être doit l'être encore, tout autrement; car je ne manquerai jamais à mes devoirs, tant qu'il me restera de la santé, quelqu'infructueux ou désagréable que soit mon travail.

Cependant le Public judicieux femble prendre plaifir à s'imaginer que j'aime les affaires, & que j'afpire à des chofes que je regarde avec le dernier mépris. Qu'il penfe ce qu'il voudra, je me trouverai par-là en liberté d'agir comme je voudrai, & de paffer mon tems felon mon goût. Je ne fuis fûrement pas encore dans le cas; car je fuis ici fans Livres; & quand j'en aurois, la lecture ne m'amuferoit pas, mon ame étant dans une profonde mélancolie (1). Il n'y a que Dieu feul qui fache combien de tems cela durera; & je me foumets, avec réfignation, à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner.

Je fuis, &c.

(1) Au fujet de la maladie de fon Époufe.



LETTRE XIV,

DE POPE A L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER.

Mars 19, 1721-22.

JE ſuis ſenſiblement touché de tout ce que vos Lettres renferment d'obligeant pour moi. Comment ſe peut-il que je ſois, pendant mon abſence, un des objets de vos penſées, qui naturellement ne devroient être occupées que de choſes qui vous touchent de plus près, ou qui regardent les intérêts les plus importans de la Société? Votre extrême bonté pour moi eſt cauſe de cette eſpèce d'infidélité.

Votre ſouvenir du ſéjour de Twitkenham me fournit une nouvelle preuve de l'affection que vous me portez. J'eſpère que la belle ſaiſon vous remettra ſur pied, pour que vous puiſſiez vous promener dans mon Jardin, où je vous menerai au haut d'une éminence, dont vous n'aurez pas plutôt gagné le ſommet, que vous verrez toute la gloire de mon petit Royaume. Si vous approuvez mes travaux, je ſerai en danger de m'énorgueillir, comme Nabuchodonoſor, des choſes que j'ai faites, & d'être condamné à converſer, non avec

avec les Bêtes des champs, mais avec les Oiseaux du bosquet, ce qui ne sera pas un fort sévère châtiment ; car je méprise cordialement les voies du Monde, & la plupart des Grands qui l'habitent.

« Que je conserve mon innocence ; & que d'au-
» tres aient en partage la Grandeur ! »

La situation est ici fort agréable, & les vues assez champêtres, pour égayer ceux qui aiment le plus la retraite. Un air pur, des bosquets solitaires, & une diète austère, suffisent pour que vous vous preniez vous-même pour un des Pères du Désert, comme vous l'êtes en effet par la tempérance, quoique votre rang soit d'ailleurs beaucoup plus distingué.

Puisque vous m'avez permis de vous parler toujours avec franchise, je vous dirai qu'il n'y a aucun mal que votre carosse ne soit pas ici. Si vous voulez aller voir Mylord C***, ou quelque autre, j'ai une autre voiture, outre le petit chariot où vous avez dit que j'étois, comme Homère, dans une coque de noix. Que si vous voulez être absolument *incognitò*, comptez qu'ame qui vive ne saura que vous êtes chez moi. Je suis, avec une soumission plus parfaite, & même plus volontaire que celle de vos propres Fils spirituels,

Votre, &c.

LETTRE XV,

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

Avril 6, 1722.

AU milieu du plus grand loiſir, je n'ai ni le tems, ni la moindre envie de vous écrire. Toutes mes idées ne roulent que ſur la mort que je me repréſente comme prochaine. Quelquefois elle me paroît aſſez éloignée ; & ce coup-d'œil, quoique démenti par la Raiſon, ne laiſſe pas de me faire plaiſir quelques inſtans, mais non pas aſſez pour que mon ame puiſſe détourner ſon attention ſur quelqu'autre objet. Ainſi ne ſoyez point ſurpris que je n'aie pas répondu à votre obligeante Lettre. Je n'y répondrai peut-être que trop tôt, en acceptant votre invitation amicale. Si je viens, je n'aurai beſoin de rien ; car je ne verrai perſonne que vous, votre Mère, & les Domeſtiques. Des viſites rendues à des Miniſtres d'État, m'ont toujours paru, & me paroiſſent plus que jamais des choſes inſipides. Que ceux qui eſpèrent ou qui ſouhaitent de parvenir par leur moyen, leur rendent cet hommage ; pour moi je ſuis libre. Quand

j'aurai befoin d'eux, je frapperai à leur porte; & quand ils auront befoin de moi, je compte bien qu'ils frapperont à la mienne. Mais probablement ils auront tant de mépris pour moi, & je leur ferai fi peu la cour, que nous ne courons aucun rifque de nous rencontrer.

Quand je viens vous voir, mon deffein eft de n'être qu'avec vous; un Préfident du Confeil, ou l'Ordre de la Jarretière, ne feroient alors pas plus d'impreffion fur moi, que le fon d'une Cornemufe, ou la vue d'un Jeu de marionettes. Il y a déjà du tems que j'ai dit à la Grandeur : *Tuas tibi res habeto, egomet curabo meas.* Le moment approche où nous ferons tous de niveau; quant à moi, j'ai bien réfolu de le prévenir, & d'être, dès à préfent, de niveau avec eux; car on l'eft toujours, dès qu'on ne les cherche point, & qu'on n'a pas befoin d'eux. Qu'ils aient moins d'orgueil & plus de vertu; & je leur ferai alors la cour autant que qui que ce foit au monde; mais tant qu'ils n'auront pas pris la ferme réfolution de fe diftinguer par autre chofe que par un extérieur impofant, je me fuis bien promis, & je m'imagine n'avoir pas tort, d'être auffi fier qu'eux. Mais ma fierté fera d'une plus noble efpèce, & fera moins de mal que la leur.

J'ignore ce qui m'a engagé dans cette tirade de réflexions morales. Quand je me ſuis mis à écrire, je voulois ſimplement vous demander excuſe de ce que je n'écrivois pas, & vous dire que le tems de mon départ approchoit de plus en plus. Auſſi ſuis-je occupé à faire les préparatifs néceſſaires pour cela; car je fais faire un Caveau dans l'Abbaye pour moi & pour les miens. Je dois être enterré dans l'Abbaye à cauſe des rapports que j'ai avec ce lieu; mais ce ſera à la porte occidentale, auſſi loin des Rois qu'il ſe pourra. Je ferai demain un tour en Ville, pour voir ſi l'ouvrage avance, & reviendrai coucher ici. Je vous aurois épargné cette Lettre, ſi vous aviez dû en payer le port; mais on m'a aſſuré qu'elle ne vous coûteroit rien, le privilége, en vertu duquel nos Lettres étoient autrefois franches de port, nous ayant été rendu.

Je ſuis, &c.



LETTRE XVI.

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

Bromley. Mai 25, 1722.

J'AI eu bien de la peine à me rendre ici hier au soir; car le vent étoit si violent, que les Bateliers n'osoient risquer le trajet. Le premier objet que j'ai vu ce matin en ouvrant les yeux, étoit votre Lettre, dont l'amitié & la franchise me plaisent également. Qu'il n'y ait plus désormais de complimens entre nous; & comptez sur moi comme sur votre plus fidèle Ami, lorsque je pourrai vous être utile; car je vous aime sincèrement; & je voudrois pouvoir contribuer à votre bonheur. Je remercie, & vous & Madame votre Mère, de votre gracieux accueil, qui a fait sur moi une impression qui ne s'effacera que difficilement.

Mylord *** m'a terriblement pressé de l'aller voir à ***, & m'a dit, avec politesse, mais d'un air un peu piqué, que ce n'étoit qu'à quelques milles au-delà de Twickenham.

Il ne me reste que peu de tems à vivre, & bien des choses à faire. Une partie de ce peu de tems

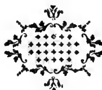
deviendra d'ailleurs inutile par mes indiſpoſitions; ainſi ce qui m'en reſte ne doit pas être employé en vains complimens. Vous ſavez la deviſe de mon Cadran Solaire, *Vivite, ait, fugio.* Je profiterai du conſeil le plus qu'il me ſera poſſible, & retrancherai tous les amuſemens frivoles. Il y a des gens qui veulent me donner, cet Hiver, une occupation qui ne me plaît pas; s'ils perſiſtent dans leur projet, il faut que je m'applique à l'ouvrage qu'ils me deſtinent, du mieux que je pourrai. Mais après tout, cela ne m'empêchera pas de m'occuper auſſi d'une autre façon qui ne leur ſera point agréable. Par ce moyen, je puis eſpérer qu'ils me laiſſeront enfin vivre en repos pour moi-même, & pour le petit, le très-petit nombre d'Amis que j'ai; car c'eſt-là mon unique but; quoique bien des perſonnes, qui ne connoiſſent ni mes vues, ni mes intentions, s'imaginent que j'ai un tout autre caractère. Je ne ſais pas ce qui m'a fait entrer dans ce détail à mon ſujet. Je voulois parler de toute autre choſe.

Vous remarquez bien, ſans que je le diſe, que ma main droite n'eſt point malade; ſans cela elle m'auroit déjà obligé à finir; & cependant je n'ai pas fait encore; car il me ſemble que vers la fin de votre Lettre, vous me témoignez ſouhaiter

quelque chofe de ma part. De grace, expliquez-vous plus clairement; & foyez perfuadé que vous n'avez point d'Ami au monde qui vous aime & qui vous eftime davantage, & qui foit plus difpofé à vous fervir.

Tandis que j'étois occupé à vous écrire, la douleur & une belle grive ont fait leurs efforts pour s'attirer mon attention, mais inutilement; & j'irois encore mon train, fi la crainte de commencer une nouvelle page ne me retenoit.

Je fuis, &c.



Ee 4

LETTRE XVII,

DU MÊME A POPE.

Juin 15, 1722.

QUAND nous nous séparons, c'est ordinairement vous qui écrivez le premier. Ce sera à présent moi qui prendrai les devans pour m'informer comment vous êtes arrivé chez vous, comment vous vous portez, si vous avez rencontré Mylord ***, & si vous lui avez fait les reproches obligeans dont je vous avois chargé pour lui ? Vous l'aurez apparemment oublié, puisque ni vous ni lui ne m'avez rien marqué à cet égard.

Je suis excédé de ces Gens de qualité ; car je les connois ; & j'ai eu souvent des affaires à régler avec eux. Ils regardent comme un de leurs privilèges distinctifs, de n'être ponctuels en aucune chose, de quelqu'importance qu'elle soit, & de ne prendre absolument rien sur eux-mêmes pour mettre d'autres à leur aise. Cette conduite de Mylord me révolte; mais à quoi bon? & quel changement puis-je y apporter ?

J'ai bien envie de voir le Manuscrit original de

Milton; aidez-moi, je vous prie, à ſatisfaire ma curioſité.

J'eſpère que vous n'avez pas entièrement oublié ce qui a été dit dans le caroſſe au ſujet de *Samſon Agoniſtes.* Sans vouloir vous preſcrire le tems, je vous prie d'employer quelques heures de votre loiſir à revoir & à polir cette Pièce. Si, après l'avoir relue, vous trouvez, comme moi, qu'elle eſt écrite dans le vrai goût des Anciens, en ce cas, elle mérite que vous y mettiez la main; & vous pourriez, ſans beaucoup de peine, la rendre un modèle d'une parfaite Tragédie. Au reſte, cependant, c'eſt un ſujet de la Bible; difficulté preſqu'inſurmontable dans le ſiècle où nous vivons.

Je ſuis, &c.



LETTRE XVIII,

DE POPE A L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER.

Juillet 27.

J'AI été auffi conftamment à Twitkenham, que Votre Grandeur à Bromley, depuis qu'elle a vu Mylord Bathurft. Vers le tems des funérailles du Duc de Marlborough, j'ai deffein de me rendre au Doyenné, pour y moralifer un foir avec vous fur la vanité de la Gloire humaine.

La Lettre de la Ducheffe me touche fenfiblement (1); vous le favez bien, vous pour qui je n'ai jamais eu rien de caché. Je ne prétends point donner dans la flatterie; & comme c'eft là une réfolution honnête, j'ofe efpérer que Votre Grandeur voudra bien m'aider à la tenir. La délicateffe de cette Dame ne voudroit pas que la mémoire du Duc reçût des éloges qui ne lui appartiendroient pas à la rigueur, & qu'elle dût quelque chofe à la main d'un ami; affurez-la donc, je vous prie, que je fuis dans les mêmes fentimens. Ajoutez encore, comme je l'ai déjà déclaré à la Ducheffe, qu'une infcription dans le goût antique, fimple, majeftueufe, & cependant modefte, fera la moins commune, & en conféquence la plus

(1) La Ducheffe de Buckingham.

digne de lui. Par ce moyen, j'aurai conservé la réputation du Duc, & mon intégrité, que je ne voudrois pas trahir pour le petit honneur que des Gens de qualité peuvent faire à un Homme comme moi : ils aiment à exagérer leurs faveurs ; mais jamais plus que lorsqu'ils s'imaginent que nous sommes dans l'obligation de dire quelque mensonge à leur gloire.

Je vous rends mille graces, Mylord, des conseils que Votre Grandeur me donne sur ce qui devroit proprement occuper une Créature raisonnable. J'en sens toute la bonté, quoique je n'aie pas la force d'en profiter autant que je le devrois. Ces Vers Latins m'ont tellement charmé, que j'ai d'abord cru qu'ils étoient de vous, jusqu'à ce que vous ayez nommé Horace, & alors je me suis rappellé le *disjecti membra Poëtæ*. Je n'ose pas m'attribuer les sentimens dont vous me félicitez ; c'est une manière polie de me rappeller combien je suis obligé de les avoir. Je dois, avant tout, préparer mon ame par une connoissance plus approfondie, même des bons Auteurs profanes, particulièrement de ceux qui ont écrit sur la Morale, &c, pour que je sois digne de goûter cet excellent & sublime Ouvrage. En cela, comme en toute autre chose, je ne chercherai, ni ne puis trouver de meilleur guide que vous. Je suis, &c.

LETTRE XIX,

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

Juillet 30, 1722.

J'AI écrit à la Ducheſſe préciſément, comme vous l'avez voulu (1); & j'ai remis le reſte de ce que j'avois à lui dire à notre première entrevue en Ville. Je me ſuis d'autant plus volontiers acquitté de cette commiſſion, que mes idées s'accordent parfaitement avec les vôtres. Elle y acquieſcera, à ce que j'eſpère; que ſi elle penſoit à cet égard autrement que nous, ſon bon ſens, ſur lequel je compte, la fera dans la ſuite bien revenir à notre avis.

Je pars demain pour le Doyenné, où je reſterai, ſelon toute apparence, juſqu'à ce que je diſe: Que la poudre retourne en poudre, & que j'achève cette dernière Scène de la Vanité des Grandeurs du Monde (2).

Je m'ennuyerai beaucoup dans la ſaiſon où nous ſommes, & je m'écrierai plus d'une fois en attendant la cérémonie:

(1) La Ducheſſe de Buckingham.

(2) Les Funérailles du Duc de Marlborough, auxquelles l'Évêque officia comme Doyen de Weſtminſter, au mois d'Août, 1722.

O Rus, quando ego te aspiciam! quandoque licebit
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ!

En ce cas, je penserai entendre l'Esprit du Mort m'adressant ces paroles:

At tu sacratæ ne parce malignus arenæ
Ossibus & capiti inhumato
Particulam dare. —
Quanquam festinas, non est mora longa; licebit,
Injecto ter pulvere, curras.

Il y a quelque part dans Hamlet, une réponse à cette espèce de Requête, dont vous pourrez vous souvenir, & que je ne me rappelle qu'imparfaitement. *Pauvre Esprit, tu seras satisfait!* &c, ou quelque chose de pareil. Quoiqu'il en soit, ne manquez pas de venir; & que la compagnie des Vivans me dédommage de l'ennui de celle des Morts.

Je sais que vous serez fort aise d'apprendre que je me porte bien. Il en seroit toujours de même, si je pouvois toujours être ici—

Sed me
Imperiosa trahit Proserpina: Vive, valeque.

Le desir de vous voir est la première idée qui s'offre à mon ame le matin; & c'est ce même desir, qui termine ma journée, quoique nous soyons séparés l'un de l'autre par une distance de vingt milles.

Te veniente die, te decedente requiro.

LETTRE XX.

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

La Tour. Avril 10, 1723.

JE vous remercie de toutes les marques d'amitié que vous m'avez données, tant avant qu'après mes malheurs. Ils feront bientôt à leur comble; & nous fépareront l'un de l'autre pour toujours. Mais dans quelqu'endroit du Monde que je fois, je me fouviendrai toujours de la fincérité de votre affection; & je fuis perfuadé que ni les accidens de la vie, ni la diftance des tems & des lieux, ne peuvent produire fur vous aucun changement à cet égard. J'en dis autant de moi-même, qui vous ai aimé & eftimé depuis l'inftant que je vous ai connu; je conferverai les mêmes fentimens dans le tems qu'il me fera impoffible de vous les témoigner, ce qui fera bientôt. Mille amitiés au Docteur Arbuthnot, que je remercie de ce qu'il m'a envoyé. Cela m'eft venu fort à propos, fi toutefois l'expreffion peut avoir lieu dans une affaire qui eft déjà décidée. Dites-lui que ma défenfe fera telle, que mes Amis n'auront pas

ſujet de rougir, ni mes Ennemis de chanter triomphe, quoiqu'ils ſoient ſûrs de la victoire. J'aurai beſoin de ſon avis en bien des choſes avant mon départ; mais je doute qu'on me permette de voir quelqu'autre, que ceux auxquels ils faudra que je parle néceſſairement pour mettre ordre à mes affaires particulières. Si cela eſt, Dieu vous béniſſe l'un & l'autre; & qu'aucune partie de mon infortune ne retombe jamais ſur vous ! Ne pourrois-je point, quand on m'interrogera, en appeller à vous touchant la manière dont j'ai paſſé mon tems au Doyenné ? Je n'y tramois ſûrement pas de complots. Je prendrai garde cependant....... Que d'heures nous avons paſſées en parlant de ſujets plus agréables ! & pour conſerver cette bonne coutume, je finirai cette Lettre par trois beaux Vers de Milton, qui ne ſont, comme vous le ſentirez d'abord, que trop applicables à votre, &c, (1).

(1) Le ſens de ces Vers eſt: « La Nature lui fit verſer quelques larmes, qu'il eſſuya bientôt. Le Monde entier ſe préſentoit devant lui; il y pouvoit choiſir un lieu pour s'établir; & la Providence étoit ſon guide ».

LETTRE XXI,

DE POPE A L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER.

Avril 20, 1723.

Il ne m'eſt pas poſſible d'exprimer ce que je penſe, & ce que je reſſens. Tout ce que je puis dire, c'eſt que mon cœur n'eſt occupé que de vous, & le ſera encore long-tems. Mon unique conſolation auroit été de pouvoir vous accompagner dans votre voyage. J'avois déjà obtenu le conſentement de celle qui pouvoit ſeule me retenir par un lien, plus tendre, à la vérité, mais qui n'eſt pas plus fort que celui de l'Amitié. Je crains bien cependant qu'il ne me reſte aucune voie pour vous dire cette grande vérité, que je me ſouviens de vous, que je vous aime, que je ſuis pénétré d'eſtime pour vous, & que je me rappelle, avec une vive reconnoiſſance, toutes les marques d'affection que vous m'avez données.

Mais, après tout, vous connoiſſez mes ſentimens à votre égard. C'eſt donc le Public que j'en prétens inſtruire ; & ni vos Ennemis, ni la puiſſance des Rois, ne pourront m'en empêcher. Je

dirai

dirai dans les lieux, où les ſouhaits même d'un Ami n'oſeroient ſe faire entendre, combien je vous honore & vous chéris : je ne garderai point le ſilence devant ceux qui vous haïſſent ; il faudra qu'eux & leurs Enfans écoutent votre éloge.

Vous me rendez juſtice, Mylord, en jugeant que votre défenſe, & votre réputation qui en dépend, m'intéreſſent infiniment : je ſuis convaincu, comme vous, qu'aucun de vos Amis n'aura à rougir pour vous. Ayez ſoin que la Poſtérité ſoit bien informée : malgré la malice de vos Ennemis, les moyens de conſerver votre gloire ſont entre vos mains. Ne ſe peut-il pas que la Providence vous ait réſervé quelque grand & utile ouvrage, & vous appelle à l'exécuter par ce rigoureux événement ? Vous pourrez rendre des ſervices plus réels au Public, même à préſent, que dans les Poſtes que vous avez ſi honorablement remplis. Rappellez-vous le ſouvenir de Cicéron, de Bacon, & de Clarendon (1). Les années que vous ſeriez le plus tenté de leur envier, ne

(1) Clarendon compoſa à la vérité ſes meilleurs Ouvrages durant ſon exil ; mais les meilleures Productions de Bacon ont été écrites avant ſa diſgrace, & les meilleures de Cicéron, après qu'il fut revenu de ſon exil.

font-elles pas les dernières de leur vie, & en même tems celles qu'ils ont paſſées dans la diſgrace? Je ſuis extrêmement ſenſible au vœu que vous faites, qu'aucune portion de vos malheurs ne s'attache à moi. Dieu ſait que, de jour en jour, je regarde d'un œil plus indifférent ma Patrie, déchirée par la fureur des Factions, & que, conſidérant un Ami exilé, comme déja mort, je me ſens très-diſpoſé à le ſuivre dans un ſéjour dont la route, quoiqu'incertaine & difficile, entretient pourtant en moi la douce eſpérance de m'y retrouver avec lui.

Je vous proteſte qu'il n'y a ni Vivant, ni Mort, à qui je penſerai plus ſouvent qu'à vous. Je vous enviſagerai comme dans un état mitoyen, dans lequel vous recevrez de ma part tous les vœux & toutes les aſſurances d'un fidèle attachement, qui conviennent aux Vivans, & d'ailleurs, tout le reſpect & toute la tendre ſenſibilité qu'on peut éprouver pour ceux que la Mort nous enlève. Je compterai toujours fermement ſur votre conſtante amitié, ſur votre bon ſouvenir, & ſur vos bons offices, quand même je ne devrois jamais en voir, ni en entendre les effets. C'eſt ainſi que les Intelligences bienfaiſantes prient pour nous, & s'emploient conſtamment en notre faveur, quoi-

que nous n'ayons pas le bonheur de les voir, ni de les entendre.

Toutes les fois que je voudrai vous écrire, je concluerai que vous avez la même intention à mon égard ; & quand je penſerai à vous, je croirai que vous penſez à moi. Je n'oublierai jamais, & même je ne pourrai me rappeller foiblement, les délices que j'ai goûtées dans votre commerce, les diſtinctions flatteuſes que vous m'avez accordées, & les conſeils excellens que j'ai reçus de vous. Au milieu d'un cercle, dans mon cabinet, je ſentirai toujours que vous me manquez : votre image me pourſuivra dans les ſituations les plus agréables ; & mon cœur vous ſouhaitera. Peut-être que ce ne ſera pas dans cette Vie ſeule, que j'aurai occaſion de reconnoître l'amitié de l'Evêque de Rocheſter.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXII.

DE POPE A L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER.

JE vous écris encore une fois, comme je l'ai promis; & je crains bien que ce ne soit la dernière. Le rideau sera bientôt tiré entre mon Ami & moi; & il ne me restera qu'à vous souhaiter bonne nuit pour long-tems. Puissiez-vous jouir, dans cette Vie, d'un état de repos, semblable à ce sommeil dont l'ame jouit, à ce que prétendent quelques Théologiens, après sa séparation d'avec le corps! sommeil qui fait entièrement oublier ce Monde qu'on quitte, pour un autre qu'on va retrouver. Si vous conservez quelque mémoire du passé, qu'elle vous représente seulement ce qui vous a été le plus agréable, comme le souvenir d'un Ami absent, ou celui d'une conversation touchante. Mais, après tout, j'espère que vous penserez moins au passé qu'à l'avenir, le premier de ces périodes vous ayant procuré moins de contentement, que le dernier ne sera, suivant toutes les apparences. N'enviez point au Monde le fruit de vos études, qui ne peut que tendre au bien

du Genre-humain, dont vous n'avez pas ſujet de vous plaindre, ſur-tout ſi, ſous la dénomination du Genre-Humain, vous comprenez la Poſtérité. Et à quoi pourriez-vous mieux employer le tems de votre vie? Qu'eſt-ce que chaque année de la vie d'un Homme ſage, ſinon la cenſure du paſſé? Ceux qui ſont le moins de ſéjour ſur la Terre, vivent aſſez pour pouvoir ſe convaincre de cette vérité. L'Adoleſcent mépriſe l'Enfant, & l'Homme fait, l'Adoleſcent; le Philoſophe mépriſe l'Homme fait, & le Chrétien tout le Monde. Vous pouvez commencer maintenant à conſidérer que votre âge viril approchoit trop de l'enfance; ainſi prenez vos précautions pour n'être pas dans le cas de vous faire le même reproche dans un âge plus avancé. Les jouëts de votre enfance ne ſont guère plus indignes de vous, que ces autres jouëts de l'âge mûr, ou même de la vieilleſſe, je veux dire les hochets de l'Ambition, & les bulles de ſavon de l'Avarice. A préſent que votre petite Société eſt diſperſée, & que vous êtes devenu Citoyen du Monde en général, vos talens ne doivent pas être conſacrés à un Parti, ou à un petit nombre, mais à tout le Genre-humain. Votre génie doit s'élever au-deſſus de ce brouillard, dans lequel

le voiſinage de la Terre l'avoit tenu plongé ſi long-tems : l'occupation & la gloire de votre ſituation préſente, ſont de briller d'un éclat qui s'élève juſqu'au Ciel. Souvenez-vous que c'étoit au milieu des diſgraces, dans la retraite, dans l'exil, ou à la mort, que les grands Hommes de l'Antiquité s'illuſtrèrent davantage : que dis-je? c'eſt alors qu'ils firent le bien, qu'ils éclairèrent le Monde, & devinrent les guides du Genre-humain. De pareilles idées doivent ſoutenir des cœurs véritablement grands, tel que le vôtre. Des Ames généreuſes, à la vérité, ne peuvent guère vaincre tout reſſentiment ; mais il faut qu'elles triomphent de tout deſir de vengeance. De meilleurs principes que ceux que la vengeance inſpire, & des principes plus nobles que ceux du reſſentiment, doivent ſans doute préſider aux démarches des Hommes qui ont l'eſprit aſſez juſte, & le cœur aſſez bien fait, pour préférer le Tout à quelque partie du Genre-humain, ſur-tout à une partie auſſi peu conſidérable, que l'eſt notre individu.

Je vous aſſure, Mylord, que je vous conſidère comme un Eſprit qui entre dans une autre Vie, & qui ſe trouve déjà ſur les frontières de l'Immortalité. Ainſi vos paſſions ſont d'un genre ſu-

blime & épuré; & vous ne connoiffez plus les petits motifs de l'intérêt ou de l'ambition (1). Il n'y a rien qui mérite que vous tourniez la tête; ainsi regardez en avant; & faites en forte, comme vous le pouvez, que le Monde vous fuive des yeux. Ayez foin cependant que ce ne foit pas un regard de pitié, mais d'eftime & d'admiration.

Je fuis, avec une parfaite fincérité, & en prenant tout l'intérêt imaginable à votre réputation & à votre bonheur,

Votre, &c.

(1) Malgré cela, Pope a été convaincu avant la mort de l'Évêque, que, durant fon banniffement, ce Prélat s'étoit embarqué dans les intrigues du Prétendant. Cependant, en prenant, pour la dernière fois, congé de Pope, il lui avoit dit qu'il foufcriroit à fa propre condamnation, s'il paroiffoit jamais que pendant fon exil, il fe fût mêlé des affaires de cette Famille.



LETTRE XXIII.

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER,

SUR LA MORT DE SA FILLE,

A POPE.

Montpellier. Novembre 20, 1729.

JE ne fuis pas encore affez maître de moi-même, après le dernier coup qui m'a été porté, pour vous ouvrir mon cœur; & c'eft cependant ce que je ne faurois m'empêcher de faire lorfque je vous écris. Ce que j'ai perdu, & que je ne puis jamais recouvrer, m'occupe uniquement à préfent. Je n'ignore pas que je devrois diftraire mon efprit; mais jufqu'à ce moment la chofe ne m'a pas été poffible. En donnant un libre effor à mes penfées, & en leur permettant de confumer leurs forces, j'efpère les dompter dans quelque tems.

Multis fortunæ vulneribus percuſſus, huic
Uni me imparem ſenſi, & penè ſuccubui.

C'eft foibleffe, je l'avoue, & nullement fageffe que tout ceci; auffi n'eft-ce que dans le fein d'un Ami que je dépofe cette efpèce de fecret. Auffi-

tôt que mon ame ſera devenue plus raiſonnable & plus tranquile, je tâcherai de profiter de votre conſeil, & m'appliquerai à quelque travail utile & important, pourvu que je vive aſſez pour faire quelque choſe qui vaille la peine d'être lu, & de paſſer à la Poſtérité. En attendant je ſerai ravi d'apprendre que vous écrivez toujours, ſans rencontrer d'auſſi triſtes obſtacles que moi. Votre ame n'eſt pas encore affoiblie par l'âge & par les malheurs; vos connoiſſances & votre jugement ſont dans toute leur force; employez-les à écrire des choſes qui inſtruiſent vos Contemporains & nos Neveux, qui leur plaiſent également, ou qui excitent au moins l'envie des premiers, & s'aſſurent l'admiration des autres. Ne proſtituez pas un loiſir précieux & de grands talens à de petits Hommes, & à de petits Sujets; mais choiſiſſez une matière, à tous égards, digne de vous; & traitez-la à votre façon, c'eſt-à-dire, d'une manière inimitable. Pour moi, ſi j'ai jamais eu quelques foibles talens, ils ne ſont plus ce qu'ils étoient autrefois; & cependant je ne veux pas les enfouir encore:

Gelidus tardante ſenectâ
Sanguis habet, frigentque effæto in corpore vires.

Je ſerois ingrat de ne pas reconnoître que j'ai

plus maîtrifé la goutte, dans la partie méridionale de la France, qu'à Paris, quoique le féjour de cette Ville m'ait fait beaucoup de bien. Je crois même que ma cure auroit été complette, fi l'empreffement de voir une perfonne que je chériffois avec la plus vive tendreffe, ne m'eût fait courir en pofte à Montpellier, d'où, après une trifte & inutile attente de deux mois, je fuis parti pour Touloufe. Mon efpoir y auroit encore été fruftré, fi la perfonne que je cherchois, n'avoit pas eu le courage de fe rifquer pendant une nuit entière fur la Garonne, pour me voir; ce qu'elle defiroit uniquement avant que de mourir. On me l'amena donc un matin; & elle ne vécut que vingt-quatre heures après fon arrivée. Nous ne perdîmes point un tems fi précieux. Elle conferva toute la préfence d'efprit imaginable jufqu'à fon dernier foupir, & me donna, dans ce cours intervalle, de plus grandes marques de refpect & d'affection, qu'elle n'avoit fait durant tout le cours de fa vie, quoiqu'elle n'eût jamais manqué à aucun de ces deux égards. Je ne puis me rappeller, fans le plus grand attendriffement, avec quelle piété & quelle douceur elle bénit Dieu de ce qu'il avoit permis que nous nous viffions encore une fois avant que de nous féparer pour toujours. Quelques

inſtans après elle plaça ſa tête ſur ſon oreiller, comme pour dormir,

Placidâque ibi demum morte quievit.

Jugez, Monſieur, de ce que j'ai ſenti dans ce moment, & de ce que je continue à ſentir encore; & diſpenſez-moi de cette cruelle deſcription. A mon âge, accablé d'infirmités, entouré d'Étrangers, à qui aurai-je recours pour chercher quelque ſoulagement à ma douleur? Il me reſte néanmoins le ſecours intérieur de la Raiſon, & ſur-tout de la Religion. J'eſpère que celui qui m'a fait ſubir cette terrible épreuve, conformément aux vues de ſa ſageſſe, ne permettra point que j'y ſuccombe, puiſqu'il m'a ſoutenu dans bien d'autres circonſtances, qui demandoient quelque courage & de la fermeté.

Vous voyez que je reviens naturellement à un ſujet que j'avois déjà quitté une fois dans cette Lettre. Je retomberois probablement dans la même faute, ſi je continuois à écrire; ainſi je conclus, en vous diſant adieu avec toute la ſincérité, l'affection, & l'eſtime poſſibles, juſqu'à ce que nous nous rencontrions dans ce Monde ou dans l'autre.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV,

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER A POPE.

Paris, Novembre 23, 1731.

Vous ſerez ſurpris de trouver mon nom imprimé; mais il n'y a pas eu moyen de faire autrement. Les Morts & les Vivans, mes Amis & mes Ennemis, mes Compatriotes & les Étrangers, m'ont forcé de rompre un ſilence, qui, à la longue, m'auroit fait tort, auſſi bien qu'à la réputation d'une Hiſtoire que tout le Monde eſtime (1). J'ai publié l'Ouvrage ici, dans l'eſpérance qu'il pourroit être réimprimé en Angleterre, malgré les deux mots effrayans qui ſe trouvent à la fin (2). Que cela arrive ou non, il eſt juſte de vous en procurer la lecture, qui vous

(1) Du Comte de Clarendon.

(2) Le nom de l'Évêque, qui ſe trouve dans l'Apologie qu'il a faite de l'Évêque de Smalridge, du Docteur Aldrich, & de ſa propre conduite, contre les Réflexions ſcandaleuſes d'Olmixdon, relativement à la publication de l'Hiſtoire de Mylord Clarendon. Paris 1731, *in*-4. Réimprimé depuis en Angleterre.

ſera ſûrement agréable, quand même l'Ouvrage n'auroit d'autre mérite que celui d'être de ma façon. Tel qu'il eſt : *Extremum hoc munus morientis habeto ;* car c'eſt ainſi que vous aurez apparemment lieu d'enviſager ce préſent, puiſque j'entre bientôt dans ma ſoixante-dixième année, après laquelle ceux-là mêmes qui ſe portent bien & qui ſont heureux, ne ſauroient guère compter ſur la vie, & n'en peuvent pas être fort amoureux, s'ils ſont ſages. En quelque tems que j'entreprenne le plus long des voyages, vous perdrez un Ami qui vous aime & vous honore infiniment, ſi toutefois, dans la ſituation où je me trouve, ma mort peut s'appeller une perte pour mes Amis. Je m'attendois à recevoir de vos nouvelles par M. Morice ; & j'étois un peu ſurpris qu'il ne m'en donnât pas ; mais il m'a avoué que c'étoit ſa faute, & qu'il ne vous avoit pas informé à tems de ſon départ. Vous avez bien eu raiſon de garder le ſilence ſur un ſujet, à l'égard duquel j'avois plus promis que je n'étois en état de tenir. J'ai donné dans une mépriſe aſſez ordinaire à ceux qui tombent dans la diſgrace, en m'attribuant plus de crédit que je n'en avois réellement. Je confeſſe mon erreur, que vous avez démêlée, avant même que j'en euſſe le moindre ſoupçon ; mais en voilà aſſez ſur cet article.

Que fait-on en Angleterre à l'honneur des Belles-Lettres? & fur-tout que faites-vous ? *Ipfe quid audes ? Quæ circumvolitas agilis Thyma ?* Travaillez-vous à ces Effais Moraux qui vous tenoient tant à cœur ? Verrai-je cet Ouvrage achevé avant que de mourir? & vous-même jouirez-vous pendant votre vie, de la réputation qui vous en reviendra, ou bien aimez-vous mieux tranfmettre les témoignages de votre amitié, comme les legs d'un Teftament, pour être lus & poffédés uniquement par ceux qui vous furvivront ? Si je n'étois pas plus éloigné de vous que je ne l'ai été autrefois, je me flatterois de voir le Manufcrit avant que vous y mettiez la dernière main. Mais, hélas! il y a, & il y aura probablement toujours, une grande étendue de terre & de mer entre nous. Indiquez-moi quels font les Livres Anglois, publiés depuis peu, dont la lecture pourroit me plaire ; je ne penfe pas que le Catalogue en foit fort grand. Il faut qu'ils foient bien bons, pour que j'y donne une partie du peu de tems qui me refte. Je prodiguois autrefois des journées entières ; mais j'économife maintenant des heures, parce que le Sable baiffe, & qu'il ne convient plus de s'occuper de futilités. Dans la Loterie de la Vie, nos dernières minutes, femblables aux Billets qui reftent encore à tirer, augmentent en valeur. Ces

Minutes, considérées en elles-mêmes, valent peut-être moins que celles qui les ont précédées ; mais nous devons en faire plus de cas. C'est ainsi que j'en use, mon cher Ami ; & cependant je suis persuadé que les plus précieux instans de ma vie sont bien employés en lisant ce que vous écrivez. Mais c'est-là une satisfaction que je ne puis guère me promettre ; ainsi je dois avoir recours à des lectures moins agréables. Adieu, mon cher Monsieur ; pardonnez-moi la sortie que j'ai faite contre un de vos Héros de la Dunciade. Je me suis trouvé dans la nécessité d'accepter son méprisable défi, ou de faire tort à ma réputation en le refusant.

Mes complimens à Madame votre Mère ; faites parvenir une de ces Feuilles volantes au Doyen Swift, si vous en avez l'occasion ; & croyez que la chose en vaut la peine. Mon Pays, du point de vue où je me trouve, offre à mes yeux un étrange spectacle ; j'ignore comment il paroît aux vôtres, qui êtes au milieu de la scène, & même un des Acteurs ; dites-le-moi, je vous prie. Vous pouvez écrire en toute sûreté à M. Morice, par l'entremise de l'honnête Homme qui vous remettra cette Lettre, & qui sera de retour ici avant Noël. Parlez-moi à cœur ouvert, afin que je sache ce qui

ſeroit préférable pour moi, de revenir ou de dire comme le Chymiſte de Quevedo, qui apprenant dans ſa bouteille comment les affaires alloient en Eſpagne, s'écria : « Remettez le bouchon ».

Après tout, j'aime ma Patrie ; & je dois l'aimer avec tous ſes défauts ; j'aime juſqu'à cette partie de la Conſtitution qui m'a bleſſé injuſtement, & qui, par-là, s'eſt bleſſée elle-même. Mon dernier vœu ſera le même que celui du Père Paul : *Eſto perpetua !* & ſi je meurs dans une terre étrangère, j'expirerai comme le Péloponéſien de Virgile,

Sternitur,
Et dulces moriens reminiſcitur Argos.

Suis-je encore vivant dans la mémoire de mes Amis, comme ils le ſont certainement dans la mienne ? J'ai lu un bon nombre des petites Pièces qui ont été écrites pour & contre moi ; & je ſuis bien aiſe que la Preſſe ne ſoit point gênée à cet égard, quoique le but de cette licence ne ſoit certainement pas de m'obliger.

Je ſuis, &c.

Fin du ſeptième Volume.

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le septième Volume.

Fin de la Table des Matières du Tome VII.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue St. Severin, 1779.







